This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

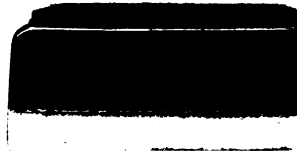
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 1,019,310

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN · LIBRARIES ·



BIBLIOTHÈQUE

DE LA

JEUNESSE CHRÉTIENNE

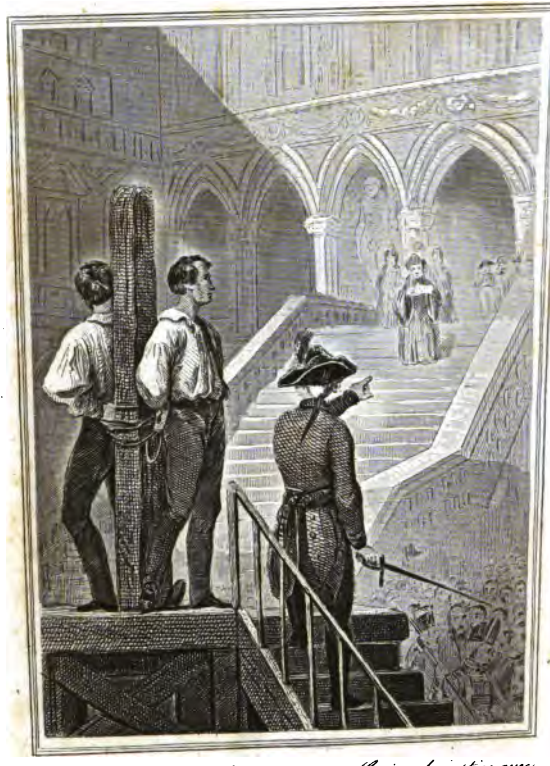
APPROUVÉE

PAR Mgr L'ARCHEVÊQUE DE TOURS

—

2e SÉRIE IN-12

PROPRIÉTÉ DES ÉDITEURS



Nous aperçûmes sur la terrasse un officier de justice, avec un papier à la main; c'était notre sentence.

MES PRISONS

ou Mémoires

DE SILVIO PELLICO

Traduction nouvelle

Par M. l'abbé B.

Professeur au petit Seminaire de Tours

J'accepte tous les tourments de la prison, ô mon dieu! délivrez mon cœur des vils sentimens de la haine.

Tours.

M.e A. Mame & C.ie

ÉDITEURS

MES PRISONS

OU

MÉMOIRES DE SILVIO PELLICO

TRADUCTION NOUVELLE

DÉDIÉE A LA JEUNESSE

PAR M. L'ABBÉ BOURASSÉ

CHANOINE DE TOURS

—

VINGT ET UNIÈME ÉDITION

TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

—

1868

858
P39m
tB76
1868

Gift
Mrs. Lena H. Mason
9-12-44

PRÉFACE DU TRADUCTEUR

1-7-48 2514

C'est le propre de la religion chrétienne de soulager toutes les infortunes et d'adoucir toutes les misères. Elle tient dans ses mains un baume précieux qu'elle verse sur les plaies des malheureux qui l'invoquent. Que les hommes sont insensés de fuir ses consolations et de nier ses faveurs! Voyez cet infortuné en proie à la souffrance: il dédaigne de porter les yeux vers le Ciel, il s'enveloppe des plus épaisses ténèbres; son œil cesse de recevoir le plus faible rayon de lumière; il s'irrite, il blasphème, il maudit et nie la religion, et dit: *La lumière n'est pas.* Insensé! elle brille partout, cette éclatante lumière, à la voûte du ciel, à la surface de la terre; elle éclaire, elle vivifie l'esprit et le cœur; elle dissipe toutes les ombres qui flottent devant nos yeux, et nous fait découvrir les plus incompréhensibles vérités. Mais pourquoi s'aveugler, et dire ensuite: *La lumière n'est pas?*

Bannissons de notre cœur les passions mauvaises, et notre intelligence sera éclairée de ses rayons les plus purs. Soufflons sur cette épaisse vapeur qui enveloppe notre esprit et

qui ne lui permet que d'entrevoir des images grossières, et notre âme deviendra libre dans toutes ses facultés.

Confessons-nous, chrétiens, et ne rougissons pas de professer ouvertement les croyances et les pratiques que nous impose la religion. La vie est fragile et remplie de vicissitudes : aujourd'hui nous sommes au sein du bonheur, demain nous pouvons être plongés dans un abîme de maux. Qui nous aidera dans nos infortunes? Hélas! les amis ne nous abandonnent que trop souvent, et le monde délaisse toujours ceux qui sont malheureux. La religion seule offre des consolations aux infortunés; elle épanche sur les blessures du cœur une onction salutaire qui le soulage et le guérit; elle nous montre une vie meilleure que celle où les hommes les plus heureux ont encore souvent des larmes amères à verser.

L'auteur des *Prisons*, Silvio Pellico, eut à soutenir de cruelles infortunes. Il sentit dès les premiers instants de ses maux qu'il n'y a que la religion qui puisse affermir le courage et donner des consolations. Il eut recours à elle, et nous verrons dans le récit de ses malheurs comment il en fut soulagé.

PRÉFACE DE L'AUTEUR

Ai-je écrit ces Mémoires par la vanité de parler de moi? Je souhaite qu'il n'en soit pas ainsi, et, autant qu'on peut se constituer juge de ses actes personnels, il me semble que j'ai été dirigé par des intentions plus nobles. J'ai cherché à fortifier quelque malheureux en lui exposant tous les maux que j'ai soufferts, et toutes les consolations qui sont venues me soulager au sein de mes infortunes; j'ai voulu montrer qu'au milieu de mes tourments je n'ai pas trouvé l'humanité si mauvaise, si indigne d'indulgence, si pauvre d'âmes vertueuses et choisies qu'on a coutume de se le figurer. J'ai eu intention d'exciter les cœurs bien nés à aimer leurs semblables, à ne haïr personne,

à détester seulement la basse hypocrisie, la pusillanimité, la perfidie, toute dégradation morale ; enfin j'ai voulu redire une vérité déjà connue, mais souvent oubliée : la religion, la philosophie, exigent une énergique volonté et un jugement calme, sans lesquels il ne saurait y avoir ni justice, ni dignité, ni fermeté de principes.

MES PRISONS

CHAPITRE I

Ce fut le vendredi 13 octobre 1820 que je fus arrêté à Milan et conduit à Sainte-Marguerite. Il était trois heures après midi. On me fit subir un long interrogatoire pendant tout le jour et plusieurs autres encore. Mais je ne dirai rien de tout cela; je laisse la politique de côté, et je viens à parler d'autre chose.

Sur les neuf heures du soir de ce triste et funeste vendredi, le greffier me remit entre les mains du geôlier, qui me conduisit à la chambre qui m'était destinée. Il me fit déposer entre ses mains, après une invitation polie, ma montre, mon argent et tout ce que j'avais sur moi, pour me les rendre en temps convenable; après quoi il me souhaita respectueusement une bonne nuit.

« Arrêtez, mon ami, lui dis-je : je n'ai pas dîné aujourd'hui, faites-moi apporter quelque chose.

— A l'instant; le cabaret est près d'ici, et Monsieur verra quel bon vin!

— Du vin ! je n'en bois pas. »

A cette réponse, Angiolino me regarda tout stupéfait, mais espérant que mes paroles n'étaient qu'un badinage : les geôliers qui tiennent cabaret ont en horreur un prisonnier tempérant.

« Je n'en bois pas, certainement, répliquai-je.

— Je m'en afflige pour Monsieur ; car il souffrira doublement de la solitude. »

En voyant que je ne changeais pas de résolution, il sortit ; en moins d'une demi-heure j'eus mon dîner. Je mangeai quelques bouchées, je bus un verre d'eau, et l'on me laissa seul.

La chambre que j'occupais était au rez-de-chaussée et donnait sur la cour. Prisons d'un côté, prisons d'un autre côté, prisons au-dessus, prisons en face. Je m'approchai de la fenêtre, et je me mis pendant quelque temps à écouter le pas des gardiens de la prison qui allaient et venaient, et le chant frénétique de quelques malheureux détenus.

Il y a un siècle, pensais-je, cette prison était un monastère. Les vierges saintes et pénitentes qui l'habitaient auraient-elles jamais cru que leurs cellules répèteraient aujourd'hui non plus des gémissements de femmes, ni des hymnes pieuses, mais d'horribles blasphèmes et des chansons licencieuses ; qu'elles seraient habitées par des hommes la plupart rebut de la société et destinés aux prisons ou à l'échafaud ? Et dans un

siècle, qui respirera dans ces cellules? O rapidité du temps! ô mobilité perpétuelle des choses humaines! Celui qui médite ces vérités peut-il s'affliger si la fortune cesse de lui sourire, s'il vient à être enseveli dans les ténèbres d'un cachot, s'il se voit menacé du supplice? Hier j'étais le plus heureux des hommes, aujourd'hui plus de ces douceurs qui embellissaient et fortifiaient mon existence, plus de liberté, plus d'amis, plus d'espérance; non, ce serait folie de me flatter. Je ne sortirai d'ici que pour être jeté dans les plus horribles cachots, ou pour être livré au bourreau! Eh bien! le jour qui suivra ma mort sera le même que si j'eusse respiré sous les lambris dorés d'un palais, et que mon corps eût été confié à la terre au milieu des pompes et des honneurs.

Ces réflexions sur la rapidité du temps fortifiaient mon âme. Mais bientôt mon cœur me rappela un père, une mère, deux frères, deux sœurs, une autre famille que j'aime comme la mienne, et les raisonnements philosophiques n'eurent plus aucune force. Je m'attendris, et je pleurai comme un enfant.

CHAPITRE II

Trois mois avant le commencement de mes infortunes, j'étais allé à Turin, et j'avais revu, après

plusieurs années de séparation, mes parents, qu
je chéris, un de mes frères et mes deux sœur
Toute notre famille s'était toujours tant aimée
Aucun fils n'avait été plus que moi comblé de bien
faits par son père et par sa mère! Oh! comme j
me sentis ému en revoyant ces vieillards respectés
et chéris, en les trouvant plus affaiblis et accablés
par le poids des années que je ne me l'étais ima-
giné! Comme alors j'aurais voulu ne plus les aban-
donner, consacrer mes soins à soulager leur vieil-
lesse! Qu'il me fut pénible, durant les quelques
jours que je passai à Turin, d'avoir à remplir cer-
tains devoirs qui m'éloignaient du toit paternel,
et de ne pouvoir consacrer à ma famille qu'une
partie de mon temps! Ma pauvre mère disait avec
une amère tristesse : « Ah! notre cher Silvio n'est
pas venu à Turin pour nous voir! »

Le matin de mon départ pour Milan fut témoin
de la plus cruelle et de la plus déchirante sépara-
tion; mon père monta dans la voiture avec moi,
et m'accompagna pendant un mille, puis il s'en
alla tout seul. Je me retournais pour le regarder,
je versais des larmes; et je baisais un anneau que
m'avait donné ma mère; jamais je n'éprouvai un
tel serrement de cœur en m'éloignant de mes pa-
rents.

Je ne crois pas beaucoup aux pressentiments;
je m'étonnais pourtant de ne pouvoir surmonter ma
douleur, et je me disais malgré moi avec une cer-

taine frayeur : « D'où me vient cette inquiétude extraordinaire? » Il me semblait que je prévoyais quelque grand malheur.

Dans ma prison, je me rappelais cet effroi et cette angoisse : ma mémoire me rapportait toutes ces paroles que j'avais entendues, trois mois auparavant, au sein de ma famille. Cette plainte de ma mère : « Ah ! notre cher Silvio n'est pas venu à Turin pour nous voir ! » me retombait sur le cœur. Je me reprochais de ne lui avoir pas donné mille fois plus de preuves de mon affection. Je les aime tant, et je le leur avais exprimé si faiblement ! Je ne devais plus les revoir jamais, et je m'étais si peu rassasié de leur présence ! et j'avais été si avare des témoignages de mon affection ! Ces pensées me déchiraient l'âme.

Je fermai ma fenêtre, et me promenai pendant une heure, croyant ne pouvoir goûter aucun repos durant toute la nuit. Je me mis au lit, et je m'endormis enfin de fatigue.

CHAPITRE III

Se réveiller une première nuit en prison est une chose horrible. Est-il possible ! dis-je en pensant au lieu où je me trouvais ; est-il possible ! moi ici ! et ce n'est pas un vain songe qui m'abuse ! C'est donc hier qu'on m'arrêta ! qu'on me fit subir ce

long interrogatoire qui se continuera demain core ! et qui sait quand il se terminera ! Hier s avant de m'endormir, je répandis tant de lar au souvenir de mes parents !

Le repos, un silence profond, le court somm qui avait réparé mes forces mentales, semblai avoir multiplié en moi la puissance de la doule Dans cette absence totale de distraction, l'afflict qu'éprouveraient tous ceux qui me sont chers spécialement mon père et ma mère, en appren mon arrestation, se peignit à mon imaginat avec une force incroyable.

Maintenant encore, me disais-je, ils goûtent sommeil paisible, ou peut-être ils prolongent le veilles en pensant à moi avec tendresse, et ils se doutent point du lieu où je me trouve ! Heur si Dieu les enlève à la terre avant que la fun nouvelle de mes malheurs arrive à Turin ! leur donnera la force de supporter cette dure cruelle épreuve ?

Il me semblait entendre une voix intérieure disait : « Celui que tous les affligés invoque « aiment et sentent en eux-mêmes ! Celui « donnait à ma mère la force de suivre son fils « le Calvaire et de rester auprès de la croix ! L'a « des infortunés, l'ami des mortels ! »

Ce fut le premier moment où la religion tri pha de mon cœur, et c'est à l'amour filial qu dois ce bienfait.

Autrefois, sans être contraire à la religion, je la pratiquais peu et fort mal. Les objections vaines et futiles qu'on lui oppose vulgairement ne me paraissaient pas d'un grand poids, et cependant mille doutes sophistiques obscurcissaient ma foi. Déjà, depuis longtemps, ces doutes ne tombaient plus sur l'existence de Dieu, et j'étais forcé d'avouer que, si Dieu existe, une conséquence rigoureuse et nécessaire de sa justice, c'est qu'il y ait une autre vie pour l'homme qui souffre au milieu d'un monde injuste. De là la grande nécessité d'aspirer aux biens de cette seconde vie; de là un culte d'amour de Dieu et du prochain, une perpétuelle tendance de l'homme à s'immoler par de généreux sacrifices. Déjà depuis longtemps je roulais ces pensées dans mon esprit; j'ajoutais : « Qu'est-ce donc que le christianisme, sinon une aspiration continuelle à s'ennoblir? Et j'étais étonné que, l'essence du christianisme étant si pure, si philosophique, si inattaquable, il fût venu un temps où la philosophie avait osé dire : Je remplirai désormais sa place. — Eh bien! de quelle manière, superbe et dédaigneuse philosophie, pourras-tu donc remplir sa place? En enseignant le vice? — Non, certainement; en enseignant la vertu. — Eh bien! ce sera sans doute l'amour de Dieu et des hommes; ce sera précisément ce que le christianisme enseigne. »

Quoique depuis plusieurs années je sentisse

parfaitement tout cela, cependant, à ma honte, j'évitais de me dire : Sois donc conséquent ! sois chrétien, ne te scandalise donc plus des abus ! ne t'occupe point à critiquer malignement quelque point difficile de la doctrine de l'Église, puisque le point le plus essentiel est celui-ci, et certes il est très-clair : aime Dieu et le prochain.

En prison, je résolus enfin de tirer cette conclusion, et je la tirai. J'hésitai quelques instants, pensant que, si l'on venait à savoir que j'étais plus religieux qu'auparavant, on se croirait en droit de me réputer hypocrite, et de me considérer comme une âme dégradée par le malheur. Mais, sentant bien que je n'étais ni hypocrite, ni dégradé, je résolus de ne point me mettre en peine des reproches que je ne méritais pas, et je me décidai à être et à me confesser chrétien à l'avenir.

CHAPITRE IV

Je demeurai ferme plus tard dans cette résolution; mais je commençai à la méditer et presque à l'arrêter dans cette première nuit de prison. Vers le matin, mes tourments étaient calmés, et je m'en étonnais. Je portai de nouveau ma pensée sur mes parents et sur tous les objets de mon affec-

tion : je ne désespérai plus de leur force d'âme, et j'étais consolé par le souvenir des sentiments vertueux qu'autrefois j'avais reconnus en eux.

Il n'y a que quelques instants, j'éprouvais tant d'angoisses et un si grand trouble en me représentant leur affliction : pourquoi maintenant cette si grande confiance dans la force de leur courage? Cet heureux changement était-il un prodige? était-ce un effet naturel du renouvellement de ma foi en Dieu? Mais qu'importe d'appeler prodige ou non les sublimes bienfaits de la religion?

A minuit, deux *seconds* (c'est ainsi qu'on nomme les gardiens des prisons dépendants du geôlier) étaient venus me visiter, et m'avaient trouvé d'une humeur exécrable. Au point du jour ils revinrent et me trouvèrent calme et parfaitement serein.

« Cette nuit, Monsieur avait une mine de basilic, dit Tirola; maintenant il est tout différent; je m'en réjouis, car c'est une preuve qu'il n'est pas, pardonnez-moi l'expression, un fripon; parce que les fripons (je suis vieux dans le métier, et mes observations ne sont pas sans quelque poids), les fripons sont plus furieux le second jour de leur arrestation que le premier. Monsieur prend-il du tabac?

— Je n'ai pas coutume d'en prendre, mais je ne veux pas refuser votre honnêteté : quant à votre observation, excusez-moi, elle ne part pas d'un

fonds de sagesse aussi merveilleux que vous le pensez. Si ce matin je n'ai pas une mine de basilic, ce changement ne pourrait-il pas être une preuve de folie, de facilité à m'abuser, à considérer ma liberté comme prochaine?

— J'en douterais si vous étiez en prison pour d'autres raisons; mais pour les affaires d'État, aujourd'hui il n'est pas possible de croire qu'elles finissent ainsi. Monsieur n'est pas homme à se l'imaginer. Vous savez... Voulez-vous une autre prise?

— Avec plaisir. Mais comment pouvez-vous avoir un visage si gai en vivant toujours au milieu des malheureux?

— Vous croyez peut-être que c'est par indifférence pour les douleurs d'autrui. Je ne le sais vraiment pas parfaitement moi-même, à dire vrai; mais je vous assure que je souffre de voir pleurer si souvent. Alors je feins d'être gai, afin que les pauvres prisonniers laissent, eux aussi, échapper un sourire. »

Tirola me demanda ce que je désirais pour déjeuner. Il sortit, et quelques minutes après il m'apporta le café. Je le regardai en face avec un sourire malin qui voulait dire : « Porterais-tu un billet de ma part à un autre infortuné, à mon ami Pietro? » Et il me répondit par un autre sourire qui signifiait : « Non, Monsieur; et si vous vous adressez à quelque autre de mes compa-

gnons qui y consente, soyez persuadé qu'il vous trahira. »

Je ne suis pas parfaitement sûr qu'il m'ait compris, et que moi-même je l'aie compris. Je sais bien que je fus dix fois sur le point de lui demander un peu de papier et un crayon, et je n'osai, parce qu'il avait quelque chose dans les yeux qui semblait m'avertir de ne me fier à personne, et encore moins à d'autres qu'à lui.

CHAPITRE V

Si Tirola n'eût pas joint des regards si fourbes à l'expression de bonté qu'on lisait sur son visage, et s'il eût montré une physionomie plus noble, j'aurais succombé à la tentation d'en faire mon ambassadeur, et peut-être un billet de ma main arrivé à temps à un ami lui eût donné la force de réparer quelque méprise. Cela pouvait sauver, non pas lui, le pauvre infortuné, qui était déjà trop compromis, mais quelque autre et moi-même.

Patience, cela devait être ainsi.

On m'appela pour continuer mon interrogatoire, qui dura toute la journée et plusieurs autres de suite, sans aucun intervalle que celui des repas.

Tant que dura mon interrogatoire, les jours s'envolaient rapidement pour moi, et mon esprit

était continuellement occupé à répondre à des questions de tout genre, puis à me recueillir aux heures du repas, et le soir je pensais à tout ce qui m'avait été demandé, à ce que j'avais répondu, et à tout ce qui devait probablement faire le sujet de nouvelles questions.

Vers la fin de la première semaine, j'éprouvai un grand déplaisir. Mon ami Pietro, qui souhaitait aussi ardemment que moi que nous pussions ouvrir quelques communications, m'envoya un billet. Il se servit dans cette mission, non d'un *second*, mais d'un malheureux prisonnier qui était employé quelquefois avec eux au service de nos chambres. C'était un homme de soixante à soixante-dix ans, condamné à je ne sais combien de mois de détention.

Je me piquai au doigt avec une épingle dont j'étais encore possesseur, et le sang qui en jaillit me servit à tracer quelques lignes de réponse que je remis au messager. Il eut le malheur d'être épié, surpris avec le billet, et, si je ne me trompe, frappé de coups de bâton. J'entendis de grands cris qui me semblèrent ceux du pauvre vieillard, et depuis je ne le revis plus.

A la reprise de l'audience, la vue du billet que j'avais écrit avec mon sang me fit frémir. Grâce au Ciel, ce billet ne contenait rien de suspect, et avait l'air d'une simple salutation. On me demanda avec quoi j'avais pu me tirer du sang; on m'ôta

mon épingle, et l'on se mit à rire de notre mésaventure. Oh! je ne riais pas, moi! je ne pouvais éloigner de mes yeux l'image du pauvre vieillard qui nous avait servi de messager. J'aurais volontiers subi toute espèce de châtiment pour obtenir son pardon. Et quand ces cris, que je lui attribuais, parvinrent à mes oreilles, je sentis mes yeux tout humides de larmes.

En vain je demandai de ses nouvelles au geôlier et aux *seconds*. Ils branlaient la tête, et disaient : « Il l'a payé cher, lui. Il a maintenant un peu plus de repos. » Ils ne voulaient pas s'expliquer davantage.

Leur langage voulait-il faire entendre qu'il était maintenant renfermé dans la plus étroite prison, ou bien qu'il avait rendu le dernier soupir sous les coups de bâton, ou qu'il était mort par suite de ces mauvais traitements?

Un jour je crus l'apercevoir au delà de la cour, sous le portique, les épaules courbées sous le poids d'un fagot. Mon cœur tressaillit et palpita comme à la vue d'un frère.

CHAPITRE VI

Quand je ne fus plus martyrisé par les interrogatoires et que je n'eus plus rien pour occuper la

journée, je sentis amèrement tout le poids de la solitude.

On me permit d'avoir une Bible et le Dante. Le geôlier mit à ma disposition toute sa bibliothèque, qui consistait en quelques romans de Scudéri, de Piazzi, et d'autres encore moins intéressants; mais mon esprit était trop agité pour que je pusse l'appliquer à quelque lecture. Chaque jour j'apprenais par cœur un chant du Dante; mais cet exercice était si machinal, que je le faisais moins en songeant aux vers qu'en songeant à mes malheurs. J'éprouvais les mêmes distractions en lisant tout autre livre, à moins que ce ne fût quelquefois un passage de la Bible. Ce livre divin, que j'avais toujours beaucoup aimé, même quand je croyais être incrédule, devenait maintenant l'objet de mes études, et je m'y appliquais avec un religieux respect. Néanmoins telle est la légèreté de l'esprit humain, que malgré ma bonne volonté mes pensées s'envolaient ailleurs, et je ne comprenais plus rien. Peu à peu je devins plus capable de la méditer avec attention, et je pus la goûter beaucoup mieux.

Une telle lecture ne tendit jamais à me rendre hypocrite ou bigot, c'est-à-dire porté à cette dévotion malentendue qui rend pusillanime ou fanatique. La Bible m'enseignait toujours à aimer Dieu et les hommes, à désirer plus ardemment le règne de la justice, à détester l'iniquité et à

pardonner aux méchants. Le christianisme, au lieu de détruire en moi ce que la philosophie avait pu y établir de bon, ne faisait que le confirmer et le fortifier par des raisons plus élevées et plus puissantes.

Un jour, après avoir lu qu'il faut prier sans cesse, et que pour bien prier il ne faut pas murmurer beaucoup de paroles à la manière des païens, mais adorer Dieu avec simplicité en paroles et en actions, et faire que les unes et les autres soient l'exact accomplissement de sa sainte volonté: un jour, dis-je, je me proposai de commencer cette prière continuelle, c'est-à-dire de ne plus me permettre jamais aucune pensée sans être animé du désir de me conformer aux décrets de Dieu.

Les formules de prières que je récitais furent toujours peu nombreuses et courtes, non certainement par mépris, car je crois que les longues prières sont plus ou moins utiles à certaines personnes pour les aider à fixer leur attention, mais parce que je me connais moi-même, et que je ne suis pas capable d'en réciter beaucoup sans tomber dans une foule de distractions qui m'ôtent toute idée du culte.

La présence de Dieu, que j'avais résolu de ne pas oublier un seul instant, au lieu d'être un fatigant effort d'esprit et un sujet de frayeur, était pour moi pleine de douceur et de charmes. Quand je pensais que Dieu est toujours auprès de nous,

qu'il est en nous, ou plutôt que nous sommes en lui, la solitude perdait chaque jour de son horreur. Ne suis-je pas en très-bonne compagnie? me disais-je souvent. Cette réflexion ramenait dans mon âme le calme et la sérénité; je fredonnais et murmurais quelques chants avec plaisir et tendresse.

Eh bien! disais-je en moi-même, n'aurais-je donc pu être surpris par une fièvre qui m'eût conduit au tombeau? Tous mes proches, que ma perte aurait accablés de chagrin, auraient acquis cependant peu à peu la force de se résigner à ma mort. Au lieu d'un tombeau, c'est une prison qui m'engloutit. Dois-je croire que Dieu ne leur accordera pas une force égale?

Mon cœur formait pour eux les vœux les plus ardents; et parfois je laissais tomber quelques larmes; mais les larmes alors n'étaient pas sans douceur. J'avais pleine confiance que Dieu les soutiendrait ainsi que moi; mes espérances n'ont pas été vaines.

CHAPITRE VII

Il est certainement plus agréable de vivre au sein de la liberté que dans l'horreur d'une prison; qui en doute? Eh bien, cependant, même dans les

horreurs d'une prison, quand on pense que Dieu y est présent, et que les joies et les plaisirs du monde passent avec rapidité, que le vrai bonheur est dans la conscience, et non dans les objets extérieurs, on peut encore goûter la vie avec un certain plaisir. Moi, en moins d'un mois, j'avais pris mon parti, je ne dirai pas parfaitement, mais au moins avec une certaine résignation. Je vis que, ne voulant pas me déshonorer en achetant par la ruine d'autrui une odieuse impunité, je ne pouvais attendre que le gibet ou une prison longue et rigoureuse. Il fallait s'y conformer. Je respirerai tant qu'ils me permettront de vivre, me dis-je; et quand on voudra ma mort, je ferai comme tous les malades quand ils sont arrivés à leurs derniers instants, je mourrai!

Je m'étudiais à ne me plaindre de rien, et à donner à mon âme toutes les jouissances possibles. Ma volupté la plus pure, et celle que je me procurais le plus souvent, c'était de rappeler à mon souvenir tous les biens qui avaient embelli mes jours : un père excellent, une mère excellente, des frères et des sœurs semblables, tels et tels amis, une bonne éducation et l'amour des lettres, etc. etc. : qui plus que moi avait été favorisé par le bonheur? Pourquoi ne pas en rendre grâces à Dieu, quoique maintenant mon bonheur soit interrompu par l'infortune? Alors, en me livrant à ces considérations, je m'attendrissais et

je pleurais un instant; mais bientôt après renaissaient le courage et la joie.

Dès les premiers jours je m'étais fait un ami. Ce n'était ni le geôlier, ni aucun des *seconds*, ni aucune des personnes qui pousuivaient mon procès. Je parle néanmoins d'une créature humaine. Qui était-ce donc? — Un petit enfant sourd et muet, de cinq à six ans. Son père et sa mère étaient voleurs, et avaient été frappés par la loi. Le pauvre petit orphelin était maintenant élevé par le gouvernement avec quelques autres enfants de même condition. Ils logeaient tous dans une chambre en face de la mienne, et, à certaines heures de la journée, on leur ouvrait la porte, afin qu'ils pussent sortir et prendre l'air dans la cour.

Le sourd-muet venait sous ma fenêtre, et m'adressait quelques sourires et quelques gestes. Je lui jetais un beau morceau de pain; il le prenait en bondissant de joie, courait vers ses compagnons, le partageait entre tous, puis, en mangeant sa portion, revenait sous ma fenêtre m'exprimer sa reconnaissance par un sourire.

Les autres enfants me regardaient de loin, mais n'osaient s'approcher; le sourd-muet avait une sympathie pour moi, et l'intérêt n'était pas son seul mobile : quelquefois il ne savait que faire du pain que je lui jetais, et me faisait signe que ses compagnons et lui ayant suffisamment mangé, ils n'avaient besoin d'aucune autre nourriture.

S'il voyait venir un *second* dans ma chambre, il donnait le pain pour que celui-ci me le remît. Quoique alors il n'eût rien à attendre de moi, il continuait cependant à jouer sous ma fenêtre avec une grâce admirable, se réjouissant de ce que je le regardais. Une fois, un *second* permit au petit enfant d'entrer dans ma prison. A peine fut-il entré qu'il courut embrasser mes genoux en poussant un cri de joie. Je le pris dans mes bras, et il est impossible de décrire le transport avec lequel il me comblait de caresses. Quel amour il y avait dans cette âme d'enfant! que j'aurais désiré le faire instruire et le délivrer de l'abjection dans laquelle il se trouvait!

Je n'ai jamais su son nom; lui-même ne savait pas qu'il en eût un. Il était toujours joyeux; jamais je ne le vis pleurer, excepté une fois qu'il fut frappé par le geôlier, je ne sais pourquoi. Chose étrange! il semble que ce soit le comble de l'infortune de vivre dans de tels lieux : eh bien, cet enfant avait certainement autant de bonheur que peut en goûter à cet âge le fils d'un grand prince. Je faisais cette réflexion, et je voyais que l'humeur peut être toujours indépendante du lieu. Maîtrisons notre imagination, et nous serons bien, pour ainsi dire, partout. Un jour est bientôt passé, et quand le soir on se met au lit sans faim et sans douleurs aiguës, qu'importe que le lit soit enfermé entre des murs qu'on nomme une prison, ou

entre ceux qu'on nomme une maison ou un palais?

Excellent raisonnement! mais comment peut-on gouverner et maîtriser son imagination? J'essayais, et parfois je croyais réussir à merveille; mais d'autres fois sa force tyrannique triomphait; alors j'étais surpris et confus de ma faiblesse.

CHAPITRE VIII

Dans mon malheur, me disais-je, je suis encore heureux qu'on m'ait donné une chambre au rez-de-chaussée, sur cette cour, où ce pauvre petit orphelin s'approche à quatre pas de moi, et avec lequel j'engage une conversation si douce, à la manière des muets. Que l'intelligence humaine est admirable! Que de choses nous nous disons par l'expression variée à l'infini des yeux et du visage! Comme il sait composer ses gestes avec grâce quand je lui souris! comme il s'applique à les corriger quand il s'aperçoit qu'ils me déplaisent! Comme il comprend que je l'aime quand il caresse et qu'il regarde quelqu'un de ses compagnons! Personne ne s'en doute, et cependant, en me tenant à ma fenêtre, je puis être une sorte d'instituteur pour cette petite créature. A force de répéter sans cesse le muet exercice des signes, nous perfectionnerons le moyen de communiquer nos

pensées; plus il s'apercevra que j'éclaire et développe son intelligence, plus il s'attachera à moi. Je serai pour lui le génie de la raison et de la bonté; il viendra me confier ses douleurs, ses plaisirs, ses souhaits; et moi, je pourrai le consoler, l'ennoblir, le diriger dans toute sa conduite. Qui sait si, en remettant de mois en mois la décision de mon sort, on ne me laissera pas vieillir ici? Qui sait si cet enfant ne se développera pas sous mes yeux et ne deviendra pas propre à remplir quelque emploi dans cette maison? Avec autant d'esprit qu'il paraît en montrer, que pourra-t-il devenir? Hélas! rien, si ce n'est un excellent *second*, ou quelque chose de semblable. Eh bien, n'aurai-je pas fait une bonne œuvre, si je puis lui inspirer le désir de plaire aux gens honnêtes, et lui donner l'habitude des sentiments distingués et vertueux? Ces réflexions étaient très-naturelles. J'ai toujours eu beaucoup d'inclination pour les enfants, et la fonction d'instituteur m'a toujours paru sublime. Depuis quelques années je remplissais un semblable emploi envers Giacomo et Giulio Porro, deux jeunes gens de beaucoup d'espérance, que j'aimais comme s'ils eussent été mes enfants, et que j'aimerai toujours de même. Dieu sait combien de fois, dans l'horreur de ma prison, je portai ma pensée vers eux! Quel supplice ce fut pour moi de ne pouvoir terminer leur éducation! Quels vœux ardents je formai pour qu'ils pussent

rencontrer un second maître qui les aimât autant que moi !

Quelquefois je me disais intérieurement :

Quelle affligeante parodie ! au lieu de Giacomo et de Giulio, enfants ornés de tout ce que la nature et la fortune peuvent donner de plus flatteur et de plus brillant, j'ai pour élève un pauvre petit enfant sourd-muet, couvert de haillons, et fils d'un voleur !... qui tout au plus pourra devenir *second*, ce qu'en terme un peu moins honnête on nomme un *sbire*.

Ces réflexions me confondaient et me décourageaient. Mais à peine le cri de mon petit muet était-il parvenu jusqu'à moi, que mon sang circulait dans mes veines comme celui d'un père qui entend la voix de son fils. Ce cri et sa vue faisaient disparaître en moi toute idée de sa position abjecte. Et quelle faute y a-t-il de sa part s'il est privé de la parole et disgracié de la nature, s'il est descendu d'un voleur ? Une âme humaine à l'âge de l'innocence est toujours respectable. Ainsi je parlais, et mon attachement croissait de jour en jour ; il me semblait qu'il grandissait en intelligence, et je me proposais encore plus fortement de m'appliquer à cultiver et à ennoblir son esprit. En roulant dans mon imagination toutes les vraisemblances et les possibilités, je pensais qu'un jour peut-être je sortirais de prison, et que j'aurais la facilité de mettre cet enfant à l'école des

Sourds-Muets, et de lui ouvrir ainsi une carrière plus honorable que celle de sbire.

Tandis que je m'occupais délicieusement de son bonheur, un jour deux seconds vinrent me saisir.

« Monsieur change de logement.

— Que voulez-vous dire?

— Nous avons ordre de conduire Monsieur dans une autre chambre.

— Pourquoi?

— Un autre gros oiseau ayant été pris, et comme cette chambre est la meilleure..., vous comprenez.

— Je comprends, c'est la première station des nouveaux venus. »

Ils me conduisirent à la partie de la cour la plus éloignée; mais, hélas! ce n'était plus au rez-de-chaussée; je ne pourrai plus facilement m'entretenir avec mon petit muet. En traversant la cour, je vis ce cher enfant assis à terre, triste et abattu : il comprit qu'il me perdait. Un instant après il se leva et courut vers moi. Les seconds voulaient le chasser; je le pris entre mes bras, et pâle comme il était, je l'embrassai et l'embrassai encore avec tendresse, puis je me séparai de lui, dois-je l'avouer? les yeux remplis de larmes.

CHAPITRE IX

Mon pauvre cœur! tu aimes si facilement et si ardemment! et à combien de séparations as-tu déjà été condamné! Celle-ci ne fut certainement pas la moins douloureuse, et je la sentis d'autant plus, que ma nouvelle chambre était fort triste : une mauvaise chambre, obscure, malpropre, avec une fenêtre garnie de papier au lieu de vitres, des murs souillés de barbouillages grossiers que je n'ose faire connaître, des inscriptions dans les autres endroits. Beaucoup faisaient connaître simplement le nom, le surnom et la patrie de quelque infortuné qui m'avait précédé dans ce séjour, ainsi que la date du jour funeste où il fut arrêté. D'autres présentaient en outre des malédictions contre les faux amis, contre le malheureux lui-même, contre une femme, contre le juge, etc. Quelques autres étaient l'abrégé biographique de la vie de leur auteur. D'autres contenaient des sentences morales. On y lisait ces paroles de Pascal (1) :

« Que ceux qui combattent la religion apprennent au moins quelle elle est avant de la combattre. Si cette religion se vantait d'avoir une

(1) Pascal est un des philosophes chrétiens les plus distingués de son siècle. Il adopta malheureusement les erreurs de Jansénius.

« vue claire de Dieu, et de le posséder à découvert « et sans voile, ce serait la combattre que de dire « qu'on ne voit rien dans le monde qui le montre « avec cette évidence; mais, puisqu'elle dit, au « contraire, que les hommes sont dans les té- « nèbres et dans l'éloignement de Dieu, qui s'est « caché à leur connaissance, et que c'est même le « nom qu'il se donne dans les Écritures : *Deus « absconditus...* (Dieu caché), quel avantage peu- « vent-ils tirer, lorsque, dans la négligence où ils « font profession d'être de chercher la vérité, ils « crient que rien ne la leur montre. » (*Pensées de Pascal,* IIe partie, art. 2.)

Au-dessous on avait écrit ces paroles du même auteur :

« Il ne s'agit pas ici de l'intérêt léger de quel- « ques personnes étrangères, il s'agit de nous- « mêmes et de notre tout. L'immortalité de l'âme « est une chose qui nous importe si fort et qui « nous touche si profondément, qu'il faut avoir « perdu tout sentiment pour être dans l'indiffé- « rence de savoir ce qui en est. » (*Pensées de « Pascal,* IIe partie, art. 2.)

Une autre inscription disait :

« Je bénis la prison, parce qu'elle m'a fait con- « naître l'ingratitude des hommes, ma propre « misère, et la bonté de Dieu. »

A côté de ces paroles humbles et modestes étaient les plus violentes et les plus superbes imprécations d'un homme qui se disait athée, et qui s'irritait contre Dieu, comme s'il eût oublié qu'il venait de dire que Dieu n'existait pas.

A la suite d'une colonne de pareils blasphèmes il y en avait une d'injures contre les *lâches* (vigliaccho) : c'est ainsi qu'il appelait ceux que le malheur de la prison ramène à la religion.

Je montrai ces lignes horribles à un des seconds, et je lui demandai quel en était l'auteur. « Je suis bien aise, dit-il, d'avoir trouvé cette incription; il y en a tant, et j'ai si peu le temps de les chercher! »

Et sans dire autre chose il se prit à gratter le mur avec son couteau pour la faire disparaître.

« Pourquoi cela? lui dis-je.

— Parce que le pauvre diable qui l'a écrite fut condamné à mort, convaincu d'homicide prémédité; il s'en repentit, et me fit prier de lui rendre ce service.

— Dieu lui pardonne, m'écriai-je : quel homicide avait-il commis?

— Ne pouvant tuer son ennemi, il s'en vengea en tuant son fils, le plus bel enfant qui ait paru sur la terre. »

Je frémis d'horreur. Peut-on pousser si loin la férocité? Et un semblable monstre tenait le langage insultant d'un homme supérieur à toutes les faiblesses humaines! Tuer un innocent! un enfant!

CHAPITRE X

Dans ma nouvelle chambre si obscure et si malpropre, privé de la compagnie de mon cher petit sourd-muet, j'étais accablé de tristesse. Je restais de longues heures à ma fenêtre, qui donnait sur une galerie au delà de laquelle on voyait l'extrémité de la cour et la fenêtre de ma première prison. Quel avait été mon successeur? J'y remarquai quelqu'un qui marchait avec la rapidité d'un homme rempli d'inquiétude et d'agitation. Deux à trois jours après je m'aperçus qu'on lui avait permis d'écrire, et qu'il se tenait tout le jour auprès d'une petite table.

Enfin je le reconnus. Il sortit de sa chambre accompagné du geôlier. Il allait à l'interrogatoire. C'était Melchiorre Gioia.

Mon cœur se resserra. Et toi aussi, homme vertueux, tu es ici! (Il fut plus heureux que moi: après quelques mois de détention, il fut mis en liberté.)

La vue de quelque personne vertueuse me console, me vivifie, me fait aimer, me fait penser. Ah! qu'il est doux de penser et d'aimer! J'aurais donné ma vie pour sauver Gioia de la prison, et cependant sa vue me soulageait.

Après être resté longtemps à le regarder, à

conjecturer par ses mouvements si son âme était agitée ou tranquille, à faire des vœux pour lui, je me sentais une plus grande force, une plus grande abondance d'idées, un plus grand contentement de moi-même. Cela veut dire que la vue d'une créature humaine qu'on affectionne suffit pour adoucir l'horreur de la solitude. Ce bienfait m'avait d'abord été procuré par un pauvre petit enfant muet, et maintenant je le devais à la vue d'un homme de grand mérite.

Quelque second peut-être lui dit où j'étais. Un matin, en ouvrant sa fenêtre, il fit voltiger son mouchoir en signe de salut. Je lui répondis par le même signe. Oh! quel plaisir en ce moment inonda mon âme! Il me semblait que la distance avait disparu, que nous étions ensemble. Le cœur me battait comme à un homme passionné. Nous faisions des gestes sans pouvoir nous comprendre, et avec le même empressement que si nous nous fussions parfaitement compris; ou plutôt nous nous comprenions réellement; ces gestes voulaient dire tout ce que sentaient nos âmes, et l'une n'ignorait pas ce que sentait l'autre.

Quelle consolation devaient me procurer à l'avenir de pareils saluts! L'avenir arriva, et les saluts ne furent plus recommencés! Toutes les fois que je revoyais Gioia à la fenêtre, j'agitais mon mouchoir; mais inutilement... Les seconds m'apprirent qu'il lui avait été expressément défendu

de provoquer mes gestes ou d'y répondre. Cependant il me regardait, et moi je le regardais, et ainsi nous nous disions encore bien des choses.

Sous la galerie qui était sous ma fenêtre au niveau même de ma prison, je voyais passer et repasser du matin au soir d'autres prisonniers, accompagnés des seconds. Ils allaient à l'interrogatoire et en revenaient. C'étaient pour la plupart des hommes de basse naissance. J'en vis néanmoins quelques-uns qui semblaient être d'une condition honnête. Quoique je ne pusse fixer ma vue sur eux, tant leur passage était rapide, ils attiraient cependant mon attention; tous plus ou moins excitaient ma compassion. Ce triste spectacle, dans les premiers jours, aggravait mes chagrins; mais peu à peu je m'y accoutumai, et il finit même par diminuer l'horreur de ma solitude.

CHAPITRE XI

Auprès de ma prison il y en avait une autre habitée par quelques hommes; je les entendais parler. Un d'entre eux les surpassait en autorité, non peut-être par la distance d'une naissance plus illustre, mais par une plus grande audace et un babil plus abondant. Il faisait, comme on dit, le docteur; il disputait et réduisait tous les autres

au silence par le ton impérieux de sa voix et par la violence de ses paroles; il leur imposait tout ce qu'ils devaient dire et penser, et après quelque résistance ils finissaient par lui donner raison en tout.

Les malheureux! personne d'entre eux qui pût adoucir les rigueurs de la prison en exprimant quelque sentiment suave, un peu de religion et d'amour.

Le chef de mes voisins me salua; je répondis à sa politesse. Il me demanda comment je passais *cette maudite vie*. Je lui dis que, quelque triste qu'elle fût, ce n'était pas pour moi une vie maudite, et que jusqu'à la mort je devais chercher à me procurer le plaisir de penser et d'aimer.

« Expliquez-vous, Monsieur, expliquez-vous. »

Je m'expliquai, et je ne fus pas compris; et quand, après quelques prolégomènes ingénieux, j'eus le courage de lui citer pour exemple la tendresse que m'avait inspirée le pauvre petit sourd-muet, le chef des voleurs partit d'un grand éclat de rire.

« Qu'y a-t-il? qu'y a-t-il? » s'écrièrent tous ses compagnons.

Le méchant répéta mes paroles d'une façon ridicule, et les risées partirent en chorus. Je fis là pleinement figure de sot.

Il en est d'une prison comme du monde. Ceux qui font consister leur sagesse à s'emporter, à

s'enorgueillir, à murmurer, s'imaginent que c'est folie de compatir, d'aimer et de consoler par de belles espérances qui honorent l'humanité et son auteur.

CHAPITRE XII

Je les laissai rire, et je ne répondis rien. Mes voisins m'adressèrent trois ou quatre fois la parole; mais je demeurai sourd.

« Il ne sera plus à la fenêtre; il se sera retiré, il se sera offensé de nos ris. »

Ils se mirent ainsi à parler pendant quelque temps. Enfin le chef imposa silence à tous ceux s'amusaient à mes dépens.

« Taisez-vous, grosses bêtes, vous ne savez ce que vous dites. Notre voisin n'est pas si âne que vous le pensez. Je ris; mais ensuite je réfléchis, moi. Tous les brigands savent faire les enragés comme nous. Un peu plus de douce gaieté, un peu plus de charité, un peu plus de foi dans les bienfaits du Ciel, qu'est-ce que cela indique, franchement?

— Maintenant que je réfléchis, dit un autre, il me semble que cela indique qu'il est un peu moins brigand que nous.

— Bravo! s'écria la chef de sa voix de stentor;

cette fois je commence à avoir quelque estime de ta caboche. »

Je ne m'enorgueillissais pas beaucoup de me voir traité comme étant *un peu moins brigand qu'eux;* néanmoins j'éprouvai une espèce de joie en voyant que ces malheureux se désabusaient et sentaient l'importance de cultiver des sentiments bienveillants.

J'agitai ma croisée comme si j'eusse voulu y revenir. Le chef m'appela; je lui répondis, dans l'espoir qu'il voudrait moraliser à ma manière. Je me trompai. Ces esprits vulgaires évitent les raisonnements sérieux. Si une grande vérité brille à leurs yeux, ils peuvent applaudir un instant; mais bientôt ils en détournent leurs regards, et ne peuvent résister au plaisir de faire parade d'esprit en mettant cette vérité en doute, en se moquant.

Il me demanda ensuite si j'étais prisonnier pour dettes.

« Non.

— Vous êtes peut-être accusé de fourberie? j'entends accusé faussement, j'en suis persuadé.

— Je suis accusé de tout autre chose.

— D'homicide?

— Non.

— De carbonarisme?

— Précisément.

— Et qu'est-ce donc que des carbonari?

— Je les connais si peu, que je ne puis vous le dire. »

Un second nous interrompit avec grande colère; et, après avoir accablé de reproches mes voisins, il se tourna vers moi avec la gravité plutôt d'un maître que d'un sbire, et dit : « Il est honteux, Monsieur, que vous vous abaissiez à lier conversation avec toutes sortes de gens? Monsieur sait-il que ce sont des voleurs? »

Je rougis; ensuite je rougis d'avoir rougi, et il me sembla que c'est plutôt un acte de bonté qu'une faute de lier conversation avec toute sorte de malheureux.

CHAPITRE XIII

Le matin du jour suivant j'allai à la fenêtre pour voir Melchiorre Gioia; mais je ne m'entretins plus avec les voleurs. Je répondis à leur salut, et je leur dis qu'il m'avait été défendu de parler.

Je vis venir ensuite le greffier qui m'avait fait subir mes interrogatoires; il m'annonça avec mystère une visite qui devait me faire beaucoup de plaisir; puis quand il crut m'avoir suffisamment préparé il ajouta : « C'est votre père, suivez-moi. »

Je le suivis dans les bureaux, palpitant de joie et de tendresse, et m'efforçant de prendre un air serein qui pût tranquilliser mon pauvre père.

Quand il eut appris mon arrestation, il crut que j'étais la victime de quelques vains soupçons, et que je serais bientôt libéré; mais, voyant que ma détention continuait, il était venu solliciter mon élargissement auprès du gouvernement autrichien. Malheureuses illusions de l'amour paternel! il ne pouvait croire que j'eusse été assez téméraire pour m'exposer à la rigueur des lois, et la joie composée et étudiée qui accompagnait mes paroles lui persuada que je n'avais aucun malheur à craindre.

Le court entretien qui nous fut accordé m'agita extraordinairement, et d'autant plus que je faisais beaucoup d'efforts pour cacher toute agitation. Le plus difficile fut de ne pas le manifester quand vint le moment cruel de la séparation.

Dans les circonstances où se trouvait l'Italie, je tenais pour certain que l'Autriche donnerait des preuves frappantes d'une excessive rigueur, et que je serais condamné à mort ou à une dure et longue prison. Dissimuler à un père une telle persuasion; l'abuser en essayant de lui montrer des espérances fondées d'une liberté prochaine; ne pas fondre en larmes en l'embrassant, en lui parlant de ma mère, de mes frères et de mes sœurs, que je croyais ne plus jamais revoir sur

la terre; le prier avec une voix calme de venir encore me voir, s'il était possible : jamais si grande violence n'avait tourmenté et brisé mon âme!...

Pour lui, il se sépara de moi plein d'espoir et de consolation, et moi je m'en allai dans ma prison le cœur serré. A peine me vis-je seul, que j'espérai pouvoir me soulager en me laissant aller aux larmes. Ce soulagement me fut refusé, les sanglots m'étouffaient, et je ne pouvais répandre une seule larme. Le malheur de ne pouvoir pleurer dans les grandes douleurs est un des plus cruels et des plus accablants; je l'ai éprouvé tant de fois!

Je fus saisi d'une fièvre dévorante, accompagnée d'un violent mal de tête. Je ne pus prendre une cuillerée de soupe de toute la journée. Peut-être est-ce une maladie mortelle, me disais-je, qui vient mettre un terme à mon martyre.

Désir lâche et insensé! Dieu ne l'exauça pas, et aujourd'hui je lui en rends grâces, et je lui en rends grâces non-seulement parce qu'après dix ans de captivité j'ai revu ma chère famille et que je puis me dire heureux, mais encore parce que les souffrances donnent du prix à l'homme; et j'ose espérer qu'elles n'ont pas été inutiles pour moi.

CHAPITRE XIV

Mon père revint deux jours après. J'avais bien dormi durant la nuit, et la fièvre m'avait quitté.

Je m'appliquai à feindre des manières assurées et joyeuses, et personne ne se doutait de ce que mon cœur avait souffert ni de ce qu'il souffrait encore.

« J'ai confiance, me dit mon père, que dans quelques jours tu seras renvoyé à Turin. Déjà nous avons préparé ta chambre, et nous t'attendons remplis d'impatience et d'anxiété. Les devoirs de ma charge m'obligent à repartir. Fais en sorte, je t'en conjure, fais en sorte de nous rejoindre promptement. »

Son affection tendre et mélancolique me déchirait le cœur. La feinte me paraissait un devoir de la piété filiale, et cependant j'en éprouvai une espèce de remords. N'eût-il pas été plus digne de mon père et de moi de lui dire : « Probablement nous ne nous reverrons plus en ce monde; séparons-nous des hommes sans murmurer, sans gémir, et que j'entende prononcer sur ma tête la bénédiction paternelle? »

J'aurais préféré ce langage à la dissimulation; mais je regardais les yeux de ce vénérable vieillard, ses traits, ses cheveux déjà blanchis, et il me sem-

blait que l'infortuné n'aurait pas la force d'entendre de semblables choses.

Et si, pour ne pas vouloir le tromper, je l'eusse vu s'abandonner au désespoir, et peut-être (idée affreuse!) frappé dans mes bras du coup de la mort!

Je ne pus lui dire la vérité ni même la lui laisser apercevoir : ma feinte tranquillité l'abusa pleinement. Nous nous séparâmes sans verser une seule larme; mais, de retour dans ma prison, je fus en proie aux plus déchirantes angoisses, comme la première fois, plus encore peut-être. Ce fut encore en vain que j'invoquai le soulagement des larmes.

Me résigner à toute l'horreur d'une longue prison, me résigner au supplice, ce n'était pas au-dessus de mes forces; mais me résigner à toute l'immense douleur que devaient en éprouver mon père, ma mère, mes frères et mes sœurs; non, je n'étais pas assez fort.

Je me jetai alors le front sur la terre, et avec une ferveur que je n'avais jamais sentie, je prononçai cette prière :

« Mon Dieu, j'accepte tout de votre main; mais daignez fortifier tellement le cœur de ceux à qui j'étais nécessaire, que je cesse d'être tel à leur égard; et que la vie d'aucun d'eux n'en soit abrégée même d'un seul jour! »

O bienfait de la prière! je restai plusieurs heures

l'âme élevée à Dieu, et ma confiance s'augmentait à mesure que je méditais sur la bonté divine, à mesure que je méditais sur la grandeur de l'âme humaine quand elle abandonne son égoïsme et qu'elle s'efforce de n'avoir d'autre volonté que la volonté de l'infinie sagesse.

Oui, cela se peut, c'est le devoir de l'homme. La raison, qui est la voix de Dieu, dit qu'il faut tout sacrifier à la vertu; ce sacrifice que nous devons à la vertu serait-il entier, si dans nos grandes douleurs nous luttions contre la volonté de Celui qui est le principe et la source de toute vertu?

Quand le gibet ou quelque autre supplice est devenu inévitable, le craindre timidement, ne pas savoir y aller en bénissant le Seigneur, est le signe d'une misérable dégradation ou de l'ignorance, et non-seulement il est nécessaire de consentir à sa propre mort, mais encore à la douleur qu'en éprouvent nos proches. Aucune autre chose n'est permise, si ce n'est de prier Dieu de l'adoucir et de nous conduire suivant sa volonté. Une telle prière est toujours exaucée.

CHAPITRE XV

Quelques jours s'écoulèrent, et moi je restai dans le même état, c'est-à-dire dans une douce

tristesse, plein de paix et de pensées religieuses. Il me semblait que j'avais triomphé de toute faiblesse, et que j'étais au-dessus de toute inquiétude! Folle illusion! l'homme doit tendre à une parfaite constance; mais il n'y parvient jamais sur la terre. Qui donc me troubla? La vue d'un ami malheureux, la vue de mon cher ami Pietro, qui passa à quelques pas de moi, dans la galerie, tandis que j'étais à la fenêtre. Ils l'avaient enlevé de sa chambre pour le conduire aux prisons criminelles.

Pietro et ceux qui l'accompagnaient passèrent si rapidement, que j'eus à peine le temps de le reconnaître, de voir un signe de salut et d'y répondre.

Pauvre jeune homme! à la fleur de l'âge, avec un esprit qui pouvait lui faire concevoir les plus magnifiques espérances, avec un caractère honnête, délicat, aimant, fait pour jouir glorieusement de la vie, être précipité au fond d'une prison pour affaires politiques, dans des circonstances où il ne pouvait sûrement se soustraire aux foudres de la loi la plus sévère!

Je ressentis une telle compassion pour lui, une telle amertume de ne pouvoir le délivrer, de ne pouvoir au moins le fortifier par ma présence et mes paroles, que rien ne pouvait ramener le calme dans mon cœur. Je savais quel amour il portait à sa mère, à son frère, à ses sœurs, à son beau-frère,

à ses neveux; combien il soupirait ardemment pour contribuer à leur bonheur, quel était le retour d'affection de tous ceux qu'il chérissait. Je sentais quelle devait être l'affliction de chacun d'eux dans un si grand malheur. Il n'y a point de termes pour exprimer la fureur qui dans ce moment s'empara de mon âme; et cette fureur se prolongea d'autant plus, que je désespérais davantage de pouvoir l'apaiser.

Mais ce désir lui-même n'était qu'une illusion. O âmes affligées, qui vous croyez la proie d'une douleur horrible, éternelle, toujours renaissante et croissante, prenez patience quelques instants, et vous serez désabusées. Une paix profonde et parfaite, une extrême inquiétude, ne peuvent durer longtemps ici-bas. Il faut être convaincu de cette vérité pour ne pas s'enorgueillir dans les heures de la félicité, et ne point se laisser abattre dans le temps de l'infortune et du trouble.

A cette longue fureur succédèrent la fatigue et l'apathie. Mais l'apathie non plus n'est pas de longue durée, et je craignis de me laisser successivement tomber sans repos dans un excès opposé. Je frémis d'horreur dans la perspective d'un semblable avenir, et j'eus encore recours à la prière.

Je demandai à Dieu d'assister mon malheureux ami Pietro comme moi, et sa famille comme la mienne. Ce fut seulement en formant ces vœux que je pus acquérir le calme et la paix.

CHAPITRE XVI

Quand mon esprit était devenu tranquille, je réfléchissais aux fureurs que j'avais éprouvées, et, en rougissant de ma faiblesse passée, j'étudiais le moyen de m'en guérir. Voici comment je pus parvenir à mon but. Chaque matin, ma première occupation, après avoir offert mes hommages au Créateur, était de faire une active et courageuse revue de tous les événements qui pouvaient m'agiter et me troubler. J'arrêtais fortement mon imagination sur chaque chose, et je m'y préparais. Depuis la visite des êtres les plus chéris jusqu'à celle du bourreau, je me représentais tout. Ce triste exercice me paraissait quelquefois insupportable; mais je voulus persévérer, et bientôt j'eus lieu de m'en féliciter.

Le premier jour de l'an 1821, le comte Louis Porro obtint la permission de venir me voir. La tendre et vive amitié qui nous liait, le besoin que nous avions de nous dire tant de choses, l'obstacle que mettait à notre épanchement la présence d'un greffier, les courts moments qui furent accordés à notre entrevue, les sinistres pressentiments qui déchiraient mon âme, l'effort que nous faisions l'un et l'autre pour paraître tranquilles, tout semblait devoir exciter dans mon cœur la plus cruelle tem-

pête. Séparé de ce cher ami, je me sentis attendri, mais calme.

Tel est l'avantage de se prémunir contre les fortes émotions.

Les efforts que je faisais pour acquérir un calme constant ne venaient pas tant du désir de diminuer mon infortune que de la persuasion où j'étais que l'inquiétude est une chose méprisable et indigne de l'homme. Un esprit agité ne raisonne plus ; au milieu d'un violent tourbillon d'idées exagérées, il se forme une logique erronée, furibonde, mauvaise; il est dans un état absolument antiphilosophique, antichrétien.

Si j'étais prédicateur, j'insisterais souvent sur la nécessité de bannir l'inquiétude : on ne peut être vertueux autrement. Comme il était pacifique envers lui-même et envers les autres, Celui que nous devons imiter! Il n'y a pas de grandeur d'âme, il n'y a point de justice sans modération dans les idées, sans un esprit plus disposé à se rire qu'à s'irriter des événements de cette vie courte et fugitive. La colère n'a quelque valeur que dans le cas très-rare où l'on pourrait humilier un méchant et le retirer de l'iniquité.

Peut-être existe-t-il des fureurs d'une autre nature, moins condamnables, et que je ne connais pas; mais celle dont jusqu'alors j'avais été l'esclave n'était point une fureur de pure affection; il s'y mêlait toujours beaucoup de haine, un grand

désir de maudire, de peindre la société et ceux qui en font partie sous les couleurs les plus noires et les plus exécrables. Maladie épidémique dans le monde! l'homme se croit meilleur en détestant les autres. Il semble que tous les amis se disent bas à l'oreille : « Aimons-nous seulement entre nous. En criant que tous les hommes ne sont que de la vile populace, on croira que nous sommes des demi-dieux. »

Chose singulière! on goûte tant de plaisir à vivre dans la fureur! on y met une espèce d'héroïsme. Si l'objet contre lequel hier je frémissais de rage est mort, il en survient aussitôt un autre. « De qui me plaindrai-je aujourd'hui?... Qui détesterai-je?... Celui-ci serait-il jamais un monstre?... O comble de la joie! je l'ai trouvé; venez, mes amis, déchirons-le!... »

Ainsi va le monde, et, sans le dénigrer, je peux bien dire qu'il va mal.

CHAPITRE XVII

Ce n'eût pas été une grande méchanceté de me plaindre de l'horreur de la chambre dans laquelle ils m'avaient jeté. Par bonheur, il en restait encore une autre vide, et l'on me procura l'aimable surprise de me la donner.

En m'en allant, je saluai deux pauvres voleurs qui étaient à la fenêtre. Le chef n'y était pas, mais, averti par ses compagnons, il y accourut, et me salua à son tour. Il se mit ensuite à chanter deux vers qu'il m'avait quelquefois entendu prononcer.

Chi rende alla meschina
La sua felicità ?

Voulait-il se moquer de moi? Si je faisais cette question à cinquante personnes, quarante-neuf me répondaient : Oui. Eh bien, malgré cette nombreuse majorité, j'incline à croire que le bon voleur avait l'intention de me faire une politesse. Je la reçus comme telle, je lui en fus reconnaissant, et je lui donnai encore un coup d'œil; et lui, allongeant le bras à travers les barreaux de sa fenêtre, son bonnet à la main, il me faisait encore signe, lorsque je me détournai pour descendre l'escalier.

Quand je fus dans la cour, j'eus une consolation. Mon petit muet était sous le portique. Il m'aperçut, me reconnut, et voulut courir à moi. Je ne sais pourquoi la femme du geôlier l'arrêta par le collet de son habit, et le fit entrer dans la maison. J'eus du chagrin de ne pouvoir l'embrasser; mais les efforts qu'il fit pour accourir vers moi me causèrent une agréable émotion. Il est si doux d'être aimé !

C'était le jour des grandes aventures. Deux pas plus loin, je me trouvais sous la fenêtre de la chambre que j'avais déjà occupée, dans laquelle était maintenant Gioia. « Bonjour, Melchiorre! » lui dis-je en passant. Il leva la tête, et, s'élançant vers moi; il cria : « Bonjour, Silvio! »

Hélas! je ne pus m'arrêter un seul instant. Je passai sous la voûte, je montai un petit escalier, et je me trouvai placé dans une chambre assez propre, au-dessus de celle de Gioia.

Quand mon lit fut apporté, et que les seconds m'eurent quitté, ma première occupation fut de visiter les murs. Il y avait quelques notes écrites, les unes avec un crayon, les autres avec du charbon, et d'autres avec une pointe aiguë. Je trouvai deux strophes gracieuses en vers français, que je me repens maintenant de n'avoir pas apprises par cœur. Elles étaient signées *le duc de Normandie*. Je me mis à les chanter, en leur appliquant du mieux possible l'air de la chansonnette *Chi rende alla meschina*, etc. Mais voilà qu'une voix qui partait d'une chambre très-voisine les chanta de nouveau sur un autre air. Quand le chanteur eut fini, je lui criai : « Bravo! » Il me salua poliment et me demanda si j'étais Français.

« Non, je suis Italien, et je me nomme Silvio Pellico.

— L'auteur de *Françoise de Rimini*?

— Précisément. »

Et ici il m'adressa un compliment délicat et honnête, et quelques condoléances sur ma prison.

Il me demanda de quelle partie de l'Italie j'étais natif.

« Du Piémont, lui dis-je; je suis de Saluces. »

Et encore ici un nouveau compliment sur le caractère et sur l'esprit des Piémontais, et une mention spéciale des hommes illustres de Saluces, et particulièrement de Bodoni.

Ces louanges étaient fines, comme savent en faire les personnes qui ont reçu une bonne éducation.

« Qu'il me soit permis maintenant, Monsieur, de savoir qui vous êtes.

— Vous avez chanté une de mes chansonnettes.

— Ces deux belles strophes qui sont écrites sur le mur sont donc de vous?

— Oui, Monsieur.

— Vous êtes donc...

— L'infortuné duc de Normandie. »

CHAPITRE XVIII

Le geôlier passait sous nos fenêtres, et nous fit taire.

L'infortuné duc de Normandie! disais-je en rêvant. N'est-ce pas là le titre qu'on donnait au fils de Louis XVI? Mais ce pauvre enfant est cer-

tainement mort. — Eh bien ! mon voisin est sans doute un de ces malheureux qui veulent le faire revivre.

Déjà plusieurs se sont donnés pour Louis XVII, et ont été reconnus pour des imposteurs : quelle plus grande confiance accorder à celui-ci?

Quoique je fisse des efforts pour rester dans le doute, une invincible incrédulité prévalait en moi, et continua toujours à y prévaloir. Néanmoins je résolus de ne point mortifier l'infortuné, quelque chose qu'il pût me dire.

Quelques instants après, il recommença à chanter, puis nous reprîmes la conversation.

A la question que je lui fis sur sa véritable condition, il me répondit qu'il était précisément Louis XVII, et il se mit à déclamer fortement contre Louis XVIII, son oncle, usurpateur de ses droits.

« Ces droits, comment ne les avez-vous pas fait valoir au temps de la Restauration?

— Je me trouvais alors attaqué d'une maladie dangereuse à Bologne. A peine rétabli, je volai à Paris; je me présentai devant les grandes puissances; mais ce qui était fait était fait : mon oncle, plein d'ambition et d'injustice, ne voulut pas me reconnaître; ma sœur se joignit à lui pour m'opprimer; le bon prince de Condé seul m'accueillit à bras ouverts; mais son amitié n'avait aucune puissance.

« Un soir, dans les rues de Paris, je fus assailli par des assassins armés de poignards, et ce fut avec beaucoup de peine que je pus me soustraire à leurs coups.

« Après avoir erré quelque temps en Normandie, je me dirigeai vers l'Italie, et m'arrêtai à Modène. De là j'écrivais continuellement aux monarques de l'Europe, et particulièrement à l'empereur Alexandre, qui me répondait avec beaucoup de politesse ; et je ne désespérais pas d'obtenir enfin justice ; ou s'ils voulaient, par politique, sacrifier mes droits au trône de France, d'obtenir un apanage convenable. Je fus arrêté, conduit aux frontières du duché de Modène et livré au gouvernement autrichien. Maintenant, depuis huit mois, je suis resté dans cette prison, et Dieu sait quand j'en sortirai. »

Je n'ajoutai pas foi à toutes ces paroles ; mais il était enseveli dans l'horreur d'une prison, ce fait incontestable excitait ma compassion.

Je le priai de me raconter l'abrégé de sa vie. Il me dit avec les moindres détails toutes les particularités que je savais déjà sur Louis XVII : quand on le plaça avec le scélérat Simon, le cordonnier ; quand on le força d'attester une infâme calomnie contre les mœurs de la pauvre reine sa mère, etc. etc. Enfin, lorsqu'il était en prison, un homme vint le prendre pendant la nuit, mit à sa place un enfant imbécile nommé Mathurin, et le sauva. Il

y avait dans la rue un carrosse à quatre chevaux, et un des chevaux était une machine en bois dans laquelle il fut caché. Ils allèrent heureusement jusqu'au Rhin, et, les frontières étant passées, le général (il m'a dit son nom, mais je l'ai oublié) qui l'avait sauvé lui servit pendant quelque temps d'instituteur et de père. Ensuite il l'envoya ou le conduisit en Amérique. Là le jeune roi sans royaume eut beaucoup d'aventures : il souffrit la faim dans les déserts, fut soldat, vécut heureux et comblé d'honneurs à la cour du roi de Brésil ; puis, calomnié et poursuivi, il fut forcé de prendre la fuite. Il revint en Europe vers la fin du règne de Napoléon, fut mis en prison à Naples par Joachim Murat, et quand il se vit libre et en état de réclamer le trône de France, il fut frappé à Bologne d'une funeste maladie, durant laquelle Louis XVIII fut reconnu et reçut la couronne.

CHAPITRE XIX

Il racontait cette histoire avec une apparence surprenante de vérité. Ne pouvant le croire, j'en étais réellement étonné. Tous les faits de la révolution française lui étaient parfaitement connus; il en parlait avec une éloquence naturelle, et rapportait à tout propos les anecdotes les plus

curieuse. Il y avait quelque chose de soldatesque dans sa manière de s'énoncer; mais il ne manquait pas de cette élégance que donne la fréquentation de la bonne société.

« Me permettrez-vous, lui dis-je, de vous traiter sans façon, et de ne vous donner aucun titre?

— C'est ce que je désire, me répondit-il. Mes malheurs m'ont au moins appris à rire de toutes les vanités. Et je vous assure que j'estime plus la qualité d'homme que celle de roi. »

Matin et soir, nous conversions longuement ensemble, et, quoique je fusse convaincu que ce n'était en lui qu'une pure comédie, son âme me paraissait bonne, candide, désirant toute espèce de bien moral. Plus d'une fois je fus sur le point de lui dire : « Je voudrais croire que vous êtes Louis XVII, mais je vous avoue franchement que la persuasion contraire domine en moi; ayez autant de franchise, et avouez-moi que vous renoncez à cette fiction. » Et je ruminais en moi-même un beau sermon sur la vanité des mensonges et des artifices, quand bien même les mensonges paraîtraient innocents.

Je différais de jour en jour; toujours j'attendais que notre intimité s'accrût encore de quelques degrés, et je n'eus jamais la force d'exécuter mon projet.

Quand je réfléchis à ce manque de force, quelquefois je l'excuse comme une politesse néces-

saire, comme une crainte honnête d'affliger, et que sais-je? Mais ces excuses ne me contentent pas, et je ne puis dissimuler que je serais plus satisfait de moi si j'eusse prononcé mon petit sermon. Feindre d'ajouter foi à une imposture, c'est pusillanimité. Il me semble que je ne le ferai plus désormais.

Oui, pusillanimité! certainement. Quelque beaux et quelque ingénieux que soient les préambules qu'on emploie, il est toujours dur de dire à quelqu'un : « Je ne vous crois pas. » Il se fâchera, nous perdrons le charme de son amitié, et peut-être nous accablera-t-il d'injures. Mais toute perte possible est plus honorable que le mensonge. Et peut-être que le malheureux qui nous accablerait d'injures en voyant qu'on n'ajoute pas foi à son imposture, admirerait ensuite notre sincérité; et ce serait peut-être pour lui un sujet de réflexion qui pourrait le ramener à de meilleurs sentiments et à une meilleure conduite.

Les seconds inclinaient à croire que cet homme était vraiment Louis XVII, et, ayant été déjà témoins de tant de vicissitudes de fortune, ils ne désespéraient pas de le voir monter un jour sur le trône de France; et, dans la pensée qu'il se souviendrait de leurs services dévoués, ils accomplissaient ses moindres désirs; mais ils ne voulaient pas favoriser son évasion.

Je dus à cette déférence qu'ils avaient pour lui

l'honneur de voir ce grand personnage. Il était d'une taille moyenne, de quarante à cinquante ans. Il avait un peu d'embonpoint et la physionomie propre à la famille des Bourbons. Il est probable qu'une ressemblance accidentelle avec les Bourbons l'aura engagé à jouer ce triste rôle.

CHAPITRE XX

Il faut que je m'accuse ici d'un autre respect humain indigne. Mon voisin n'était pas athée, et même quelquefois il parlait des sentiments religieux comme un homme qui les estime et qui n'y est pas étranger; mais il conservait néanmoins beaucoup de préventions, non fondées, contre le christianisme, qu'il considérait moins dans son essence que dans ses abus. La philosophie superficielle qui, en France, précéda et suivit la révolution, l'avait ébloui. Il lui semblait qu'on pouvait adorer Dieu plus purement et plus sincèrement que suivant la religion de l'Évangile. Sans connaître parfaitement Condillac et Tracy, il les respectait comme de profonds penseurs, et s'imaginait que le dernier avait donné le complément à toutes les investigations possibles de la métaphysique.

Moi, qui avais poussé plus loin mes études philosophiques, qui sentais la faiblesse de la doctrine

expérimentale, qui connaissais les grossières erreurs de critique au moyen desquelles le siècle impie de Voltaire avait essayé de diffamer le christianisme; moi qui avais lu Guénée et quelques autres dont la science véritable a démasqué cette fausse critique; moi qui étais parfaitement convaincu qu'on ne peut admettre l'existence de Dieu et renier l'Évangile; moi qui trouvais si vil et si méprisable de se laisser entraîner au torrent des idées antichrétiennes, et de ne pas savoir apprécier par ses propres yeux combien le catholicisme considéré sous ses véritables rapports est simple et sublime; moi j'eus la faiblesse de sacrifier au respect humain. Les facéties de mon voisin me confondaient, quoique j'en comprisse parfaitement toute la fatuité. Je dissimulai ma foi, j'hésitai, je réfléchis pour savoir s'il était à propos ou non de contredire; je me dis que c'était inutile, et je me crus justifié.

Lâcheté! lâcheté! et qu'importe l'orgueilleuse faveur d'opinions accréditées, mais qui ne sont appuyées sur aucun fondement? Il est vrai qu'un zèle intempestif est une indiscrétion et peut irriter plus qu'on ne croit. Mais confesser sa foi avec franchise et modestie quand la circonstance le permet ou l'exige; déclarer ce qu'on regarde comme une vérité importante, le faire lors même qu'on ne peut espérer une approbation, le faire quand même on ne saurait éviter un certain mé-

pris, c'est un devoir indispensable ; et cette noble déclaration peut se faire sans prendre mal à propos le caractère d'un missionnaire.

C'est un devoir de confesser une importante vérité en tout temps, parce que, quand même on n'espérerait pas de la faire admettre sur-le-champ, elle peut cependant préparer l'âme des autres, et produire une plus grande impartialité dans les jugements, et plus tard le triomphe de la lumière.

CHAPITRE XXI

Je restai dans cette chambre un mois et quelques jours. Pendant la nuit du 18 au 19 février 1821, je fus éveillé par le bruit des verrous et des clefs ; je vis entrer plusieurs hommes éclairés par une lanterne ; ma première pensée fut qu'ils venaient m'égorger. Mais tandis que dans mon anxiété je regardais ces figures, je vis le comte de B*** s'approcher poliment de moi et me dire de m'habiller promptement pour partir.

Cette nouvelle me surprit, et j'eus la folie d'espérer qu'ils me conduisaient aux frontières du Piémont. Est-il possible qu'une si grande tempête s'éloigne ainsi ? Je la possèderais encore, cette douce liberté ! Je pourrais revoir et presser sur

mon cœur mes chers parents, mes frères, mes sœurs !

Ces pensées flatteuses m'agitèrent pendant quelques moments. Je m'habillai en grande hâte, et je suivis ceux qui m'accompagnaient sans pouvoir au moins encore une fois saluer mon voisin.

« Où allons-nous? demandai-je au comte en montant en voiture avec lui et un officier de gendarmerie.

— Je ne puis vous le faire connaître avant que nous soyons à un mille de distance de la ville de Milan. »

Je vis que la voiture ne se dirigeait pas vers la porte Vercellina, et mes espérances s'évanouirent.

Je gardai le silence. La nuit était magnifique, la lune versait sa douce lumière. Je considérais toutes ces rues que j'avais traversées tant de fois; j'étais heureux alors! je revoyais ces maisons, ces églises, tout me rappelait de si heureux souvenirs !

O cours de la porte Orientale, jardins publics, que j'avais tant de fois parcourus avec Foscolo, Fonti, Louis de Breme, Pierre Borsieri, avec Porro et ses fils, avec tant d'autres mortels chéris, le cœur plein de vie et d'espérance : oh ! en me disant que je vous revoyais pour la dernière fois, en vous voyant fuir rapidement à mes yeux, comme je sentais que je vous avais aimés et que je vous aimais encore ! Quand nous eûmes passé la porte

de la ville, j'attirai un peu mon chapeau sur mes yeux; je pleurai sans témoins.

Je laissai passer près d'un mille, puis je dis au comte B*** : « Je m'imagine que nous allons à Vérone ?

— Plus loin, répondit-il; nous allons à Venise, où je dois vous remettre entre les mains d'une commission spéciale. »

Nous voyageâmes par la poste sans nous arrêter, et nous arrivâmes à Venise le 20 février.

Au mois de septembre de l'année précédente, un mois avant mon arrestation, j'étais à Venise, et j'avais dîné en nombreuse et joyeuse compagnie à l'hôtel de la Lune. Chose étrange! je suis précisément conduit, par le comte et le gendarme, à l'hôtel de la Lune.

Un domestique frissonna en me voyant et en remarquant que j'étais entre les mains de la justice, quoique le gendarme et les deux satellites, qui semblaient être à mon service, fussent déguisés. Je me réjouis de cette rencontre, convaincu que le domestique parlerait de mon arrivée à plus d'une personne.

Nous dînâmes, puis on me conduisit au palais du Doge, où étaient établis les Tribunaux. Je passai sous ces chers portiques des *Procuratie*, et devant le café Florian, où j'avais passé de délicieuses soirées l'automne précédent. Je ne remarquai aucune de mes connaissances.

On traversa la place... ; et sur cette place, au mois de septembre, un mendiant m'avait dit ces singulières paroles : « Je vois que vous êtes étranger, Monsieur; mais je ne comprends pas comment tous les étrangers et vous, vous pouvez admirer ce lieu : pour moi c'est un lieu maudit, et je n'y passe que par nécessité.

— Vous y serait-il arrivé quelque accident?

— Oui, Monsieur, un malheur horrible, et pas seulement à moi. Dieu vous en garde, Monsieur! Dieu vous en garde ! »

Et puis il s'en alla en toute hâte.

Aujourd'hui, en passant au même endroit, il était impossible que je ne me souvinsse pas des paroles du mendiant. Et ce fut encore sur cette même place que, l'année suivante, je montai les degrés de l'échafaud, d'où j'entendis prononcer ma sentence de mort et la commutation de cette peine en quinze années d'une dure prison (*carcere duro*).

Si ma tête avait été portée aux exaltations du mysticisme, j'aurais fait grand cas du pauvre mendiant qui me prédisait si énergiquement que cette place était *un lieu de malheur*. Pour moi, je note ce fait seulement parce que c'est un incident étrange.

Nous montâmes au palais; le comte B*** parla aux juges, puis me rendit au geôlier, et, en prenant congé de moi, il m'embrassa cordialement et tout attendri.

CHAPITRE XXII

Je suivis silencieusement le geôlier. Après avoir traversé plusieurs corridors et plusieurs salles, nous arrivâmes à une échelle qui nous conduisit sous les *Piombi*, célèbres prisons d'État depuis le temps de la république de Venise.

Là le geôlier prit mon nom sur ses registres, puis me renferma dans la chambre qui m'était destinée.

Les *Piombi*, que je viens de nommer, sont les parties supérieures de l'ancien palais du Doge, dont le toit est tout entier couvert de plomb.

Ma chambre avait une grande fenêtre avec d'énormes barreaux de fer; elle donnait sur le toit, également de plomb, de l'église Saint-Marc. Au delà de l'église, je voyais dans le lointain l'extrémité de la place, et de tous les côtés une infinité de coupoles et de clochers. Le gigantesque clocher de Saint-Marc n'était séparé de moi que de la longueur de l'église, et je pouvais entendre ceux qui, à son sommet, parlaient un peu haut. On voyait encore, à gauche de l'église, une partie de la grande cour du palais et une de ses entrées. Au milieu de cette partie de la cour il y avait un puits public, et à chaque instant il y vient du

monde puisât de l'eau. Mais ma prison était si élevée, que de là les hommes ne me paraissaient pas plus haut que des enfants, et je ne pouvais distinguer leurs paroles que quand ils criaient. Je me trouvai encore plus solitaire que dans les prisons de Milan.

Dans les premiers jours, les soucis du procès criminel qui m'était intenté par la commission spéciale m'attristèrent un peu, et à cela se joignit peut-être encore le triste sentiment d'un isolement plus complet. En outre, j'étais plus éloigné de ma famille, et n'avais plus de ses nouvelles. Les figures que je voyais ne m'étaient pas hostiles; mais elles me gardaient un sérieux vraiment effrayant. La renommée leur avait exagéré les complots des Milanais et du reste de l'Italie pour l'indépendance, et elles pensaient que j'étais un des plus chauds promoteurs de ce délire. Ma petite réputation littéraire était connue du geôlier, de sa femme et de sa fille, de ses deux fils et même des deux seconds. Qui sait si tous ces braves gens ne s'imaginaient pas qu'un auteur de tragédie est une espèce de magicien?

Ils gardaient un sérieux profond, défiant; ils étaient avides de me connaître davantage, mais néanmoins remplis de politesse.

Après quelques jours ils s'adoucirent; je les trouvai bons. La femme était celle qui conservait le mieux le maintien et le caractère de geôlier.

C'était une femme d'une quarantaine d'années; son visage était décharné, sa parole aigre et sèche; elle ne paraissait pas susceptible de la moindre bienveillance, si ce n'est pour ses enfants.

Elle avait coutume de m'apporter le café le matin et après le dîner, l'eau, le linge, etc. Elle était ordinairement suivie de sa fille, enfant de quinze ans aux regards compatissants, et de ses deux fils, âgés l'un de treize ans, l'autre de dix; ils se retiraient avec leur mère, et ces trois enfants se retournaient doucement pour me regarder en fermant la porte. Le geôlier ne venait que lorsqu'il devait me conduire à la salle où se réunissait la commission chargée de m'examiner. Les seconds ne venaient pas souvent, parce qu'ils étaient occupés aux prisons de la police, placées à un étage inférieur, et où il y avait toujours beaucoup de voleurs. Un de ces seconds était un vieillard de plus de soixante-dix ans, mais conservant encore assez de vigueur pour cette vie pénible et fatigante, qui oblige à courir sans cesse dans les escaliers pour aller aux différentes prisons. L'autre était un jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, qui aimait mieux raconter ses aventures que de marcher où l'appelait le service.

CHAPITRE XXIII

Ah! oui, les soucis d'un procès criminel sont horribles pour un prévenu de crime d'État. Quelle crainte de nuire à autrui! Quelle difficulté de lutter contre tant d'accusations, contre tant de soupçons! combien n'a-t-on pas à redouter que toute l'affaire ne se complique encore davantage d'une manière plus funeste, si le procès ne se termine promptement, si de nouvelles arrestations sont faites, si de nouvelles imprudences sont commises par ceux à qui l'on s'est confié!

J'ai pris la ferme résolution de ne point parler de politique, et ici il faut que je supprime tous les détails qui ont rapport à mon procès. Je dirai seulement que souvent, après être resté de longues heures de suite à l'interrogatoire, je revenais dans ma chambre si exaspéré, si furieux, que je me serais tué, si la voix de la religion et le souvenir de mes parents ne m'eussent retenu.

L'habitude du calme, que je croyais avoir acquise à Milan, était perdue. Pendant plusieurs jours je désespérai de pouvoir jamais la recouvrer, et ce furent pour moi des jours d'enfer. Alors je cessai de prier, je doutai de la justice de Dieu, je maudis les hommes et tout l'univers, je roulai dans mon esprit tous les sophismes possibles sur la vanité de la vertu.

L'homme malheureux et furieux est épouvantablement ingénieux à calomnier ses semblables et le Créateur lui-même. La colère est plus immorale, plus coupable qu'on ne le pense généralement. On ne peut rugir du matin au soir, pendant des semaines entières; l'âme la plus emportée par la fureur a nécessairement ses intervalles de repos, et ces intervalles ont coutume de se ressentir de l'immoralité qui les a précédés. Alors il semble qu'on soit en paix : paix perverse, irréligieuse! un sourire sauvage et farouche, sans charité, sans dignité, un amour de désordre, d'ivresse et de mépris.

Dans cet état, je chantais pendant des heures entières avec une espèce de joie tout à fait stérile en bons sentiments; je plaisantais avec tous ceux qui entraient dans ma chambre; je m'efforçais de considérer toutes choses avec la sagesse du vulgaire, la sagesse des hommes cyniques.

Cet épouvantable orage dura peu : six à sept jours.

Ma Bible était couverte de poussière. Un des garçons du geôlier me dit d'un air flatteur : « Depuis que Monsieur ne lit plus dans ce bouquin, il me semble qu'il n'a plus tant de mélancolie.

— Il te semble? » lui dis-je.

Je pris ma Bible, j'en essuyai la poussière avec mon mouchoir, et, l'ayant ouverte au hasard, mes yeux tombèrent sur ce passage :

Et ait ad discipulos suos : Impossibile est ut non veniant scandala ; væ autem illi per quem veniunt ! Utilius est illi si lapis molaris imponatur circa collum ejus, et projiciatur in mare, quam ut scandalizet unum de pusillis istis (1). (Évang. selon S. Luc, ch. XVII.)

Je fus frappé de ces paroles, et je rougis de ce que ce petit enfant, ayant aperçu la poussière qui couvrait mon livre, avait remarqué que je ne lisais plus la Bible, et que j'étais devenu plus aimable en devenant indifférent envers Dieu.

« Petit drôle, lui dis-je avec un aimable reproche, et me plaignant de l'avoir scandalisé, ce livre n'est pas un *bouquin*, et depuis quelques jours que je ne le lis plus, je suis bien plus méchant. Quand ta mère te permet de rester un moment avec moi, je fais tous mes efforts pour chasser ma mauvaise humeur ; mais si tu savais combien elle est plus forte que moi quand je suis seul, et que tu m'entends chanter comme un forcené ! »

CHAPITRE XXIV

L'enfant était sorti, et j'éprouvais un contentement intérieur d'avoir repris la Bible, d'avoir avoué que sans elle j'étais devenu plus méchant. Il me

(1) Et Jésus dit à ses disciples : Il est impossible qu'il n'arrive pas de scandale ; mais malheur à celui par qui

semblait que j'avais donné satisfaction à un ami généreux injustement offensé, que je m'étais réconcilié avec lui.

« Je vous avais abandonné, ô mon Dieu, m'écriai-je, et je m'étais perverti! et j'avais pu croire que l'infâme souris du cynisme convenait à ma situation désespérée! »

Je prononçai ces paroles avec une émotion indicible; je mis la Bible sur une chaise; je m'agenouillai à terre pour la lire, et moi qui pleure si difficilement, je fondis en larmes.

Ces larmes étaient mille fois plus douces que toutes les joies féroces que j'avais éprouvées. Je sentais Dieu de nouveau! J'aimais! Je me repentais de l'avoir outragé en me dégradant, et je prenais la résolution de ne plus jamais me séparer de lui; non, jamais.

Oh! comme l'esprit est élevé et consolé par un retour sincère à la religion!

Je lus et je pleurai pendant plus d'une heure; je me levai plein de confiance que Dieu était avec moi, que Dieu m'avait pardonné mon égarement. Alors mes malheurs, les tourments de mon procès, le supplice qui m'attendait, me parurent peu de chose. Je me réjouissais de souffrir, parce que

viennent les scandales! Il lui serait plus utile qu'on lui attachât au cou une pierre énorme et qu'on le précipitât au fond de la mer, que de scandaliser un de ces petits enfants.

cela me donnait occasion de remplir mon devoir, parce qu'en souffrant avec un esprit résigné, j'obéissais à Dieu.

La Bible, grâce au Ciel! je savais la lire. Ce n'était plus le temps auquel je la jugeais avec la mesquine et superficielle critique de Voltaire, en blâmant des expressions qui pourtant ne sont ni fausses ni ridicules, si ce n'est cependant lorsque, par ignorance ou par malice, on ne se pénètre pas de leur véritable sens. Je voyais clairement qu'elle est le code de la sainteté, et par conséquent de la vertu; *que c'est chose peu philosophique, et semblable à l'orgueil de celui qui méprise tout ce qui n'a pas de formes élégantes*, de s'offenser de certaines imperfections de style; qu'il est absurde d'imaginer qu'une telle collection de livres vénérés ait un principe non authentique; que la supériorité des saintes écritures sur le Coran et sur la théologie des Indiens est incontestable et évidente.

Beaucoup en ont abusé, beaucoup ont voulu en faire un code d'injustice, une sanction pour leurs passions mauvaises; cela est vrai : mais nous en sommes toujours là; on peut abuser de tout : et quand est-ce que l'abus d'une chose très-bonne devra faire dire que la chose est mauvaise en elle-même?

Jésus-Christ l'a déclaré : toute la loi et les prophètes, toute cette collection de livres sacrés se réduit au précepte d'aimer Dieu et les hommes.

Et ces divines Écritures ne seraient pas une vérité propre à tous les siècles! ne seraient pas la parole immuable de l'Esprit-Saint!

Ces réflexions une fois réveillées en moi, je résolus de conformer à la religion toutes mes pensées sur les choses humaines, toutes mes opinions sur le progrès de la civilisation, ma philanthropie, l'amour que je porte à ma patrie, toutes les affections de mon âme.

Les quelques jours que j'avais passés dans le cynisme m'avaient beaucoup souillé. J'en sentis les effets pendant longtemps, et j'eus bien des combats à livrer pour en triompher. Chaque fois que l'homme succombe à la tentation de dégrader son intelligence, de regarder les œuvres de Dieu à travers le prisme infernal du sarcasme, d'interrompre le bienfaisant exercice de la prière, le ravage qui se fait dans sa raison le dispose facilement aux rechutes. Pendant plusieurs semaines je fus assailli presque chaque jour de violentes pensées d'incrédulité; j'employai toute la puissance de mon esprit à les éloigner.

CHAPITRE XXV

Lorsque ces combats eurent pris fin, et qu'il me sembla que j'étais de nouveau raffermi dans l'habitude d'honorer Dieu dans tous les actes de

ma volonté, je goûtai pendant quelque temps une paix délicieuse. Les examens auxquels me soumettait la commission tous les deux ou trois jours, quelque horribles qu'ils fussent, ne me causaient plus d'inquiétude ni d'agitation de longue durée. Je faisais en sorte, dans cette position difficile et pénible, de ne point manquer à mes devoirs d'amitié et d'honnêteté, et puis je disais : Dieu fasse le reste.

Je travaillai à reprendre l'utile exercice de prévoir chaque jour toute surprise, tout accident supposable, et cette pratique me procura encore quelques agréments.

Ma solitude s'accrut. Les deux fils du geôlier, qui d'abord me tenaient quelquefois compagnie, furent envoyés à l'école; et, ne restant que quelques instants à la maison, ils ne venaient plus me visiter. La mère et la fille, qui s'arrêtaient quelquefois à causer avec moi quand elles étaient accompagnées des enfants, ne paraissaient que pour m'apporter le café, et puis me laissaient seul. Pour la mère, je n'en étais pas très-affligé, car elle montrait une âme inaccessible à la compassion; mais la fille avait une certaine douceur de regard et de parole qui n'était pas pour moi sans valeur. Quand elle m'apportait le café, et qu'elle disait : « C'est moi qui l'ai fait. » Je le trouvais toujours excellent. Quand elle disait : « C'est maman qui l'a fait, » c'était de l'eau chaude.

Voyant si rarement des créatures humaines, je donnai mon attention à quelques fourmis qui venaient sur ma fenêtre. Je leur présentai une nourriture somptueuse; elles convoquèrent une armée de leurs compagnes, et la fenêtre fut couverte de ces animaux. Je portai également mon attention sur une belle araignée qui tapissait de ses réseaux un des murs de ma prison. Je la nourris avec des mouches et des cousins; elle se familiarisa avec moi au point de venir jusque sur mon lit et dans ma main prendre de la nourriture.

Plût au Ciel que j'eusse été visité par ces seuls insectes! Nous étions encore au printemps, et déjà les cousins se multipliaient, je puis le dire, d'une manière épouvantable. L'hiver avait été d'une douceur extraordinaire, et après quelques vents qui soufflèrent au mois de mars, la chaleur se fit sentir. Il est impossible de dire combien était lourd et suffocant l'air de la chambre que j'habitais : elle était située tout à fait en plein midi, sous un toit de plomb; la fenêtre donnait sur le toit de plomb de l'église Saint-Marc, dont la réverbération est affreuse; j'étouffais. Je n'avais jamais eu l'idée d'une chaleur si accablante; un tel supplice était augmenté par les cousins, en si grand nombre, que, de quelque côté que je me tournasse, j'en étais couvert; la table, le lit, les chaises, le plancher, les murs, le plafond, tout en était couvert, l'air en contenait une infi-

nité qui allaient et venaient par la fenêtre et faisaient entendre un bourdonnement infernal : les piqûres de ces animaux sont douloureuses, et quand on y est exposé du matin au soir et du soir au matin, obligé de s'occuper des moyens d'en diminuer le nombre, on souffre vraiment trop de corps et d'esprit.

Quand je vis un semblable fléau, que j'en connus la gravité, et que je ne pus obtenir de changer de prison, je fus surpris par quelques tentations de me suicider, et quelquefois j'ai craint d'y succomber. Mais, grâce au Ciel, ces fureurs ne duraient pas, et la religion continuait à me soutenir. Elle me persuadait que l'homme doit souffrir, et souffrir avec force; elle me faisait trouver une certaine volupté dans la souffrance, la satisfaction de ne point succomber, de triompher de tout.

Je disais : Plus la vie m'aura été pénible et douloureuse, moins je serai atterré, si, jeune comme je le suis, je me vois condamné au supplice; sans ces souffrances préparatoires, peut-être serais-je mort lâchement? Et puis, ai-je assez de vertu pour mériter le bonheur? Où sont-elles?

En m'examinant avec une juste rigueur, je ne trouvai dans les années que j'avais déjà passées sur la terre que quelques actions un peu louables; tout le reste était passion insensée, idolâtrie orgueilleuse et fausse vertu.

Eh bien! ajoutais-je, souffre, homme indigne! Si les hommes ou les cousins te font périr par injustice, par fureur et sans droit, considère-les comme les instruments de la justice divine, et tais-toi!

CHAPITRE XXVI

L'homme a-t-il besoin d'efforts pour s'humilier sincèrement, pour s'avouer pécheur? N'est-il pas vrai qu'en général nous laissons évanouir les années de notre jeunesse dans la vanité, et qu'au lieu d'acquérir les forces nécessaires pour faire des progrès dans la carrière du bien, nous en employons une grande partie à nous dégrader? Il y a des exceptions; mais je ne fais pas difficulté d'avouer que ces exceptions ne regardent pas ma pauvre personne. Je n'ai, certes, aucun mérite à être mécontent de moi : quand on voit un flambeau donner plus de fumée que de lumière, il n'y a pas grand mérite de sincérité à dire qu'il ne brûle pas comme il faut.

Oui, sans bassesse, sans scrupules hypocrites, en me considérant avec tout le calme possible d'esprit, je me trouvais digne des châtiments de Dieu. Une voix me disait intérieurement : De tels châtiments te sont dus pour cette chose, si ce

n'est pour telle autre; ils servent à te reconduire vers Celui qui est la perfection même, et que les mortels sont appelés à imiter selon l'étendue de leurs forces.

Avec ce raisonnement, tandis que je me voyais forcé de m'avouer coupable de mille infidélités envers Dieu, aurais-je pu me plaindre si quelques hommes me paraissaient vils, et quelques autres injustes; si les prospérités du monde m'étaient ravies; si je devais voir ma vie se consumer dans l'horreur d'une prison, ou m'être enlevée par le fer de la justice humaine?

Je fis tous mes efforts pour graver profondément dans mon âme des réflexions si justes et si bien senties, et, cela fait, je voyais qu'il fallait être conséquent, et que je ne pouvais l'être qu'en bénissant les justes jugements de Dieu, en l'aimant, en étouffant en moi toute volonté contraire à la sienne.

Pour devenir plus ferme dans ma résolution, je pensais qu'il me serait très-avantageux de développer à l'avenir toutes mes pensées et tous mès sentiments en les écrivant. Le malheur était que la commission, en permettant que j'eusse un encrier et du papier, comptait les feuilles qu'on me confiait, avec défense d'en détruire une seule, et se réservait le droit d'examiner ce que je pouvais y avoir écrit; pour suppléer au papier, j'eus recours à l'innocent artifice de polir avec un mor-

ceau de verre une table raboteuse que j'avais, et sur laquelle j'écrivais ensuite tout le jour de longues méditations sur les devoirs des hommes et sur les miens en particulier.

Je n'exagère point en disant que les heures ainsi passées m'étaient parfois vraiment délicieuses, malgré l'extrême difficulté que j'éprouvais à respirer dans une atmosphère brûlante, et les morsures douloureuses des cousins. Pour en diminuer le nombre, j'étais obligé, malgré la chaleur, de m'envelopper la tête et les jambes, et d'écrire non-seulement avec des gants, mais encore les poignets emmaillottés, afin que les maudits cousins ne pussent s'introduire dans mes manches.

Mes méditations portaient un certain caractère propre à la biographie. Je faisais l'histoire de tout le bien et de tout le mal qui s'étaient formés en moi depuis mon enfance, discutant en moi-même, m'efforçant de détruire tous les doutes en coordonnant le mieux qu'il m'était possible toutes mes connaissances, toutes mes idées sur chaque chose.

Quand toute la surface de la table était couverte de mes écritures, je lisais et relisais; je méditais les sujets que j'avais déjà médités, et enfin il fallait me décider, souvent à mon grand regret, à effacer tout avec le verre, pour avoir de nouveau une surface propre à recevoir l'expression de mes pensées.

Je continuais toujours ainsi mon histoire; souvent elle était interrompue par des digressions de toute espèce, des analyses sur un point ou sur un autre de métaphysique, de morale, de politique, de religion; et, quand tout était rempli, je me mettais à lire, à relire, puis j'effaçais.

Désirant que rien ne pût m'empêcher de me rendre compte à moi-même, avec la plus exacte fidélité, des faits dont je me souvenais et de toutes mes opinions, et prévoyant qu'une visite d'inquisition était probable, j'écrivis en jargon, ou avec des transpositions de lettres et des abréviations, auxquelles j'étais très-exercé. Jamais je n'eus de visite, et personne ne pouvait se douter que je passais si agréablement un temps si triste. Quand j'entendais le geôlier ouvrir la porte, je couvrais la table d'une mauvaise nappe, et mettais dessus l'encrier et le papier légal.

CHAPITRE XXVII

Je consacrais aussi quelques heures à écrire sur le papier qui m'était accordé par la commission, et quelquefois j'y passais un jour ou une nuit entière. J'y écrivais des sujets littéraires. Je composai alors l'*Esther d'Engaddi* et l'*Iginia d'Asty;* les chants intitulés : *Tancreda, Rosilde, Eligi et*

Valafrido, *Adello*, outre quelques canevas de tragédies ou autres compositions, entre lesquelles était le cadre d'un poëme sur la *Ligue lombarde*, et d'un autre sur *Christophe Colomb*.

Comme il n'était pas facile d'obtenir qu'on renouvelât mon cahier quand il était terminé, et que j'étais obligé d'attendre longtemps, je plaçais le premier jet de mes compositions sur la table ou sur une mauvaise feuille de papier dans laquelle j'avais fait apporter des figues sèches ou d'autres fruits. Quelquefois, en donnant mon dîner à un des seconds, et lui faisant croire que je manquais d'appétit, je l'amenais à me donner quelques feuilles de papier. Cela n'arrivait seulement qu'en certains cas, quand la table était déjà toute couverte d'écriture, et que je ne pouvais encore me décider à racler. Alors je souffrais la faim; et quoique le geôlier eût mon argent en dépôt, je ne lui demandais pas à manger de toute la journée, afin qu'il ne soupçonnât pas que j'eusse donné mon dîner, et que le second ne pût s'apercevoir que j'avais menti en lui assurant que je n'avais pas faim. Au soir, je me soutenais par un café très-fort, et je demandais qu'il fût fait par la *signora Zanze*. C'était la fille du geôlier. Quand elle pouvait le faire à l'insu de sa mère, elle le chargeait beaucoup, au point que mon estomac à jeun me causait des espèces de convulsions sans douleur, qui me tenaient éveillé toute la nuit.

Quelquefois elle me désignait un verset au hasard et voulait ensuite que je lui en donnasse la traduction et le commentaire.

Dans cet état de douce ivresse, je sentais redoubler mes forces intellectuelles; je versifiais, je philosophais, je priais avec un merveilleux plaisir jusqu'au point du jour. Alors j'étais surpris par une faiblesse soudaine; je me jetais sur mon lit, et, en dépit des cousins qui réussissaient, malgré mes précautions, à venir me sucer le sang, je dormais profondément une heure ou deux.

De telles nuits, agitées par un café fort pris à jeun et passées dans un délire si délicieux, me paraissaient trop bienfaisantes pour que je ne cherchasse pas à me les procurer souvent. C'est pourquoi, même sans avoir besoin du papier du second, je prenais souvent le parti de ne pas manger une bouchée à mon dîner, pour obtenir au soir l'enchantement désiré de ma magique boisson. Heureux quand je pouvais atteindre mon but! Plus d'une fois il m'arriva que le café n'avait pas été fait par la compatissante Zanze, et ce n'était qu'un bouillon sans vertu. Cette mésaventure me mettait un peu de mauvaise humeur; au lieu d'être électrisé, je languissais, je bâillais, je sentais la faim, je me jetais sur mon lit, et je ne pouvais dormir.

Ensuite je m'en plaignais à Zanze, et cette jeune fille compatissait à ma plainte. Un jour que je la grondais fortement, comme si elle m'eût trompé, la pauvre fille se prit à pleurer, et me dit : « Monsieur, je n'ai jamais trompé personne, et tout le monde me traite de trompeuse.

— Tout le monde! il paraît que je ne suis pas le seul qui me fâche pour cette eau fade.

— Je ne veux pas dire cela, Monsieur : ah! si vous saviez!... Si je pouvais épancher mon pauvre cœur dans le vôtre!

— Mais ne pleurez pas ainsi. Qu'avez-vous donc? Je vous demande pardon si je vous ai grondée à tort; je crois volontiers que ce n'est pas par votre faute que j'ai eu du café si mauvais.

— Eh! je ne pleure pas pour cela, Monsieur. » Mon amour-propre fut un peu froissé de cette réplique; je ne fis que sourire.

« Vous pleurez donc à l'occasion de mes reproches, mais pour autre chose?

— Vraiment oui.

— Qui vous a donc traitée de trompeuse?

— Un ami que j'estimais. »

Et son visage se couvrit d'une rougeur subite; et, dans sa confiance ingénue, elle me raconta une idylle tragi-comique qui m'émut.

CHAPITRE XXVIII

Depuis ce jour je devins, je ne sais pourquoi, le confident de la jeune fille, et elle revint souvent converser longuement avec moi.

Je ne puis parler des maux qui affligent les

autres mortels ; mais pour ceux qui ont rapport à moi depuis que je suis sur la terre, je suis forcé d'avouer, en les considérant attentivement, que je les trouvais toujours ordonnés pour quelque bien. Oui, jusqu'à l'horrible chaleur qui m'accablait, et ces légions de cousins qui m'y faisaient une guerre si cruelle! Mille fois j'y ai porté mes réflexions. Sans un état de souffrances continuelles, aurais-je eu constamment la vigilance nécessaire pour me conserver invulnérable aux traits d'une passion qui me menaçait; si je me défiais fortement de moi dans un tel état, comment aurais-je pu devenir maître des vains fantômes de mon imagination dans une atmosphère plus douce, plus favorable à la gaieté?

Cette pensée me réconciliait un peu avec ces fléaux; alors je me demandais :

« Voudrais-tu en être délivré et être conduit dans une bonne chambre rafraîchie par une atmosphère pure, et être privé de la vue de cette créature affectueuse? »

Dois-je avouer la vérité? je n'avais pas la force de répondre à cette question.

Quand on souhaite un peu de bien à quelqu'un, on ne saurait dire quel plaisir procurent les choses les plus indifférentes en soi. Souvent un mot de Zanze, un sourire, une larme, un idiotisme gracieux du dialecte vénitien, le mouvement rapide de son bras qui cherchait avec un mouchoir ou

un éventail à chasser les cousins qui venaient nous tourmenter, tout cela versait dans mon cœur un contentement enfantin qui se prolongeait autant que le jour. Ce qui me réjouissait surtout, c'était de voir que ses afflictions se calmassent quand elle parlait, que ma compassion lui fût précieuse, qu'elle écoutât mes conseils, et que son cœur s'enflammât lorsque nous parlions de la vertu et de Dieu.

« Quand nous nous sommes entretenus ensemble de religion, disait-elle, je prie plus volontiers et avec une foi plus vive. »

Quelquefois, interrompant des paroles frivoles, elle saissait la Bible, l'ouvrait, me désignait un verset au hasard, et voulait ensuite que je lui en donnasse la traduction et le commentaire.

CHAPITRE XXIX

Rien n'est durable ici-bas! Zanze tomba malade. Dans les premiers jours de sa maladie, elle venait me voir et se plaignait de violents maux de tête, ou pleurait, et ne voulait pas m'avouer la cause de ses larmes; seulement quelquefois elle murmurait à voix basse : « C'est un scélérat; mais que Dieu lui pardonne!

Quoique je la suppliasse de décharger son cœur,

comme elle l'avait fait si souvent, je ne pus jamais connaître au juste le sujet de ses chagrins.

« Je reviendrai demain, » me dit-elle un soir.

Mais le lendemain ce fut sa mère qui m'apporta le café; les seconds le firent les jours suivants : Zanze était gravement malade.

Les seconds me disaient au sujet des aventures de Zanze certains mots équivoques qui me faisaient dresser les cheveux.

Après plus d'un mois de maladie, la pauvre fille fut menée à la campagne, et je ne la revis plus.

On ne saurait croire combien cette séparation me causa de chagrin. Oh! comme ma solitude en devint plus horrible! Oh! comme cette pensée, que la jeune fille était malheureuse, pesait encore plus sur mon cœur que l'idée de son éloignement! Elle avait si souvent soulagé mes misères par sa compatissante bienveillance, et ma compassion était stérile pour elle! Certainement elle aura dû être persuadée que je versais des larmes sur son sort; que je n'aurais pas reculé devant les plus grands sacrifices pour lui procurer, si cela m'eût été possible, quelque soulagement; que je ne cesserais jamais de la bénir et de faire des vœux pour son bonheur.

Quand Zanze venait me visiter, ses visites étaient bien courtes, il est vrai; mais elles occupaient agréablement la pénible monotonie de mes conti-

nuelles méditations et de mes études silencieuses. Elle ajoutait des idées à mes autres idées, elle excitait en mon cœur quelques sentiments suaves qui embellissaient mes jours mauvais et doublaient en moi le sentiment de la vie.

Quand je ne la vis plus, la prison redevint pour moi un véritable tombeau. Pendant plusieurs jours je fus accablé de tristesse, au point de ne plus trouver de plaisir ni de consolation en écrivant. Ma tristesse était pure et calme en comparaison des fureurs que j'avais éprouvées naguère. Cela signifiait-il que j'étais plus apprivoisé avec l'infortune, plus philosophe, plus chrétien? ou bien seulement que la chaleur dévorante de ma chambre suffisait pour abattre les forces de mon âme? Ah! non, elle n'abattait pas les forces de la douleur! Je n'ai jamais oublié que je les sentais vivement au fond de mon cœur, et peut-être plus vivement, parce que je ne voulais pas les dissiper en criant et en m'agitant.

Certainement ce long apprentissage m'avait déjà rendu plus capable de supporter de nouvelles afflictions en me résignant à la volonté de Dieu.

Je m'étais dit si souvent : *C'est une bassesse de se plaindre*, qu'enfin je savais arrêter mes plaintes sur le bord de mes lèvres, et je rougissais de les arrêter si tard.

L'exercice d'écrire mes pensées avait contribué à donner de nouvelles forces à mon âme, à me

désenchanter des vanités, à mener la plupart de mes raisonnements à ces conclusions :

« Il y a un Dieu, par conséquent une infaillible justice ; par conséquent tout ce qui arrive ici-bas est ordonné pour une très-bonne fin ; par conséquent les souffrances de l'homme sur la terre sont pour son bien. »

La connaissance de Zanze m'avait rendu de véritables services ; car elle avait adouci mon caractère. Ses doux applaudissements m'avaient poussé à ne pas me départir, pendant quelques mois, du devoir que je sentais imposé à tous les hommes de se montrer supérieurs à la fortune, et par conséquent de se montrer patients. Zanze ne me vit que deux fois me laisser aller à la colère : la première fois, comme je l'ai dit plus haut, pour de mauvais café ; la seconde, dans le cas suivant :

Toutes les deux ou trois semaines, le geôlier m'apportait une lettre de ma famille. Cette lettre, avant de m'être remise, passait sous les yeux de la commission, et était barbarement raturée avec une encre très-noire. Un jour il arriva qu'au lieu de retrancher seulement quelques phrases, ils tirèrent un horrible trait sur toute la lettre, et n'épargnèrent que ces paroles : *Très-cher Silvio*, qui se trouvaient au commencement, et les mots d'adieu qui la terminaient : *Nous t'embrassons tous cordialement*.

A cette vue, je fus saisi d'une si violente colère,

qu'en présence même de Zanze j'éclatai en hurlements, je faisais pleuvoir mes malédictions sur je ne sais qui. La pauvre enfant compatit à mes souffrances, mais en même temps me reprocha d'être en contradiction avec mes principes. Je vis qu'elle avait raison, et je cessai de maudire.

CHAPITRE XXX

Un jour, un des seconds entra dans ma chambre avec un air mystérieux, et me dit :

« Quand Zanze était ici..., quand elle apportait le café..., et qu'elle restait longtemps à discourir..., moi, Monsieur, je craignais que cette malheureuse, pleine de ruse et de fourberie, ne découvrît vos secrets.

— Elle n'en a pas découvert un seul, lui dis-je en colère; et moi, si j'en avais eu, je n'aurais pas eu assez de simplicité pour les dévoiler. Continuez.

— Pardon, Monsieur, je ne voulais pas dire que vous fussiez un homme simple; mais moi, je me défiais de Zanze, et aujourd'hui que Monsieur n'a plus de telles gens pour venir lui faire compagnie..., j'espère que...

— Vous espérez que?... Expliquez-vous une fois.

— Jurez d'abord que vous ne me trahirez pas.

— Oh! pour jurer de ne pas vous trahir, je le puis, je n'ai encore trahi personne.

— Dites donc que vous jurez de ne pas me trahir.

— Oui, je jure de ne pas vous trahir; mais apprenez, insensé que vous êtes, que quiconque serait capable de vous trahir, serait encore capable de violer un serment. »

Il tira une lettre de sa poche et me la remit en tremblant, et me suppliant de la déchirer et de la détruire quand j'en aurais pris lecture.

« Restez un moment, lui dis-je en l'ouvrant, je la détruirai entièrement sous vos yeux.

— Mais, Monsieur, il faudrait que vous fissiez une réponse, et je ne veux pas l'attendre. Ne vous gênez pas, convenons seulement de quelques signes d'intelligence. Quand vous entendrez venir quelqu'un, si je suis seul, je chanterai toujours l'air : *Sognai, mi gera un gatto.* Alors vous n'aurez à craindre aucune surprise, et vous pourrez avoir dans votre poche tous les papiers que vous voudrez; mais si vous n'entendez pas cette chansonnette, vous comprendrez que ce n'est pas moi, ou que je suis accompagné. Alors ne vous hasardez pas à avoir quelques papiers cachés, parce que ce pourrait être une perquisition; si vous en possédez quelques-uns, déchirez-les avec soin, et jetez-en les morceaux par la fenêtre.

— Soyez tranquille, je vois que vous avez de la prudence; j'en aurai aussi, moi.

— Et pourtant vous m'avez traité tout à l'heure d'insensé.

— Vous faites bien de me le reprocher, lui dis-je en lui serrant la main ; pardon. »

Il s'en alla, et je lus :

« Je suis (et il me donnait son nom) un de vos « admirateurs. Je sais par cœur votre *Françoise* « *de Rimini* tout entière. J'ai été arrêté parce « que... (et ici il me faisait connaître la cause « de son arrestation), et je donnerais je ne sais « combien de livres de mon sang pour avoir le « bonheur d'être avec vous, ou pour avoir au « moins une prison contiguë à la vôtre, afin que « nous pussions nous entretenir ensemble. Depuis « que j'ai appris par Tremerello (c'était le nom « du confident) que vous avez été arrêté, Mon- « sieur, et pour quel motif, j'ai brûlé du désir de « vous dire que personne plus que moi ne com- « patit à votre peine, et que personne ne vous « aime plus que moi. Seriez-vous assez bon pour « agréer la proposition suivante : que nous cher- « chions à diminuer le poids de nos fers et de « notre solitude en nous écrivant? Je vous pro- « mets, sur l'honneur, que jamais homme qui vit « ne pourra connaître mon secret, si vous me faites « la même assurance. Afin que vous puissiez me « connaître, je vais vous donner un précis de ma « vie. »

Suivait ce précis.

CHAPITRE XXXI

Tout lecteur qui a un peu d'imagination sentira facilement combien une semblable lettre est propre à électriser un pauvre prisonnier, surtout un prisonnier dont le caractère est doux et le cœur aimant. Mon premier sentiment fut de m'affectionner à cet inconnu, de m'apitoyer sur ses disgrâces, d'être rempli de gratitude pour la bienveillance qu'il me témoignait. Oui, m'écriai-je, j'accepte ta proposition, homme généreux. Puissent mes lettres te donner les forces que les tiennes me donneront et qu'elles me donnent déjà!

Le soleil baissait sur l'horizon; c'était l'heure de ma prière. Oh! comme je sentais Dieu! comme je lui rendais mille actions de grâces de ce qu'il m'offrait toujours quelque moyen de ne pas laisser languir les puissances de mon âme et de mon cœur! comme je rappelais vivement à ma mémoire le souvenir de tous ses dons précieux!

Je me tenais debout à ma fenêtre, les bras hors des barreaux, les mains jointes; l'église Saint-Marc était au-dessous de moi; une multitude prodigieuse de pigeons sauvages se caressaient, s'ébattaient, faisaient leurs nids sous ce toit de plomb.

J'avais sous les yeux un ciel magnifique; je

dominais toute la partie de Venise que je pouvais apercevoir de ma prison; un bruit lointain de voix humaines frappait doucement mon oreille. Dans cette situation sublime, quoique pénible, je conversais avec Dieu, sous les yeux duquel je me trouvais; je lui recommandais mon père, ma mère, et les unes après les autres toutes les personnes qui m'étaient chères; il me semblait entendre cette réponse au fond de mon âme : « Aie confiance en ma bonté; » et moi je m'écriais : « Oui, j'ai confiance en ta bonté. »

En terminant ma prière je me sentais attendri, fortifié, et disposé à braver les morsures des cousins qui m'attaquaient à l'envi.

Ce soir-là, après une si grande exaltation, mon imagination commençait à se calmer; les cousins devenaient plus insupportables : je sentais le besoin de m'envelopper la figure et les mains; tout à coup une pensée vile et mauvaise me vint à l'esprit; elle me fit horreur; je voulus la repousser, et je ne pus y réussir.

Tremerello avait jeté dans mon cœur un infâme soupçon au sujet de Zanze; elle venait donc épier mes secrets, elle, cette âme si candide qui ignorait complétement la politique, qui ne voulait jamais rien en apprendre!

Il m'était impossible de douter; mais je me disais : Ai-je la même certitude au sujet de Tremerello? Et si ce fourbe était le vil instrument de

trames perfides? Si la lettre avait été fabriquée par je ne sais qui pour m'engager à faire quelques confidences importantes à mon nouvel ami? Peut-être le nouveau prisonnier n'existe-t-il pas du tout? Peut-être existe-t-il, et c'est un perfide qui cherche à posséder d'importants secrets pour obtenir son salut en les révélant? Peut-être aussi est-ce un homme vertueux; oui, mais le perfide est Tremerello, qui veut augmenter son salaire par la ruine de deux malheureux.

Idée épouvantable, mais trop naturelle au malheureux qui gémit sous les verrous d'une prison : craindre des perfidies et des trahisons de tous ceux qui l'environnent.

De tels doutes me déchiraient l'âme, m'avilissaient. Non, jamais au sujet de Zanze je n'aurais pu les concevoir un instant. Cependant, depuis que Tremerello avait laissé échapper cette parole à son sujet, un demi-doute me tourmentait, non sur elle précisément, mais sur ceux qui la laissaient venir dans ma chambre. Lui avait-on confié, par zèle particulier ou par ordre supérieur, le triste rôle de venir me tenter? Oh! si cela était, comme ils se sont trompés!

Quant à la lettre de l'inconnu, que faire? Suivre les conseils timides d'une peur qui prend le titre de prudence? rendre la lettre à Tremerello et lui dire : Je ne veux pas mettre en danger ma tranquillité? Et s'il n'y avait aucune fourberie, et si

l'inconnu était un homme digne de mon amitié, digne que je m'exposasse à quelques dangers pour adoucir les angoisses de sa solitude? Malheureux! tu n'es peut-être plus qu'à deux pas de la mort! la sentence fatale peut être prononcée d'un jour à l'autre, et tu refuserais encore de faire un acte d'amour! Répondre, oui, je dois répondre! mais si par malheur on venait à découvrir ma lettre sans que personne pût en conscience nous en faire un crime, n'est-il pas vrai néanmoins qu'un cruel châtiment retomberait sur la tête du pauvre Tremerello? Cette considération n'est-elle pas suffisante pour me faire regarder comme un devoir absolu de ne point entretenir de correspondance clandestine?

CHAPITRE XXXII

Je fus pendant toute la soirée dans une étrange agitation; je ne pus clore l'œil pendant toute la nuit, et, au sein de tant d'incertitudes, je ne savais à quoi me résoudre.

Je sautai du lit avant le point du jour, je courus à ma fenêtre et je priai. Dans les circonstances difficiles on a besoin de consulter Dieu avec confiance, d'écouter ses inspirations et d'y être fidèle.

C'est ce que je fis, et, après une longue prière, je me retirai. Je chassai les cousins; je passai légèrement ma main sur mes joues couvertes de piqûres cruelles. Mon parti était pris : découvrir mes craintes à Tremerello, qui pouvait s'exposer par nos messages à de cruels déplaisirs; y renoncer s'il hésitait, l'accepter si ces terreurs ne l'effrayaient pas.

Je me promenai jusqu'à ce que j'entendisse chanter : *Sognai, mi gera un gatto. E ti me carazzevi.* C'était Tremerello qui m'apportait mon café.

Je lui exposai mon scrupule; je n'épargnai aucun terme pour lui inspirer de la crainte. Je le trouvai ferme dans la volonté *de servir,* selon ses expressions, *deux seigneurs si accomplis.* Ces paroles étaient assez en opposition avec la timidité de sa figure et le nom de Tremerello que nous lui donnions. Eh bien! je serai ferme, moi aussi.

« Je vous abandonnerai mon vin, lui dis-je, fournissez-moi le papier nécessaire pour cette correspondance, et soyez convaincu que si j'entends retentir les clefs sans entendre votre chansonnette, je détruirai toujours en un moment tout objet dangereux.

— Voici précisément une feuille de papier; j'en fournirai toujours à Monsieur, tant que cela lui plaira; je me repose entièrement sur sa prudence. »

Je me brûlai le palais pour boire plus prompte-

ment mon café ; Tremerello se retira, et je me mis à écrire.

Faisais-je bien? La résolution que je prenais était-elle bien inspirée de Dieu? N'était-ce pas plutôt un triomphe de mon audace naturelle, de mon penchant à préférer ma volonté à de pénibles sacrifices? un mélange d'orgueilleuse complaisance dans l'estime que l'inconnu me témoignait, et de crainte de paraître pusillanime si je préférais un silence prudent à une correspondance quelque peu périlleuse?

Comment résoudre ces doutes? Je les exposai naïvement à mon compagnon d'infortune, et j'ajoutai néanmoins que je pensais que quand un homme croit agir après de bonnes raisons et sans aucune répugnance de la conscience, il ne doit plus craindre de fautes; que cependant il réfléchît sérieusement à l'entreprise que nous formions, et qu'il m'avouât franchement avec quel degré de calme ou d'inquiétude il prenait sa détermination. Que si, après de nouvelles réflexions, il trouvait notre projet trop téméraire, nous devions courageusement renoncer à la consolation que nous espérions réciproquement de nos lettres, et nous contenter de cette légère connaissance acquise par l'échange de quelques paroles, paroles ineffaçables, gage d'une profonde amitié.

J'écrivis quatre pages brûlantes de l'affection la plus sincère; j'indiquai brièvement le sujet de mon

emprisonnement; je parlai avec effusion de cœur de ma famille et de quelques autres personnes chéries, et m'efforçai de me faire connaître jusque dans le fond de mon âme.

Au soir ma lettre fut portée. Comme je n'avais pas dormi la nuit précédente, j'étais très-fatigué. Le sommeil ne se fit pas longtemps attendre; je m'éveillai le lendemain parfaitement rétabli, palpitant de joie à la douce pensée d'avoir dans quelques instants la réponse de mon ami.

CHAPITRE XXIII

La réponse vint avec le café. Je sautai au cou de Tremerello, et lui dis avec expansion : « Dieu te récompense de tant de charité ! »

Mes soupçons sur lui et sur l'étranger s'étaient dissipés; je ne saurais même aujourd'hui dire pourquoi ils m'étaient devenus odieux. C'était sans doute parce que, ayant la précaution de ne pas m'engager follement à parler de politique, ils me semblaient inutiles; parce que, quoique je sois profond admirateur de Tacite, j'ai cependant très-peu de foi dans la justesse de ses préceptes, qui recommandent de voir les choses beaucoup en noir.

Julien, tel était le nom que se donnait mon correspondant, commençait sa lettre par un beau

préambule de politesse, et se disait sans inquiétude sur les conséquences de nos relations. Ensuite il badinait modérément sur mes hésitations, puis la raillerie prenait quelque chose de plus incisif. Enfin, après un éloquent éloge de la sincérité, il me demandait pardon s'il ne pouvait s'empêcher de me révéler le déplaisir qu'il avait éprouvé en remarquant en moi, disait-il, *une certaine fluctuation scrupuleuse, une certaine timidité chrétienne de conscience qui ne peut s'allier avec la véritable philosophie.*

« Je vous estimerai toujours, ajoutait-il, quand même nous ne pourrions tomber d'accord sur ce point; mais la sincérité que je professe me contraint à vous dire que je n'ai point de religion, que je les abhorre toutes, que je prends par *modestie* le nom de *Julien,* parce que ce vertueux empereur était l'ennemi mortel des chrétiens, quoique, dans la réalité, j'aille beaucoup plus loin que lui. Julien l'empereur croyait en Dieu et avait encore certaines *bigoteries;* moi je n'en ai aucune : je ne crois pas en Dieu, je place toute vertu dans l'amour de la vérité et de celui qui la recherche, et dans la haine de tout ce qui me déplaît. »

Continuant sur ce ton, il ne donnait raison de rien, il invectivait à droite et à gauche contre le christianisme, il louait avec une pompeuse exaltation la hauteur de la vertu irréligieuse, et commençait avec un style tantôt sérieux, tantôt facé-

tieux, à faire l'éloge de l'empereur Julien à l'occasion de son apostasie, et à cause de sa *philantropique entreprise* d'effacer de toute la terre les moindres traces de l'Évangile.

Puis, craignant d'avoir trop heurté mes opinions, il me demandait pardon, et déclamait contre le défaut ordinaire de sincérité. Il témoignait de nouveau le vif désir de continuer ses relations avec moi et me saluait.

Un post-scriptum ajoutait : « Je n'ai d'autres scrupules que de n'être pas assez sincère. Je ne puis, par conséquent, vous laisser ignorer aucun de mes soupçons. Le langage chrétien que vous tenez avec moi ne serait-il qu'une feinte? Je le désire fortement. Dans ce cas, jetez le masque, je vous en ai donné l'exemple. »

Je ne saurais redire l'effet extraordinaire que cette lettre fit sur moi. Mon cœur palpitait dans les premiers instants, puis une main glaciale sembla me serrer le cœur. Ce sarcasme sur la susceptibilité de ma conscience m'offensa. Je me repentis d'avoir ouvert des relations avec un tel homme, moi qui déteste tant le cynisme! moi qui crois cette tendance la moins philosophique et la plus méprisable! moi qui me laisse si peu surprendre par l'arrogance!

Après avoir lu le dernier mot, je m'empressai de déchirer cette odieuse lettre.

CHAPITRE XXXIV

Je jetai les yeux sur les morceaux de la lettre, et je réfléchis un instant sur l'inconstance des choses humaines et sur la fausseté de leurs apparences. Quelques minutes auparavant, je désirais avec tant d'ardeur recevoir cette lettre, et maintenant je venais de la déchirer par mépris? Quelques minutes auparavant, je voyais dans l'avenir une liaison d'amitié avec ce compagnon d'infortune, une douce espérance de consolations réciproques; je sentais une si grande disposition à lui témoigner de l'affection, et maintenant je l'appelle insolent!

Je plaçai les deux lambeaux l'un sur l'autre, et je les déchirai de nouveau.

Je voulais recommencer la même opération, quand un des morceaux s'échappa de ma main; je me baissai pour le ramasser, et dans le court espace de temps que j'employai à me baisser et à me relever, je changeai d'avis. Je me mis à relire cette lettre dictée par l'orgueil.

Je m'assieds, je réunis les morceaux de la lettre sur ma Bible, et me mets à relire. Je les laisse en cet état, je me promène, je relis encore, et cependant je fais cette réflexion :

Si je ne lui réponds pas, il s'imaginera que je suis anéanti par la confusion, que je refuse de paraître en présence d'un tel Hercule. Répondons-lui; faisons-lui voir que nous ne craignons nullement la confrontation des doctrines. Démontrons-lui d'une bonne façon qu'il n'y a pas de bassesse à mûrir ses résolutions, à balancer quand il s'agit d'une entreprise périlleuse, et plus périlleuse pour les autres que pour nous-même. Qu'il sache que le vrai courage ne consiste point à se rire de sa conscience, que la vraie dignité n'est pas située dans l'orgueil. Développons-lui comment le christianisme est conforme à la raison, et comment l'incrédulité est mensongère et sans fondement. Enfin si ce Julien professe des opinions contraires aux miennes, s'il continue à me lancer des sarcasmes trop incisifs, s'il tient si peu à gagner mon amitié, n'est-ce pas là une preuve au moins que ce n'est pas un espion?

Mais enfin, ne serait-ce pas un raffinement d'artifice, que de froisser si rudement mon amour-propre? Non, je ne saurais le croire. Je suis un homme injuste : parce que je me sens offensé de quelques railleries téméraires, je voudrais me persuader que celui qui en est l'auteur est le plus méprisable des hommes. Vile méchanceté que j'ai condamnée mille fois dans les autres, sors de mon cœur! Non, Julien est ce qu'il est, et rien de plus. C'est un insolent, mais ce n'est pas un espion.

Et moi, ai-je bien le droit de donner le nom d'*insolence* à ce qu'il nomme *sincérité?*

Voilà ton humilité, ô hypocrite! Il suffit qu'un homme, par un travers d'esprit, soutienne des opinions fausses et se moque de ta foi, pour que tu t'arroges immédiatement le droit de le vilipender. Dieu sait si cette humilité haineuse, si ce zèle malveillant, dans le cœur d'un *chrétien*, ne sont pas plus criminels que l'audacieuse sincérité de cet incrédule. Peut-être ne lui manque-t-il qu'un rayon de la grâce pour que son amour énergique de la vérité se change en une religion plus solide que la mienne. Ne ferais-je pas mieux de prier pour lui que de m'irriter contre lui et de me supposer meilleur? Qui sait si, tandis que je déchire furieusement sa lettre, il ne relit pas la mienne avec une douce satisfaction, et s'il ne me suppose pas assez de vertu pour me croire incapable de m'offenser de la franchise de ses paroles? Quel serait le plus coupable de deux hommes dont l'un qui aime dirait : « Je ne suis pas chrétien; » et l'autre qui n'aime pas dirait : « Je suis chrétien! » Il est difficile de connaître un homme après avoir vécu longtemps avec lui, et je voudrais juger celui-ci d'après une seule lettre! Au milieu de tant de possibilités, ne peut-il pas arriver que, sans se l'avouer à lui-même, il ne soit pas tranquille dans son athéisme, et qu'il m'excite à le combattre avec la secrète espérance de pouvoir arriver à la foi?

Oh ! si cela était ! grand Dieu, qui tenez entre vos mains les cœurs de tous les hommes, et entre les mains duquel les instruments les plus indignes sont quelquefois efficaces, choisissez-moi, choisissez-moi, je vous en conjure, pour cette œuvre sublime ! Donnez-moi des raisonnements si saints et si puissants, qu'ils puissent convaincre ce malheureux ; qu'ils l'amènent à bénir votre saint nom, et à confesser que, loin de vous, toute vertu est une contradiction !

CHAPITRE XXXV

Je déchirai en plusieurs autres parties, mais sans le moindre reste de colère, les quatre lambeaux de la lettre ; je m'approchai de la fenêtre ; j'étendis la main et je m'arrêtai à considérer le sort des divers fragments abandonnés ainsi au caprice des vents. Quelques-uns s'arrêtèrent sur les plombs de l'église, d'autres tournoyèrent longtemps en l'air, et enfin tombèrent à terre. Je vis qu'ils étaient tellement dispersés, qu'il était absolument impossible à personne de pouvoir les recueillir et en découvrir le mystère.

J'écrivis ensuite à Julien, et je pris toutes les précautions possibles pour n'être point et pour ne pas paraître offensé.

Je le plaisantai sur la crainte qu'il manifestait que je portasse la susceptibilité de conscience à un degré incompatible avec la vraie philosophie, et je le priai de suspendre au moins quelque temps son jugement à ce sujet. Je louai sa profession de sincérité ; je l'assurai que je croyais ne différer de lui en rien à cet égard, et j'ajoutai que, pour lui en donner une preuve, j'entreprenais la défense du christianisme : « Bien persuadé, disais-je, que, comme je serai toujours disposé à entendre amicalement toutes vos opinions, de même vous voudrez bien m'écouter tranquillement. »

Cette défense du christianisme, je me proposai de la faire peu à peu, et je la commençai en analysant fidèlement l'essence du christianisme : culte de Dieu dépouillé de toute superstition ; fraternité entre tous les hommes ; aspiration continuelle à la vertu ; humilité sans bassesse, dignité sans orgueil ; type, un Homme-Dieu : quoi de plus philosophique et de plus grand?

Je m'efforçai ensuite de démontrer comment cette infinie sagesse s'était plus ou moins manifestée à tous ceux qui, avec les lumières de la raison, avaient cherché la vérité, mais ne s'était jamais répandue dans l'univers ; comment notre divin Maître, étant descendu du ciel en terre, donna pour signe et preuve étonnante de sa mission cette sublime diffusion de la vérité par les moyens les plus faibles suivant notre manière d'apercevoir.

Ce que les plus grands philosophes ne purent jamais exécuter, la destruction de l'idolâtrie et la prédication générale de la fraternité des hommes, s'exécuta par le moyen de quelques hommes grossiers. Alors l'émancipation des esclaves devint plus fréquente de jour en jour, et enfin apparaît une civilisation sans esclaves, état de société que les anciens philosophes regardaient comme impossible.

Un résumé de l'histoire de l'Église depuis Jésus-Christ jusqu'à nos jours devait en dernier lieu démontrer comment la religion qu'il était venu donner à la terre s'était toujours trouvée parfaitement convenable à tous les degrés possibles de civilisation, et qu'il était faux de dire que, la civilisation continuant de faire des progrès, l'Évangile n'était plus en harmonie avec elle.

J'écrivis en caractères très-fins et assez longuement : je ne pouvais m'étendre davantage, car le papier me manqua. Je lus et relus cette introduction, et elle me sembla bien faite. Il n'y avait pas une seule phrase de ressentiment contre les sarcasmes de Julien ; les expressions de bienveillance abondaient, et c'était mon cœur revenu à la tolérance qui les avait dictées.

J'envoyai la lettre, et j'en attendis avec anxiété la réponse le lendemain matin.

Tremerello vint et me dit :

« Ce Monsieur n'a pu écrire ; mais il vous prie de continuer votre *plaisanterie*.

— *Plaisanterie!* m'écriai-je; mais il n'a pas dit plaisanterie; vous avez mal compris. »

Tremerello haussa les épaules en murmurant : « J'aurais mal compris!

— Mais enfin êtes-vous certain qu'il ait dit plaisanterie?

— Comme je suis certain maintenant d'entendre la cloche de Saint-Marc. » (Elle sonnait à ce moment.)

Je pris le café, et gardai le silence.

« Mais, dites-moi, ce Monsieur avait-il déjà lu toute ma lettre?

— Je crois qu'il l'avait lue, parce qu'il riait comme un fou, qu'il faisait de cette lettre comme une balle, qu'il la jetait en l'air; et quand je lui dis de ne pas oublier de la détruire, il le fit sur-le-champ.

— C'est très-bien. »

Je rendis la tasse à Tremerello, en lui demandant si le café avait été préparé par la signora Bettina?

« Monsieur l'a donc trouvé mauvais?

— Très-mauvais.

— Cependant c'est moi qui l'ai préparé, et je vous assure que je l'ai assez chargé, et il n'y avait pas de marc au fond.

— Je n'avais peut-être pas la bouche assez bonne. »

CHAPITRE XXXVI

Je me promenai toute la matinée en frémissant. De quelle race d'hommes est donc ce Julien? Pourquoi appeler ma lettre une *plaisanterie?* Pourquoi rire et jouer à la balle avec elle? Pourquoi ne pas me répondre même une ligne? Tous les incrédules en sont là! Sentant la faiblesse de leurs opinions, si quelqu'un se met en tête de les réfuter, ils rient et veulent faire preuve d'une supériorité d'esprit qui n'a plus besoin de rien examiner. Insensés! et quand est-ce qu'il y eut une philosophie sans examen et sans gravité? S'il est vrai que Démocrite riait toujours, ce n'était qu'un bouffon. Mais tout cela est bien fait à moi. Pourquoi entreprendre cette correspondance? Que je me sois fait illusion un instant, c'était pardonnable. Mais quand j'ai vu qu'il prenait le ton de l'insolence, n'ai-je pas commis un acte d'imprudence en lui écrivant?

J'avais pris la résolution de ne plus lui écrire. Au dîner, Tremerello prit mon vin, le versa dans un flacon, et le mettant dans sa poche : « Je m'aperçois, dit-il, que j'ai du papier pour vous. »

Et il me le présenta.

Il se retira; pour moi, en regardant cette feuille de papier blanc, je me sentais la tentation d'écrire

une dernière fois à Julien, et de lui donner, en terminant mes relations avec lui, une bonne leçon sur la turpitude de l'insolence.

Belle tentation ! me dis-je ensuite, lui renvoyer mépris pour mépris ! lui faire détester encore plus le christianisme, en lui montrant dans le cœur d'un chrétien impatience et orgueil ! Non, cela ne convient pas; cessons plutôt entièrement notre correspondance. Et si je l'interromps brusquement, ne dira-t-il pas également que j'ai été vaincu par l'impatience et l'orgueil ? Il faut que je lui écrive encore une fois, mais sans le moindre fiel : ne serait-il pas mieux, en effet, de ne pas lui faire comprendre que j'ai été choqué de ses ris et du nom de *plaisanterie* dont il a qualifié ma lettre ? Ne vaudrait-il pas mieux que je continuasse simplement mon apologie du christianisme ?

J'y réfléchis un peu, et je m'arrêtai à cette résolution.

Un soir j'envoyai ma lettre, et le matin du jour suivant je reçus quelques lignes de remercîment; tout était froid et glacial; mais il n'y avait rien de choquant, ni aucune marque d'approbation, ni de désir que je continuasse.

Un semblable billet me déplut, néanmoins je voulus rester ferme jusqu'à la fin.

La thèse que je soutenais ne pouvait pas se traiter en peu de mots, et fut le sujet de cinq ou six longues lettres, pour chacune desquelles je

recevais en réponse un laconique remercîment, accompagné de quelques déclamations étrangères au sujet où tantôt il chargeait ses ennemis de malédictions, tantôt il riait de ses malédictions, et disait qu'il était naturel que les forts opprimassent les faibles, et qu'il n'avait qu'un seul regret, celui de n'être pas fort.

Cependant, en réponse à ma dernière lettre, il me dit qu'il se préparait à une longue réplique. J'attendis plus d'une semaine, et cependant il m'écrivait chaque jour sur tout autre sujet, et le plus souvent des obscénités.

Je le priai de ne pas oublier la réponse qu'il m'avait promise, et je lui recommandai de s'appliquer quelques instants à peser toutes les raisons que je lui avais alléguées.

Il me répondit un peu en colère, en se prodiguant les noms de *philosophe, d'homme solide, d'homme qui n'avait pas besoin de tant réfléchir pour comprendre que des vessies ne sont pas des lanternes;* et puis il se mit à parler encore gaiement d'autres aventures scandaleuses.

CHAPITRE XXXVII

Je patientais, pour ne pas m'attirer la qualification de bigot ou d'intolérant, et parce que je ne

désespérais pas de voir venir quelques réflexions sérieuses à la suite de cette fièvre de bouffonneries érotiques. Je désapprouvais ouvertement toutes ces licencieuses facéties.

Il feignait de ne pas ajouter foi à ma désapprobation et redisait : *Quelques reproches que vous me fassiez sur mon immoralité, je suis sûr de vous divertir par mes récits : tous les hommes aiment le plaisir comme moi; mais tous n'ont pas la franchise d'en parler sans voile. Je vous en dirai tant, que je vous enchanterai; et vous serez obligé, en conscience, de m'applaudir.*

Mais de semaine en semaine il ne se désistait jamais de ses infamies, et moi, qui espérais toujours à chaque lettre trouver un autre sujet, cédant à la curiosité, je lisais tout; et mon âme, sans être séduite, n'en était pas moins troublée et éloignée des pensées nobles et saintes. La conversation des hommes dégradés dégrade le cœur, quand on n'a pas une vertu plus grande que la vertu commune, plus grande que la mienne.

Te voilà donc puni de ta présomption, me disais-je en moi-même; voilà ce que tu gagnes à vouloir faire le missionnaire sans en avoir la sainteté.

Un jour je me décidai à lui écrire ces paroles :

« J'ai fait des efforts pour vous ramener à d'autres sujets, et vous m'envoyez toujours de sales romans qui me déplaisent, comme je vous l'ai déjà dit franchement. Si vous désirez que nous nous

entretenions de choses plus nobles, nous continuerons notre correspondance; autrement, touchons-nous la main, et que chacun de nous reste tranquille. »

Je fus deux jours sans réponse, et d'abord j'en fus charmé. O bienfaisante solitude! m'écriai-je, tu es moins amère qu'une conversation désordonnée et dégradante! Au lieu de me tourmenter en lisant des impudences et des obscénités, au lieu de me fatiguer pour lui exprimer des sentiments honorables à l'humanité, je prierai Dieu et converserai avec lui, je rêverai à mes parents et à mes vrais amis, je m'occuperai plus lontemps à lire la Bible, à écrire mes pensées sur la table, et, en étudiant le fond de mon cœur ou en m'efforçant de le rendre meilleur, à goûter les douceurs d'une mélancolie innocente, mille fois préférable à des images agréables, mais flétrissantes.

Toutes les fois que Tremerello entrait dans ma chambre, il me disait :

« Je n'ai point encore de réponse.

— C'est bien, » répliquais-je.

Le troisième jour il me dit.

« Monsieur est malade.

— Qu'a-t-il?

— Il ne le dit pas; mais il est toujours étendu sur son lit, il ne mange ni ne boit; il est de très-mauvaise humeur. »

Je m'émus à la pensée qu'il souffrait, et que

personne n'était là pour lui offrir quelques consolations.

Ces paroles m'échappèrent des lèvres, ou plutôt du cœur : « Je lui écrirai deux lignes.

— Je les porterai ce soir, » dit Tremerello en s'en allant.

J'étais un peu embarrassé en m'approchant de ma table. Est-ce une bonne action que de reprendre notre correspondance? Il n'y a qu'un moment je bénissais la solitude comme un trésor retrouvé. Quelle est donc mon inconstance? et cependant cet infortuné ne mange ni ne boit; il est sûrement malade : est-ce le moment de l'abandonner? Mon dernier billet était rude et sévère; il aura contribué à son affliction. Peut-être, malgré la contrariété de nos sentiments, n'aurait-il jamais rompu notre amitié; mon billet lui aura paru plus dur qu'il n'était, et il l'aura pris pour une rupture absolue et dédaigneuse.

J'écrivis les lignes suivantes :

CHAPITRE XXXVIII

« J'apprends que vous n'êtes pas bien, et j'en suis vivement affligé. Je voudrais de tout mon cœur être auprès de vous, et vous rendre tous les services d'un ami. Je pense que votre mauvaise

santé aura été l'unique motif de votre silence depuis trois jours. Auriez-vous été par hasard choqué de mon billet de l'autre jour? Je l'ai écrit, je vous assure, sans la moindre idée de malveillance, seulement dans l'intention de vous attirer à des objets plus sérieux et plus raisonnables. Si vous ne pouvez écrire sans vous fatiguer, donnez-moi le plus exactement possible des nouvelles de votre santé : je vous écrirai chaque jour quelque chose pour vous distraire, et pour que vous vous souveniez que je vous veux du bien. »

Je ne me serais jamais attendu à la lettre qu'il me répondit. Elle commençait ainsi :

« Je te retire mon amitié; si tu ne sais que faire de la mienne, je ne sais que faire de la tienne; je ne suis pas homme à pardonner une offense et à accepter un retour, quand une fois j'ai été repoussé. Parce que tu as appris que j'étais malade, tu viens hypocritement vers moi, espérant que la maladie aura affaibli mon esprit et me rendra plus docile à tes sermons... » Et il continuait sur le même ton, m'accablant de reproches et de railleries, tournant en ridicule tout ce que je lui avais dit sur la religion et sur la morale, et jurant qu'il vivrait et mourrait dans les mêmes sentiments, c'est-à-dire dans la haine la plus profonde et le plus souverain mépris pour toutes les philosophies différentes de la sienne.

Je restai pétrifié.

Les belles conversions que je fais ! me disais-je plein de trouble et d'émotion. Dieu m'est témoin de la pureté de mes intentions. Non, ces injures, je ne les ai pas méritées : eh bien ! patience, c'est un désenchantement de plus. Abandonnons cet insensé, qui s'imagine que je l'ai offensé, *pour avoir le plaisir de ne point pardonner*. Je ne suis nullement obligé de faire plus que je n'ai fait.

Toutefois quelques jours se passèrent, et mon irritation aussi. Je pensai qu'une lettre frénétique pouvait avoir été dictée par une exaltation passagère. Peut-être s'en repent-il maintenant, disais-je ; mais il est trop fier pour avouer son tort. Ne serait-il pas généreux de lui écrire maintenant, qu'il a eu le temps de se calmer ?

Un si grand sacrifice d'amour-propre me coûtait beaucoup ; je le fis cependant. Celui qui s'humilie pour de nobles raisons ne se dégrade pas, quelque injuste mépris qui retombe sur sa conduite.

J'eus pour réponse une lettre moins violente, mais non moins insultante. Avec une implacable ironie, il disait qu'il était plein d'admiration pour ma modération évangélique.

« Reprenons donc maintenant notre correspondance, poursuivait-il, mais parlons ouvertement : nous ne nous aimons pas ; mais écrivons-nous pour nous égayer, chacun de notre côté, en jetant librement sur le papier tout ce qui nous vient à la tête : vous, vos rêveries séraphiques ; moi, mes

blasphèmes; vous, vos extases sur la dignité de l'homme, et moi, le récit ingénu de mes profanations, dans l'espoir de nous convertir réciproquement. Faites-moi connaître si cet arrangement vous sourit. »

Je lui répondis : « Votre proposition n'est pas un arrangement, mais une raillerie; j'étais rempli de bon vouloir à votre égard; ma conscience ne m'oblige plus à rien, je vous souhaite toutes sortes de prospérités dans cette vie et dans l'autre. »

Ainsi se terminèrent mes relations clandestines avec cet homme, peut-être plus exaspéré par le malheur et plus délirant par désespoir que méchant.

CHAPITRE XXXIX

Je bénis encore une fois la solitude, et mes jours s'écoulèrent de nouveau sans aucune aventure.

Après l'été, dans la dernière moitié du mois de septembre, la chaleur commençait à baisser. Octobre parut, je pus alors me réjouir d'avoir une chambre qui devait être assez agréable pendant l'hiver. Mais voilà qu'un matin le geôlier vint me dire qu'il avait ordre de me changer de prison.

« Et où me conduisez-vous?

— A quelques pas d'ici, dans une chambre plus fraîche.

— Et pourquoi n'y a-t-on pas pensé alors que je mourais de chaud, et que l'air était, pour ainsi dire, rempli de cousins, et mon lit de punaises dévorantes?

— L'ordre ne m'a pas été transmis plus tôt.

— Prenons donc patience, et allons. »

Malgré les tourments que j'avais endurés dans cette chambre, j'eus de la peine en la quittant, non-seulement parce qu'elle devait être chaude dans la froide saison, mais encore pour beaucoup d'autres motifs. J'avais ces fourmis que j'aimais et que je nourrissais avec sollicitude, et, si l'expression n'était pas trop ridicule, je dirais avec une sollicitude paternelle. Depuis quelques jours mon araignée avait émigré, je ne sais pour quelle raison; mais je me disais : Qui sait si elle ne se souviendra pas de moi, et si elle ne reviendra pas? Maintenant que je pars, peut-être reviendra-t-elle, et trouvera-t-elle la chambre déserte, ou bien occupée par un autre prisonnier ennemi des araignées, qui déchirera cette toile si artistement tissée et écrasera le pauvre animal!

En outre, cette triste prison n'avait-elle pas été embellie par la présence de la compatissante Zanze? C'était à cette fenêtre qu'elle s'appuyait si souvent, et qu'elle laissait généreusement tomber à mes fourmis une abondante provision de miettes de pain. Ici elle aimait à s'asseoir; ici elle me faisait tel récit; là elle me fit tel autre; là elle s'incli-

nait sur ma table, qu'elle arrosait de ses larmes.

La nouvelle chambre qu'on me donna était encore située sous les *Piombi*, mais au nord et au couchant, avec deux fenêtres ouvertes de ces deux côtés : causes de rhumes continuels et d'un froid horrible dans les mois les plus rigoureux.

Je me plaçai d'abord à la fenêtre, et je vis qu'elle donnait du côté du palais du patriarche. D'autres prisons étaient auprès de la mienne, dans une aile qui s'étendait un peu à droite, et dans un prolongement de bâtiments que j'avais en face. Dans ce prolongement il y avait deux étages de prisons.

La prison inférieure avait une fenêtre très-large, à travers laquelle je voyais se promener un homme élégamment vêtu : c'était M. Caporali de Césana. Il m'aperçut, me fit quelques signes, et nous nous fîmes réciproquement connaître nos noms.

Ensuite je voulus savoir de quel côté donnait mon autre fenêtre. Je posai ma table sur mon lit, une chaise sur ma table, je me hissai par-dessus, et je découvris que j'étais au niveau d'une partie du toit du palais. Au delà du palais j'apercevais une belle partie de la ville et la Lagune (1).

Je m'arrêtai à considérer cette belle vue, et, entendant ouvrir ma porte, je ne remuai pas;

(1) Les *Lagunes*, à Venise, sont des parties de la mer qui se partagent en plusieurs petits bras, et où les Italiens, balancés sur de gracieuses gondoles, vont respirer l'air pur et frais des belles soirées d'été.

c'était le geôlier, qui, m'apercevant ainsi grimpé, s'imagina que je pouvais passer comme un sorcier à travers les barreaux. Il crut que je voulais m'enfuir, et, dans le trouble instantané qui s'empara de son âme, il sauta sur mon lit, malgré les douleurs d'une sciatique qui le tourmentait, et me saisit par les jambes, jetant des cris perçants comme ceux d'un aigle.

« Mais ne voyez-vous pas, lui dis-je, vieil imbécile, que ces barreaux empêchent de m'échapper. Ne comprenez-vous pas que j'étais grimpé ici par simple curiosité?

— Oui, je comprends, je vois; mais descendez, Monsieur; je vous le dis, descendez, ce sont des essais d'évasion. »

Je descendis et me mis à rire.

CHAPITRE XL

Je reconnus aux fenêtres des prisons latérales six détenus pour affaires politiques.

Et voilà qu'au moment où je me voyais enseveli dans une profonde solitude, je me trouve dans une espèce de monde. Dans le principe, j'en fus contrarié, soit que l'habitude de vivre longtemps isolé rende le caractère moins sociable, soit que la triste issue de mes relations avec Julien me rendit défiant.

Néanmoins les courts entretiens que nous eûmes ensemble, partie verbalement, partie par signes, me furent bientôt un véritable bienfait, sinon pour me procurer de la joie, au moins pour me donner quelque distraction.

Je ne fis part à personne de mes rapports avec Julien; nous nous étions réciproquement promis sur l'honneur que notre secret serait enseveli avec nous. Si j'en fais mention dans ces Mémoires, c'est parce que sous les yeux de quelques lecteurs qu'ils viennent à tomber, il sera impossible de savoir lequel, parmi tant d'hommes qui se trouvaient alors en prison, prenait le nom de Julien.

A ces nouvelles connaissances de mes compagnons de captivité s'en joignit une autre qui me fut très-agréable.

De ma grande fenêtre je voyais, outre ce prolongement de prisons, en face de moi, une étendue de toits surmontés de cheminées, de belvédères, de clochers, de coupoles, qui se perdaient dans la perspective de la mer et du ciel. Dans la maison la plus proche de moi, qui était une aile du palais du patriarche, habitait une vertueuse famille qui acquit des droits à ma reconnaissance en me témoignant par des saluts la compassion que je lui inspirais. Un salut, une parole d'amour au malheureux, c'est une grande charité.

Je remarquai d'abord à une des fenêtres un pe-

tit garçon de neuf à dix ans, qui lavait les mains en criant :

« Maman, maman, on a mis quelqu'un là-haut sous les *Piombi*. Pauvre prisonnier, qui es-tu?

— Je suis Silvio Pellico, » répondis-je.

Un autre enfant un peu plus grand accourut aussi à la fenêtre et cria :

« Tu es Silvio Pellico?

— Oui! et vous, mes chers petits enfants?

— Je me nomme Antonio S***, et mon frère, Joseph. »

Puis il se tournait par derrière et disait : « Que faut-il encore lui demander? »

Et une femme à demi cachée, que je supposai être leur mère, suggérait des paroles aimables à ces chers enfants; ils les répétaient, et je les en remerciais avec la plus vive tendresse.

Ces conversations étaient bien peu de chose, et je ne devais pas en abuser, pour ne pas faire crier le geôlier; mais chaque jour elles recommençaient à ma grande consolation, le matin, à midi et le soir. Quand on prenait de la lumière, cette femme fermait la fenêtre, les enfants criaient : « Bonne nuit, Silvio. » Elle-même, devenue courageuse par l'obscurité, redisait avec une voix émue : « Bonne nuit, Silvio, courage! »

Quand ces enfants faisaient leur déjeuner et leur goûter, ils me disaient : « Oh! si nous pouvions partager avec toi notre café et notre lait!

Oh ! si nous pouvions te donner quelques-uns de nos gâteaux ! Le jour que tu seras rendu à la liberté, n'oublie pas de venir nous voir; nous te donnerons des gâteaux bien bons et bien chauds, et puis mille baisers ! »

CHAPITRE XLI

Avec le mois d'octobre revint le plus cruel de mes anniversaires. J'avais été arrêté le 13 du même mois, l'année précédente; quelques tristes souvenirs m'étaient encore rappelés par ce mois. Deux années auparavant, dans le même mois d'octobre, un homme vertueux que j'honorais s'était noyé par accident dans le Tessin. Trois ans auparavant, au mois d'octobre, Odoardo Briche, jeune homme que j'aimais comme s'il eût été mon fils, s'était tué involontairement avec un fusil. Aux temps de ma première enfance, une grave affliction m'avait frappé au mois d'octobre.

Quoique je ne fusse pas superstitieux, le souvenir de tant de malheurs arrivés dans le même mois me rendait très-triste.

En causant à la fenêtre avec ces enfants et avec mes compagnons de captivité, je feignais d'être joyeux; mais à peine rentré dans mon antre, un poids énorme de douleur me retombait sur l'âme.

Je prenais la plume pour écrire quelques vers,

ou pour m'occuper à quelque autre composition littéraire, et une force irrésistible me contraignait à écrire sur un autre sujet. C'étaient de longues lettres à mes chers parents, dans lesquelles je répandais tous les sentiments qui débordaient de mon cœur. Je les écrivais sur ma table, puis je les effaçais : c'étaient d'ardentes expressions de tendresse, de souvenir du bonheur que j'avais goûté dans le sein de ma famille, avec des frères et des sœurs si sensibles; le regret que j'éprouvais de leur éloignement m'inspirait mille choses passionnées. Après avoir passé des heures et d'autres heures encore à écrire, j'avais encore bien des sentiments à épancher.

Tout cela consistait à répéter ma biographie sous une forme nouvelle et à me faire illusion en me rappelant le passé, à me forcer à considérer des temps heureux qui n'étaient plus. Mais, mon Dieu, combien de fois, après avoir peint dans un tableau animé un trait de ma vie la plus fortunée, après avoir enivré mon imagination jusqu'à me croire avec les personnes avec lesquelles je parlais, je me souvenais subitement des lieux où je me trouvais! et mes peines se réveillaient et devenaient plus cuisantes. Ces moments-là étaient vraiment affreux; je les avais déjà éprouvés plusieurs fois, mais jamais encore avec les convulsions qui me surprenaient alors.

J'attribuais ces convulsions et ces horribles an-

goisses à la trop vive excitation de mes sentiments, à cause de la forme épistolaire que je donnais à ces écrits, et parce que je les adressais à des personnes si chères.

Je voulais faire autrement, et je ne le pouvais pas; je voulus au moins abandonner la forme épistolaire que je donnais à mes écrits, et je ne le pus pas; je pris la plume, je me mis à écrire, et le résultat fut toujours une lettre pleine de douleur et de tendresse.

Je ne suis donc plus libre de ma volonté? me disais-je; cette nécessité de faire ce que je ne voudrais pas est-elle un dérangement de mon cerveau? Cette pensée m'accablait. C'eût été une chose explicable dans les premiers temps de ma détention; mais maintenant que je suis accoutumé à la vie des prisons, maintenant que mon imagination devrait être calmée, maintenant que j'ai nourri mon esprit de tant de réflexions philosophiques et religieuses, comment suis-je devenu l'esclave des désirs aveugles de mon cœur? comment ai-je pu redevenir enfant? Appliquons-nous à autre chose.

Je cherchais alors à prier, ou à m'oublier moi-même dans l'étude de la langue allemande. Vains efforts! je me surprenais toujours à écrire une autre lettre.

CHAPITRE XLII

Un semblable état est une véritable maladie, je dirai même une espèce de somnambulisme; c'était sans doute l'effet d'une grande fatigue, qui avait pour cause les veilles ou une perpétuelle tension d'esprit.

Le mal s'accrut encore; les nuits devinrent une continuelle insomnie, le plus souvent accompagnée de fièvre. En vain je cessai de prendre du café le soir, l'insomnie était la même.

Il me semblait que j'avais deux hommes en moi : un qui voulait toujours écrire des lettres, et l'autre qui s'y refusait. « Eh bien ! disais-je, transigeons; écris encore des lettres, mais écris-les en allemand; nous apprendrons ainsi cette langue. »

Depuis ce temps j'écrivais tout en mauvais allemand; de cette manière je fis au moins quelques progrès dans l'étude de la langue allemande.

Le matin, après une longue veille, mon cerveau épuisé tombait dans une espèce d'engourdissement; alors, dans mes rêves ou plutôt dans mon délire, je croyais voir mon père, ma mère, ou quelque autre personne chère se désespérer sur ma destinée; j'entendais leurs tristes sanglots, et aussitôt je m'éveillais sanglotant moi-même et épouvanté.

Quelquefois, dans ces songes de courte durée,

je croyais entendre ma mère offrir des consolations aux autres, en entrant avec eux dans ma prison, et m'adresser les plus saintes paroles sur le devoir de la résignation. Et quand je me sentais plus fort de son courage et de celui des autres, soudain elle fondait en larmes, et tous pleuraient. Personne ne saurait exprimer quels déchirements éprouvait alors mon cœur.

Pour me soustraire à de si grands maux, je résolus de ne plus me mettre au lit; j'avais de la lumière pendant toute la nuit, et je restais à ma table occupé à lire ou à écrire. Mais quoi! il venait un instant où je lisais, bien éveillé, mais sans intelligence de rien, et où ma tête ne pouvait plus du tout mettre de l'ordre dans mes pensées. Alors je copiais quelque chose; mais je copiais, et mon esprit pensait à tout autre objet qu'à ce que j'écrivais, il pensait à mes affections.

Cependant, si je me mettais au lit, c'était pis encore : je ne pouvais souffrir aucune position; couché, je m'agitais par des mouvements convulsifs, et je sentais la nécessité de me lever; ou bien, si quelquefois je dormais, des songes désespérants me faisaient plus de mal que la veille.

Mes prières étaient arides, et néanmoins je les répétais souvent. Je ne récitais pas beaucoup de paroles; mais j'invoquais Dieu du fond de mon cœur, ce Dieu uni à l'homme, et qui avait bien voulu éprouver les souffrances humaines.

Durant ces nuits horribles, mon imagination s'exaltait au point que je croyais, quoique éveillé, entendre dans ma prison, tantôt des gémissements, tantôt des rires étouffés. Dès mon enfance je n'ai pas été crédule aux sorciers et aux esprits follets, et maintenant ces gémissements et ces rires me tourmentaient d'une manière indicible; je ne savais comment expliquer cela, et j'étais contraint de douter si je n'étais pas le jouet de quelque puissance mauvaise et invisible.

Plusieurs fois je saisis la lumière en tremblant, et regardai sous mon lit s'il n'y avait pas quelqu'un qui se jouât de moi. Plusieurs fois je m'imaginai qu'ils m'avaient éloigné de ma première chambre, et placé dans celle-ci, parce qu'il y existait quelque trappe ou quelque ouverture secrète dans les murs, d'où mes sbires épiaient tout ce que je faisais, ou se divertissaient cruellement de mes frayeurs.

Quand j'étais auprès de ma table, il me semblait que quelqu'un me tirait par mon habit, poussait un livre qui tombait à terre, ou qu'une personne derrière moi essayait d'éteindre mon flambeau. Alors je me levais précipitamment, je regardais tout autour de ma chambre, je marchais avec défiance, et me demandais si j'étais fou, ou si j'avais mon bon sens. Je ne savais plus distinguer la réalité de l'illusion au milieu de toutes ces illusions qui m'environnaient, et je m'écriais avec angoisse :

Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me?

« Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? »

CHAPITRE XLIII

Une fois, je me mis au lit un peu avant le point du jour, bien sûr, à ce qu'il me sembla, d'avoir placé mon mouchoir sous mon oreiller. Après quelques instants de repos, je m'éveillai comme auparavant, et je crus qu'on m'étranglait. Je sentis, en effet, que j'avais le cou étroitement serré. Chose étrange! il était serré avec mon mouchoir, lié fortement à plusieurs nœuds; j'aurais juré de n'avoir pas fait ces nœuds, de n'avoir pas touché mon mouchoir après l'avoir placé sous mon oreiller. Je fus porté à croire que je l'avais fait au milieu d'un rêve ou du délire, sans en conserver aucun souvenir; mais je ne pouvais me le persuader, et depuis je craignais chaque nuit d'être étranglé.

Je comprends combien toutes ces terreurs doivent être ridicules pour les autres; mais je ne les croyais pas telles, moi qui en souffrais tant, et qui en frémis encore.

Elles se dissipaient avec les ténèbres de la nuit, et tant que brillait la lumière du jour, je me sen-

tais l'âme si forte contre toutes les terreurs, qu'il me semblait que je ne devais plus les éprouver. Mais quand le soleil baissait à l'horizon, je commençais à sentir un certain trouble secret, et chaque nuit ramenait les extravagantes rêveries de la précédente.

Plus ma faiblesse était grande au sein des ténèbres, plus pendant le jour je faisais d'efforts pour montrer de la gaieté dans mes entretiens avec mes compagnons, avec les deux jeunes enfants du palais du patriarche, et avec mes geôliers; personne, en m'entendant plaisanter comme je le faisais, n'eût pu soupçonner les misères qui m'accablaient. J'espérais que ces efforts me rendraient quelque vigueur; mais je me trompais. Ces images et ces fantômes nocturnes, que dans le jour je nommais *sottes rêveries*, devenaient pour moi le soir d'épouvantables réalités.

Si j'eusse osé, j'aurais prié la commission de me changer de chambre; mais je ne pus jamais m'y décider, dans la crainte de faire rire de moi.

Voyant que tous les raisonnements, toutes les résolutions, toutes les études, toutes les prières étaient inutiles, je fus saisis de l'horrible idée que j'étais entièrement abandonné de Dieu.

Tous ces misérables sophismes contre la Providence, que dans mon état de raison je trouvais si ridicules quelques semaines auparavant, venaient maintenant troubler ma tête, et me semblaient

dignes d'attention. Je luttais quelques jours contre cette tentation, puis je m'y laissais aller.

Je méconnus la bonté de la religion; je disais, comme je l'avais entendu faire à de furieux athées, et comme naguère Julien me l'écrivait : La religion ne sert qu'à affaiblir les esprits; j'eus la folle prétention de croire qu'en renonçant à Dieu mon esprit prendrait plus de force. Confiance insensée! je niais Dieu, et je ne pouvais m'empêcher de croire à l'existence de ces êtres malfaisants qui semblaient m'entourer et se repaître de mes souffrances!

Comment qualifier ce martyre? Suffit-il de dire que c'était une maladie? ou bien était-ce dans cette circonstance une punition de Dieu pour abattre mon orgueil, et me faire connaître que, sans une lumière particulière, je pouvais devenir incrédule comme Julien et plus insensé que lui?

Quoi qu'il en soit, Dieu me délivra de ce mal au moment où je m'y attendais le moins.

Un matin, après avoir pris mon café, je fus saisi de vomissements violents et de tranchées cruelles. Je crus d'abord que j'étais empoisonné. Après la fatigue occasionnée par ces vomissements, j'étais tout en sueur, et je me mis au lit; vers midi je m'assoupis, et dormis paisiblement jusqu'au soir.

Je m'éveillai surpris d'un repos si profond, et, croyant n'avoir plus sommeil, je me levai. —

Étant levé, me disais-je, je serai plus fort contre mes terreurs accoutumées.

Mais ces terreurs ne revinrent plus. Je tressaillis d'allégresse, et dans la plénitude de ma reconnaissance, revenant à Dieu, je me prosternai à terre pour l'adorer et lui demander pardon de l'avoir méconnu plusieurs jours. Cette effusion de joie épuisa mes forces, et, étant resté un moment à genoux, appuyé sur une chaise, je fus surpris par le sommeil dans cette position.

Une heure ou deux après, je m'éveillai à demi, et à peine eus-je le temps de me jeter tout habillé sur mon lit, où je goûtai un sommeil parfait jusqu'à l'aurore. Je fus dans un état de somnolence pendant toute la journée; le soir, je me couchai de bonne heure, et dormis toute la nuit. Quelle crise s'était donc opérée en moi? Je l'ignore; mais j'étais guéri.

CHAPITRE XLIV

Les nausées qui depuis longtemps tourmentaient mon estomac, et mes douleurs de tête cessèrent tout à coup; je me sentis un appétit extraordinaire : ma digestion était très-facile, et je reprenais de nouvelles forces. Providence admirable! elle m'avait ôté des forces pour m'humilier; elle me les rendait, parce que l'époque des sentences

approchait, et qu'elle ne voulait pas que je succombasse en les entendant.

Le 24 novembre, un de nos compagnons, le docteur Foresti, fut enlevé de la prison des *Piombi* et conduit nous ne savions en quel lieu. Le geôlier, sa femme et les seconds paraissaient atterrés; aucun d'eux ne voulait éclaircir pour moi ce terrible mystère.

« Et quelle chose voulez-vous connaître, Monsieur, disait Tremerello, s'il n'y a rien de bon à savoir? J'en ai déjà trop dit, j'en ai déjà trop dit.

— Allons donc, pourquoi le taire? ne vous ai-je pas compris? lui criai-je en frissonnant; il est donc condamné à mort?

— Qui?... lui?... le docteur Foresti?... »

Tremerello hésitait; mais l'envie de babiller n'était pas la plus faible de ses qualités.

« Que Monsieur ne dise pas que je suis babillard, je ne voudrais pas ouvrir la bouche pour ces choses. Que Monsieur se souvienne qu'il m'y a forcé.

— Oui, oui, je vous ai forcé; mais voyons, dites-moi tout : qu'est devenu le pauvre Foresti?

— Ah! Monsieur, on lui a fait passer le pont des Soupirs (1). Il est dans les maisons criminelles!

(1) Le pont des Soupirs, jeté sur le grand canal, faisait communiquer les prisons de l'État avec le palais ducal. Les malheureux qui le passaient allaient ordinairement entendre leur sentence de mort. Telle fut l'origine de son nom : *Il ponte dei Sospiri.*

La sentence de mort lui a été prononcée à lui et à deux autres.

— Et quand s'exécutera-t-elle? quand? Les infortunés! Et qui sont les autres?

— Je ne sais plus rien, je ne sais plus rien; les sentences ne sont pas encore publiées. On a dit à Venise qu'il y aura plusieurs commutations de peine; Dieu veuille que la sentence de mort ne s'exécute pour aucun d'eux! Dieu veuille que si tous ne sont pas sauvés de la mort, Monsieur au moins le soit! je lui ai voué une affection..., pardonnez-moi l'expression..., comme si vous étiez un frère!... »

Puis il se retira tout ému.

Le lecteur peut s'imaginer dans quelle agitation je passai toute cette journée, la nuit suivante, et tant d'autres jours que je ne pus en savoir plus long.

L'incertitude dura un mois; enfin les sentences relatives au premier procès furent publiées. Elles frappaient beaucoup de personnes, parmi lesquelles neuf étaient condamnées à mort, et ensuite, par grâce, à la *prison dure*, les unes pour vingt ans, les autres pour quinze ans (et dans ces deux cas elles devaient subir leur détention dans la forteresse de Spielberg, auprès de la ville de Brünn en Moravie); d'autres à dix ans au moins (et alors elles avaient pour prison la citadelle de Laybach).

Parce que la peine de tous ceux qui avaient été frappés par la sentence du premier procès avait été commuée, était-ce une preuve que la peine de mort ne frapperait pas ceux du second? Ou bien l'indulgence n'aurait-elle pas été épuisée à l'égard des premiers, parce qu'ils avaient été arrêtés lors des premières publications contre les sociétés secrètes, et alors toute la rigueur serait-elle réservée pour les seconds?

La solution de ce doute ne peut être bien éloignée, me dis-je. Béni soit le Ciel, puisque j'ai le temps de prévoir la mort et de m'y préparer!

CHAPITRE XLV

Mon unique pensée était de mourir chrétiennement et sans faiblesse; j'eus néanmoins la tentation de me suicider, mais j'y résistai. Quel mérite y a-t-il à ne pas se laisser exécuter par le bourreau et de faire sur soi-même l'office de bourreau? Pour sauver son honneur? Et n'est-ce pas un enfantillage de croire qu'il y a plus d'honneur à tromper le bourreau qu'à l'attendre de pied ferme, quand il n'en faut pas moins mourir?

Quand même je n'aurais pas été chrétien, le suicide, en y réfléchissant, m'eût semblé un plaisir insensé, une inutilité.

Si le terme de mes jours est venu, me disais-je, ne suis-je pas heureux d'avoir le temps nécessaire pour me recueillir et purifier ma conscience avec les regrets et le repentir dignes d'un homme? Vulgairement parlant, aller au supplice c'est la mort la plus triste; en jugeant plus sagement, n'est-elle pas préférable à tant de morts qui sont causées par de longues et cruelles maladies, quand l'intelligence est affaiblie et qu'elle ne permet pas d'occuper son âme à de hautes et saintes pensées?

La justesse de ce raisonnement pénétra si fortement en moi, que l'horreur de la mort, et de cette espèce de mort, disparut entièrement de mon esprit. Je méditai beaucoup sur les sacrements qui devaient me fortifier pour ce passage solennel, et il me semblait que j'étais assez bien disposé pour en éprouver les salutaires effets. Cette élévation d'esprit que je croyais avoir, cette paix, cette indulgente affection à l'égard de ceux qui me détestaient, cette joie de pouvoir sacrifier ma vie à la volonté de Dieu, tous ces sentiments, les aurais-je conservés si j'eusse été conduit au supplice? Hélas! que l'homme est rempli de contradictions! Quand il croit être plus ferme et plus saint, c'est alors qu'il est sur le point de faillir et de pécher! Si ma mort alors eût été digne, Dieu seul le sait, je ne m'estime pas assez pour l'assurer.

Cependant l'approche vraisemblable de la mort fixait tellement mon imagination sur cette idée,

que déjà la mort n'était plus pour moi une chose possible, mais assurée par d'infaillibles pressentiments. Aucun espoir de me soustraire à cette triste destinée ne pénétrait plus dans mon cœur, et quand j'entendais quelqu'un marcher ou des clefs retentir, je me disais : Courage ! peut-être vient-on me chercher pour me faire entendre ma sentence. Écoutons-la avec un calme plein de dignité, et bénissons le Seigneur.

Je méditais ce que je devais écrire pour la dernière fois à ma famille, et particulièrement à mon père, à ma mère, à chacun de mes frères et à chacune de mes sœurs. En roulant dans mon esprit ces expressions d'affection si profondes et si sacrées, je m'attendrissais avec une douceur infinie, et je pleurais, et ces larmes n'affaiblissaient pas la résignation de ma volonté.

Comment mon insomnie ne serait-elle pas revenue ? Mais comme elle était différente de la première ! Je n'entendais ni gémissements ni rires dans ma chambre ; je ne rêvais plus ni d'esprits ni d'hommes cachés. La nuit m'était plus précieuse que le jour, parce que je me concentrais plus pleinement dans la prière. Vers les quatre heures j'avais coutume de me mettre au lit, et je dormais paisiblement deux heures environ. Quand j'étais éveillé je restais encore au lit pour me reposer ; je me levais vers onze heures.

Une nuit que je m'étais couché plus tôt qu'à

l'ordinaire, j'avais à peine dormi un quart d'heure que je m'éveillai, et je vis une lueur éclatante sur le mur en face de moi. Je craignis d'être tombé dans mes délires précédents; mais ce que je voyais n'était pas une illusion. Cette lumière venait par ma fenêtre située au nord, sous laquelle était placé mon lit.

Je saute à terre, je saisis ma table, je la mets sur mon lit, j'y place une chaise et monte par-dessus. Je vis alors un des spectacles les plus beaux et les plus terribles qu'on puisse imaginer.

C'était un grand incendie à une portée de fusil de nos prisons. Il s'était déclaré dans les boulangeries publiques, et il les réduisit en cendres.

La nuit était très-obscure, de sorte qu'on voyait se détacher parfaitement sur un immense fond noir ces vastes tourbillons de flammes et de fumée agités par un vent furieux. De larges étincelles voltigeaient de toutes parts, et il semblait qu'elles descendissent du ciel pressées comme les gouttes d'une pluie abondante. La lagune voisine reflétait l'incendie. Je voyais naviguer en tous sens une multitude de gondoles. Je me figurais la frayeur, le danger des gens qui habitaient dans cette maison et dans celles qui l'avoisinaient. J'entendais de loin des voix d'hommes et de femmes qui criaient: *Tognina! Momolo! Beppo! Zanze!* Voilà que le nom de Zanze me retentit encore à l'oreille! il y en a des milliers à Venise; cependant je craignais

que ce ne fût celle dont le souvenir m'était si doux! Peut-être l'infortunée était-elle là, peut-être enveloppée par les flammes! Oh! si j'avais pu m'échapper pour la délivrer!

Palpitant, frissonnant d'horreur, stupéfait, je restai à ma fenêtre jusqu'au point du jour. Puis je descendis, le cœur plein d'une tristesse mortelle, me figurant beaucoup plus de dommage qu'il n'y en avait réellement. Tremerello me dit qu'il n'y avait de consumé que les boulangeries et les magasins dépendants, avec une grande quantité de sacs de farine.

CHAPITRE XLVI

Mon imagination était encore vivement frappée de la vue de cet incendie, quand, quelques nuits après (je ne m'étais pas encore mis au lit et j'étais resté à ma table à étudier, quoique transi de froid), tout à coup j'entends des voix s'élever : c'étaient celles du geôlier, de sa femme, de leurs enfants et des seconds : *Au feu! au feu! O bienheureuse Vierge! nous sommes perdus!*

Le froid que je sentais disparut subitement. Je me levai tout en sueur, et regardai tout autour si l'on apercevait les flammes. On ne découvrait rien.

L'incendie était dans le palais même, dans quelques chambres voisines des prisons.

Un des seconds criait : *Maître, que ferons-nous de ces Messieurs que nous tenons en cage, si le feu fait des progrès?*

Le geôlier répondait : *Je n'ai pas le cœur de les laisser brûler, et cependant je ne puis ouvrir la prison sans la permission de la commission. — Allons, courage! vole demander cette permission. — J'y cours tout de suite; mais je crains bien que la réponse n'arrive pas à temps.*

Et où était cette héroïque résignation que je croyais posséder si certainement en pensant à la mort? Pourquoi l'idée de brûler vif me donnait-elle la fièvre? Ressent-on plus de plaisir à se laisser serrer la gorge qu'à se sentir brûler? Je pensais à cela! J'eus honte de ma peur; j'étais sur le point de crier au geôlier de m'ouvrir par charité; mais je me retins. Néanmoins j'avais peur.

Voilà, me dis-je, quel sera mon courage quand, échappé des flammes, je me verrai conduit à la mort. Je me retiendrai, je cacherai aux yeux des autres ma lâcheté; mais je tremblerai. Et pourtant n'est-ce donc pas encore du courage que d'agir, lorsqu'on éprouve des sentiments de crainte, comme si on ne les éprouvait pas? N'y a-t-il pas de la générosité à s'efforcer de donner volontiers ce qu'on a de la peine à donner? Obéir avec répugnance, n'est-ce pas néanmoins obéir?

Le trouble et la confusion étaient tels dans la maison du geôlier, qu'ils indiquaient un danger

toujours croissant. Et le second qui était allé demander la permission de nous faire sortir n'arrivait point! Enfin je crus entendre sa voix. J'écoutai; mais je ne pus distinguer ses paroles. J'attends, j'espère; c'est en vain, personne ne vient. Est-il possible qu'on n'ait pas accordé la permission de nous retirer du feu? et s'il n'y avait plus aucun moyen de s'échapper? et si le geôlier ne s'occupait qu'à se mettre hors de danger avec sa famille, sans plus penser aux pauvres prisonniers en cage?

Mais enfin, reprenais-je, ce n'est là ni de la philosophie, ni de la religion. Ne ferais-je pas mieux de me préparer à voir les flammes entrer dans ma chambre pour me dévorer?

Cependant le tumulte diminuait; peu à peu il cessa complétement. Était-ce une preuve que l'incendie avait cessé? ou bien tous ceux qui avait pu fuir l'avaient-ils fait, et ne restait-il plus que les victimes abandonnées à un destin si cruel?

La continuation du silence me calma : je jugeai que le feu devait être complétement éteint.

Je me mis au lit, et me reprochai comme une bassesse la peur que j'avais éprouvée. Maintenant que je ne craignais plus de brûler, j'étais fâché d'avoir été arraché aux flammes pour être tué quelques jours plus tard par la main des hommes.

Le matin du jour suivant, je sus de Tremerello quel avait été l'incendie; je me moquai de la peur qu'il me dit avoir eue, comme si la mienne n'eût

pas été égale à la sienne, ou peut-être plus grande.

CHAPITRE XLVII

Le 11 janvier 1822, vers les neuf heures du matin, Tremerello saisit une occasion pour venir à moi, et, plein d'agitation, il me dit :

« Monsieur sait-il que dans l'île Saint-Michel de Murano, à peu de distance de Venise, il y a une prison où sont enfermés peut-être plus de cent carbonari?

— Vous me l'avez déjà dit plusieurs fois : eh bien!... que voulez-vous dire?... Allons, parlez. Il y a peut-être d'autres condamnés?

— Précisément.

— Quels sont-ils?

— Je ne le sais pas.

— Ne serait-ce pas mon infortuné Maroncelli?

— Ah! Monsieur, je n'en sais rien, je n'en sais rien. »

Et il se retira plein de trouble, jetant sur moi des regards de compassion.

Peu d'instants après arriva le geôlier, accompagné des seconds et d'un homme que je n'avais jamais vu. Le geôlier paraissait interdit; l'inconnu prit la parole :

« Monsieur, la commission vous ordonne de venir avec moi.

— Allons donc. Et vous, qui êtes-vous?

— Je suis le geôlier des prisons de Saint-Michel, où vous devez être transféré. »

Le geôlier des *Piombi* remit mon argent à celui-ci. Je demandai et j'obtins la permission de faire quelques présents aux seconds. Je mis en ordre mes effets, je pris ma Bible sous mon bras, et je partis. En descendant rapidement ces escaliers sans fin, Tremerello me serra furtivement la main, ce qui semblait vouloir dire : Malheureux, tu es perdu!

Nous sortîmes par une porte qui donnait sur la lagune, et là il y avait une gondole avec deux seconds du nouveau geôlier.

Je montai dans la gondole, agité par mille sentiments divers : un certain regret d'abandonner les *Piombi*, où j'avais tant souffert, mais où je m'étais affectionné à quelqu'un, et où quelqu'un s'était affectionné à moi; le plaisir de me trouver en plein air après une si longue reclusion, de voir le ciel, la ville, les eaux, non plus à travers ces maudits barreaux de fer; le souvenir de la joyeuse gondole qui, dans des temps plus heureux, me balançait sur cette même lagune; les gondoles du lac de Côme, du lac Majeur; les barques légères du Pô, du Rhône et de la Saône!... O riantes années

évanouies pour jamais! Et qui, dans le monde, avait été plus heureux que moi?

Issu des parents les plus tendres, dans cette condition qui n'est pas la pauvreté, et qui, se trouvant à une égale distance du pauvre et du riche, facilite la connaissance de ces deux positions, condition que je trouve la plus avantageuse pour cultiver les affections; après les jours de ma première enfance, embellis par les plus tendres soins domestiques, j'étais allé à Lyon auprès d'un vieux cousin de ma mère, homme très-riche, et faisant un noble emploi de sa fortune. Là tout ce qui peut enchanter un cœur avide d'élégance et d'amour avait frappé l'ardeur de ma première jeunesse. Je revins ensuite en Italie, et, demeurant à Milan avec mes parents, j'avais continué à étudier, à aimer la société et les livres, au sein d'amis choisis et d'applaudissements flatteurs. Monti et Foscolo, quoique ennemis entre eux, me montraient une égale affection. Je m'attachai davantage à ce dernier, et cet homme naturellement irascible, qui par l'aspérité de ses manières s'attirait tant d'ennemis, était pour moi plein de douceur et de cordialité; de mon côté, je le révérais tendrement. Beaucoup d'hommes de lettres m'accordaient une affection que je m'empressais de rendre réciproque. Aucune envie, aucune calomnie ne vint m'assaillir, ou bien elles partaient de gens si méprisables, que leurs traits ne purent me nuire. A

la chute du royaume d'Italie, mon père avait transféré son domicile à Turin, suivi de toute sa famille; et moi, retardant toujours pour aller rejoindre ces personnes chéries, j'avais fini par rester à Milan, où tant de bonheur me souriait, que je ne pouvais me décider à l'abandonner.

Parmi tous les excellents amis que je possédais à Milan, trois se partageaient principalement mon cœur, don Pietro Borosieri, monseigneur Louis de Brême et le comte Louis Porro Lampertenghi; après eux venait le comte Frédéric Gonfalonieri. M'étant chargé de l'éducation des deux fils de Porro, j'étais comme un père à leur égard, et comme un frère à l'égard de leur père. Cette maison était le rendez-vous non-seulement des esprits les mieux cultivés de la ville, mais encore d'une foule de voyageurs célèbres.

C'est là que je connus M^me^ de Staël, Schlegel, Davy, Byron, Hobhouse, Brougham et beaucoup d'autres personnages illustres des autres parties de l'Europe. Oh! comme on est élevé et stimulé à ennoblir son esprit par la connaissance d'hommes de mérite! Oui, j'étais heureux, je n'aurais pas changé mon sort pour celui d'un prince... Et d'un sort si fortuné tomber entre les mains des sbires, passer de prison en prison, et finir par mourir étranglé, ou périr dans les fers!

CHAPITRE XLVIII

En roulant de telles pensées, j'arrivai à Saint-Michel, et je fus enfermé dans une chambre qui donnait sur la cour, la lagune et la belle île de Murano. Je m'informai de Maroncelli au geôlier, à sa femme et à quatre seconds. Mais ce fut en vain ; ils ne me faisaient que des visites bien courtes, pleines de défiance, et ils ne voulaient rien me dire.

Néanmoins, où il y a cinq ou six personnes, il est difficile de ne pas en rencontrer une compatissante et qui désire parler. Je trouvai cette personne, et voici ce que j'en appris :

Maroncelli, après être resté longtemps seul, avait été placé ensuite avec le comte Camille Laderchi. Ce dernier avait été libéré quelques jours après, déclaré innocent, et Maroncelli était de nouveau resté seul. Parmi nos compagnons, deux étaient sortis déclarés innocents, le professeur Jean-Dominique Romagnosi et le comte Jean Arrivabene. Le capitaine Rezia et Canova étaient ensemble ; le professeur Ressi était gisant et moribond dans une prison voisine de la leur.

« Les condamnations de ceux qui ne sont pas sortis sont donc rendues ? dis-je alors : et qu'attend-on pour les manifester ? Peut-être que l'in-

fortuné Ressi meurt, ou qu'il est hors d'état d'entendre sa sentence : n'est-il pas vrai?

— Je crois que oui. »

Chaque jour je m'informais de cet infortuné. Il a perdu la parole, il l'a recouvrée; il est dans le délire et a perdu connaissance; il donne peu de signes de vie; il vomit souvent du sang et délire encore; il est plus mal, il est mieux, il est à l'agonie : telles furent les réponses qu'on me donna pendant plusieurs semaines. Enfin, un matin, on me dit : Il est mort.

Je versai une larme sur lui, et je me consolai par la pensée qu'il mourait avant de connaître sa condamnation.

Le lendemain, 21 février 1822, le geôlier vint me chercher sur les trois heures après midi. Il me conduisit dans la chambre de la commission, et se retira. Les juges étaient assis; ils se levèrent, le président, l'inquisiteur et les deux juges assesseurs.

Le président, avec l'accent d'une noble commisération, me dit que l'heure était venue où l'on allait prononcer la sentence; que le jugement avait été terrible, mais que la bonté de l'empereur en avait déjà adouci les rigueurs.

Le président me lut la sentence : *Condamné à mort*. Puis il fit la lecture du rescrit impérial : *La peine est commuée en quinze années de prison dure, qui devront être passées dans la forteresse de Spielberg*.

« Je répondis : « La volonté de Dieu soit faite. » Et mon intention était vraiment de recevoir en chrétien ce coup terrible, et de ne montrer aucun ressentiment contre qui que ce fût.

Le président loua ma tranquillité, et me conseilla de la conserver toujours, me disant que cette tranquillité pourrait dans deux ou trois ans peut-être me rendre digne d'une plus grande grâce. Hélas ! ces deux ou trois années furent le commencement de bien d'autres.

Les autres juges m'adressèrent aussi quelques paroles honnêtes et pleines d'espérance. Mais l'un d'eux, qui durant le procès m'avait semblé plus hostile, me dit aussi quelques paroles obligeantes qui me poignardèrent ; car je vis que ces sentiments étaient démentis par ses regards, et j'aurais juré qu'il y avait dans ses yeux un rire de joie et d'insulte.

Maintenant je ne jugerais peut-être pas ainsi ; mais alors le sang me bouillonna dans les veines, et j'eus beaucoup de peine à me retirer pour ne pas laisser exhaler ma fureur. Je dissimulai, et tandis qu'on louait ma patience chrétienne, je l'avais déjà perdue dans mon cœur.

« Il nous est pénible, me dit l'inquisiteur, d'annoncer demain votre sentence en public ; mais c'est une formalité indispensable.

— Soit, dis-je.

— Dès ce moment nous vous accordons la compagnie de votre ami, » ajoutèrent-ils.

Le geôlier ayant été appelé, ils me remirent entre ses mains, en lui enjoignant de me mettre avec Maroncelli.

CHAPITRE XLIX

Qu'il fut doux pour moi et pour mon ami l'instant où il nous fut donné de nous revoir après une année de séparation et de douleurs si grandes! Les joies de l'amitié nous firent oublier quelques moments le souvenir de notre condamnation.

Je m'arrachai néanmoins de ses bras pour prendre la plume et écrire à mes parents. Je souhaitais ardemment que la nouvelle de mon triste sort arrivât à ma famille par moi plutôt que par d'autres, afin que les déchirements de leur cœur fussent adoucis par mes paroles de paix et de religion. Les juges me promirent d'expédier sur-le-champ ma lettre.

Après cela, Maroncelli me parla de son procès, et moi je lui parlai du mien; nous nous racontâmes quelques aventures de prison; puis, allant à la fenêtre, nous saluâmes trois autres amis qui étaient également à leur fenêtre. Canova et Rezia se trouvaient ensemble, le premier condamné à six ans de *prison dure*, et le second à trois. L'autre

était le docteur César Armari, qui dans les mois précédents avait été mon voisin sous les *Piombi*.

Parler avec les uns et avec les autres fut une agréable distraction pendant tout le jour et toute la soirée. Mais quand je fus au lit, que le flambeau eut été éteint et qu'il régna un profond silence, il me fut impossible de dormir. La tête me brûlait, et le cœur me saignait en pensant à ma famille. Résisteront-ils à un si grand malheur, ces chers vieillards? Leurs autres enfants suffiront-ils pour les consoler? Tous étaient autant aimés que moi, et ils valaient mieux. Mais un père et une mère ne trouvent jamais dans les enfants qui leur restent une suffisante compensation pour celui qui leur a été ravi.

Si je n'eusse pensé qu'à mes parents ou à quelque autre personne chérie, leur souvenir n'eût fait que m'affliger et m'attendrir; mais je pensais encore au rire de joie et d'insulte de ce juge, à mon procès, au motif de ma condamnation, aux passions politiques, au sort d'un si grand nombre de mes amis... Alors je ne pus plus juger avec indulgence aucun de mes adversaires. Dieu me mettait à une grande épreuve. Mon devoir eût été de la soutenir avec courage. Je ne le pus pas! Je ne le voulus pas! Le plaisir de la haine me fut plus agréable que celui du pardon : je passai une nuit d'enfer.

Le matin je ne priai point. L'univers me sem-

blait l'œuvre d'une puissance ennemie du bien. Autrefois j'avais calomnié Dieu; mais je n'aurais jamais cru pouvoir tomber dans le même état, et en si peu d'instants! Julien, en ses plus grandes fureurs, ne pouvait pas être plus impie que moi. Rouler dans son âme des pensées de haine, alors surtout qu'on est frappé d'un grand malheur qui devrait doubler nos sentiments religieux, c'est être bien coupable, même quand on serait juste. Oui, quand même on serait juste, on ne peut jamais haïr quelqu'un sans être mû par un immense orgueil. Et qui es-tu, misérable mortel, pour prétendre qu'aucun de tes semblables ne peut te juger avec rigueur? pour prétendre que personne ne puisse te faire de mal de bonne foi en croyant accomplir une justice? pour te désespérer et te plaindre, si Dieu permet que tu souffres plutôt en ce monde qu'en l'autre?

Je me sentais malheureux de ne pouvoir prier; mais où règne l'orgueil il n'y a point d'autre Dieu que soi-même.

J'aurais voulu recommander mes parents au suprême consolateur, et je ne croyais plus en lui.

CHAPITRE L

Vers les neuf heures du matin, Maroncelli et moi nous fûmes placés dans une gondole et con-

duits dans la ville. Nous abordâmes au palais du Doge, et nous montâmes à notre prison. On nous plaça dans la chambre où peu de jours auparavant était détenu Caporali; j'ignore où celui-ci fut conduit. Neuf ou dix sbires étaient là pour nous garder, et nous, nous attendions en nous promenant l'heure où nous serions traînés sur la place publique. Nous restâmes longtemps à attendre. Ce fut seulement vers midi que parut l'inquisiteur, qui nous ordonna de le suivre. Le médecin se présenta, et nous conseilla de boire un verre d'eau de menthe. Nous acceptâmes; et nous lui fûmes reconnaissants, non pas tant pour cela que pour la profonde compassion que ce bon vieillard nous témoignait. C'était le docteur Dosmo. Puis le chef des sbires s'avança et nous mit les menottes. Nous marchâmes à la suite, accompagnés d'autres sbires.

Nous descendîmes le magnifique escalier des Géants; notre mémoire nous rappela le souvenir du doge Marino Faliero, qui avait été décapité en cet endroit; puis nous passâmes le grand portique qui de la cour du palais conduit sur la petite place; et, arrivés là, nous nous dirigeâmes à gauche, vers la lagune. Au milieu de la petite place était l'échafaud sur lequel nous devions monter. Depuis l'escalier des Géants jusqu'à cet échafaud il y avait une double haie de soldats allemands. Nous passâmes au milieu.

Quand nous eûmes franchi les degrés de l'écha-

faud, en promenant nos regards nous vîmes la terreur planer sur toute la multitude. De différents côtés, dans le lointain, nous apercevions encore des gens armés, et l'on nous dit plus tard qu'il y avait de tous côtés des canonniers, mèche allumée.

C'était cette même petite place où en septembre 1820, un mois avant mon arrestation, un pauvre mendiant m'avait dit : « C'est ici un lieu maudit ! »

Je me souvins du mendiant, et je pensai : Peut-être se trouve-t-il au milieu de tant de spectateurs, et peut-être me reconnaît-il.

Le capitaine allemand nous ordonna de nous tourner vers le palais et de regarder en haut. Nous obéîmes, et nous aperçûmes sur la terrasse un officier de justice avec une feuille de papier à la main. C'était notre sentence ; elle fut prononcée à haute voix.

Il régna un profond silence jusqu'à ces mots : *Condamné à mort.* Alors s'éleva un murmure général de compassion ; puis suivit un nouveau silence pour entendre la fin de la lecture. Un nouveau murmure s'éleva encore à cette expression : *Sont condamnés à la prison dure, Maroncelli pour vingt ans, et Pellico pour quinze.*

Le capitaine nous fit signe de descendre. Nous jetâmes encore un dernier regard autour de nous, puis nous descendîmes. Nous rentrâmes dans la cour ; nous montâmes de nouveau le grand esca-

lier; nous retournâmes dans la chambre d'où nous étions partis; on nous ôta les menottes, et on nous reconduisit à la prison Saint-Michel.

CHAPITRE LI

Ceux qui avaient été condamnés avant nous étaient déjà partis pour Laybach ou pour le Spielberg, accompagnés d'un commissaire de police. Maintenant on attendait le retour de ce même commissaire, pour qu'il nous conduisît nous-mêmes à notre destination. Nous fûmes contraints d'attendre pendant un mois.

Ma vie alors était tout entière dans la conversation, pour me procurer une bienfaisante distraction. Quelquefois Maroncelli me lisait ses compositions littéraires, et moi je lui faisais connaître les miennes. Une autre fois je lus à la fenêtre pour Canova, Rezia et Armari, l'*Ester d'Engaddi*, le soir du lendemain, l'*Iginia d'Asti*.

Mais durant l'obscurité des nuits mon cœur frémissait et fondait en larmes; je dormais peu, et souvent pas du tout.

Je souhaitais et craignais en même temps d'apprendre comment mes parents avaient reçu la nouvelle de mon infortune.

Enfin je reçus une lettre de mon père. Quelle

fut ma douleur en apprenant que la dernière lettre que je lui avais adressée ne lui avait pas été expédiée aussitôt, comme j'avais supplié l'inquisiteur de le faire ! Ce père infortuné, se flattant toujours que je sortirais sans être condamné, prit un jour la Gazette de Milan, et y trouva ma sentence. Lui-même me racontait cette cruelle circonstance, et me laissait à penser quelles angoisses avaient déchiré son cœur.

Oh ! comme au milieu des sentiments d'amour que je sentais au fond de mon âme pour mon père, ma mère et toute ma famille, je frémissais d'indignation en apprenant que ma lettre n'avait pas été fidèlement envoyée ! Il n'y aura pas eu de malice sans doute dans ce retard ; moi j'en supposais une infernale. Je crus y découvrir un raffinement de barbarie, un horrible désir que ce coup frappât lourdement sur le cœur de mes proches. J'aurais voulu pouvoir répandre une mer de sang pour venger cette exécrable inhumanité.

Maintenant que je juge sans passion, je ne la trouve pas vraisemblable. Ce retard n'eut pour cause sans doute qu'une grande négligence.

Furieux comme je l'étais, je frémis en apprenant que mes compagnons se proposaient de faire leurs pâques avant leur départ, et je sentis que je ne devais pas participer à leur bonheur, parce que je n'avais pas la volonté de pardonner. Moi, être l'occasion d'un pareil scandale !

CHAPITRE LII

Enfin le commissaire arriva d'Allemagne, et vint nous annoncer notre départ dans deux jours.

« J'ai le plaisir, ajouta-t-il, de pouvoir vous offrir quelque consolation. En revenant de la forteresse de Spielberg, je vis à Vienne S. M. l'empereur, qui me dit que les jours de prison des condamnés pour délits politiques seraient de douze heures, et non de vingt-quatre. » Ce qui voulait dire que notre peine serait réduite de moitié.

Cette diminution ne nous fut jamais dans la suite annoncée officiellement; mais il n'y avait aucune probabilité que le commissaire voulût mentir, d'autant plus que cette nouvelle ne nous fut pas annoncée en secret, mais au su de la commission elle-même.

Cependant je ne pus pas m'en réjouir. Dans mon esprit, sept ans et demi de prison n'étaient guère moins horribles que quinze. Il me paraissait impossible de vivre si longtemps.

Ma santé était devenue de nouveau assez mauvaise. Je souffrais de grands maux de poitrine avec une toux continuelle. Je me croyais les poumons attaqués. Je mangeais peu, et ce peu, je ne le digérais pas.

Le départ fut fixé à la nuit du 25 au 26 mars.

Il nous fut accordé d'embrasser le docteur César Armari, notre ami. Un sbire nous enchaîna transversalement la main droite et le pied gauche, afin qu'il nous fût impossible de fuir. Nous montâmes dans une gondole, et nos gardiens ramèrent vers Fuzine.

Nous y trouvâmes deux voitures. Rezia et Canova montèrent dans l'une; Maroncelli et moi nous montâmes dans l'autre. Dans une des voitures était le commissaire avec deux prisonniers, et dans la seconde le sous-commissaire avec les deux autres. Six ou sept gardes de la police accompagnaient le convoi, armés de fusils et de sabres, et placés une partie dans l'intérieur des voitures, et une partie sur le siége des conducteurs.

Être forcé par le sort d'abandonner sa patrie, c'est toujours malheureux; mais l'abandonner chargé de chaînes, conduits dans des climats horribles, destiné à languir durant de longues années sous les verrous d'une prison, au milieu des sbires..., c'est une chose si déchirante, qu'il n'y a point de termes pour l'exprimer.

Avant de traverser les Alpes, ma nation me devenait plus chère d'heure en heure, tant était grande la compassion que tout le monde nous témoignait. Dans chaque ville, dans chaque village, dans chaque hameau, on connaissait déjà notre condamnation depuis plusieurs semaines, et l'on nous attendait. Dans quelques endroits, les com-

missaires et les gardes avaient beaucoup de difficulté à éloigner la foule. Il était vraiment admirable, le sentiment de bienveillance qu'excitait notre aspect.

A la ville d'Udine, j'éprouvai une surprise bien touchante. Arrivé à l'auberge, le commissaire fit fermer les portes de la cour et écarter la multitude. Il nous assigna une chambre, et dit aux domestiques de nous apporter à souper et tout ce qui est nécessaire pour dormir. Voilà qu'un instant après nous voyons arriver trois hommes avec des matelas sur leurs épaules. Quel est notre étonnement en découvrant qu'un seul est au service de l'auberge, et que les deux autres sont de nos connaissances! Nous fîmes semblant de les aider à porter les matelas, et nous leur touchâmes furtivement la main. Les larmes nous jaillissaient du cœur à eux et à nous. Oh! qu'il nous fut cruel de ne pouvoir les répandre entre les bras les uns des autres!

Les commissaires ne s'aperçurent pas de cette scène attendrissante; mais je me doutai qu'un des gardes perça le mystère au moment que le bon Dario me serrait la main. Ce garde était un Vénitien. Il nous regarda en face, Dario et moi, pâlit, et sembla balancer s'il devait élever la voix ou non; mais il se tut et tourna les yeux d'un autre côté, en dissimulant. S'il ne s'aperçut pas que c'étaient de nos amis, il pensa au moins que c'étaient des domestiques de notre connaissance.

CHAPITRE LIII

Le matin, nous partîmes d'Udine aux premières lueurs de l'aube. L'affectueux Dario se trouvait déjà dans la rue, enveloppé tout entier dans son manteau; il nous salua encore et nous suivit longtemps. Nous vîmes aussi un carrosse qui nous suivit l'espace de deux à trois milles, dans lequel une personne faisait voltiger un mouchoir. Enfin il retourna en arrière. Qui était-ce? Nous ne fîmes que le conjecturer.

Oh! que Dieu bénisse toutes les âmes généreuses qui ne rougissent pas d'aimer les infortunés! Ah! je les estimais d'autant plus, que durant les années d'infortune je connus des lâches qui me renièrent, et qui crurent se distinguer en répétant des injures contre moi. Mais, grâce à Dieu, il y en eut peu, et le nombre des autres fut très-grand.

Je me trompais en pensant que cette compassion qui nous avait été prodiguée en Italie devait cesser quand nous aurions mis le pied sur la terre étrangère : l'homme vertueux est toujours le compatriote des infortunés. Quand nous fûmes dans les régions de l'Illyrie et de l'Allemagne, nous fûmes témoins du même spectacle que dans notre pays. Ce gémissement était universel : *Arme Herrn!* (*Pauvres Messieurs!*)

Parfois, en arrivant dans quelque pays, nos voitures étaient obligées de s'arrêter avant qu'o eût décidé où on logerait. Alors la population se pressait autour de nous, et nous entendions des paroles de compassion qui partaient vraiment du cœur. La bonté de ce peuple me touchait encore plus que la compassion de mes compatriotes. Oh! comme je sentais pour eux de vifs sentiments de reconnaissance! Oh! comme elle est suave, la compassion de nos semblables! Comme il est doux de les aimer!

La consolation qui venait encourager mon âme diminuait peu à peu mes sentiments de haine contre ceux que j'appelais mes ennemis.

Qui sait, me disais-je intérieurement, si je voyais de près leur visage et s'ils vovaient le mien, que je pusse lire dans leur âme, et eux dans la mienne; qui sait si je ne serais pas contraint d'avouer qu'il n'y a point en eux de scélératesse, comme eux de convenir qu'il n'y en a point en moi? Qui sait si nous ne serions pas forcés de compatir à nos maux réciproques et de nous aimer?

Trop souvent les hommes ne se détestent et ne s'abhorrent que parce qu'ils ne se connaissent pas réciproquement. S'ils pouvaient échanger entre eux seulement quelques paroles, ils se donneraient une confiance aveugle.

Nous nous arrêtâmes un jour à Laybach, où Canova et Rezia furent séparés de nous et conduits

à la forteresse ; on peut facilement comprendre ce que cette séparation eut de déchirant pour nous quatre.

Le soir de notre arrivée à Laybach et le lendemain, un monsieur qu'on nous dit être, si j'entendis bien, secrétaire municipal, vint nous tenir compagnie. Il était rempli de sentiments d'humanité, et il parlait de la religion d'une manière pleine d'onction et de dignité. Je me doutai que ce pouvait être un prêtre : les prêtres, en Allemagne, ont coutume de se vêtir comme les séculiers. Il avait une de ces physionomies qui inspirent la confiance et l'estime. J'eus de la peine de ne pouvoir lier plus ample connaissance avec lui, et je regrette d'avoir eu l'étourderie d'oublier son nom.

Qu'il me serait doux encore de savoir ton nom, vertueuse jeune fille qui, dans un village de Styrie, nous suivis au milieu de la multitude, et puis, quand notre voiture dut s'arrêter quelques minutes, nous saluas avec les deux mains ! Tu te retiras ensuite, un mouchoir sur les yeux, appuyée sur le bras d'un jeune homme à figure triste, qui semblait Allemand à sa blonde chevelure, mais qui peut-être était allé en Italie, et avait aimé notre nation malheureuse.

Qu'il me serait doux de savoir vos noms à chacun de vous, respectables pères et mères de famille qui en différents endroits veniez auprès de nous demander si nos parents vivaient encore,

et qui, sur notre réponse affirmative, palissiez en vous écriant : *Oh ! que Dieu vous rende bientôt à ces infortunés vieillards !*

CHAPITRE LIV

Nous arrivâmes le 10 avril au lieu de notre destination.

La ville de Brünn est la capitale de la Moravie, et le lieu de la résidence du gouverneur des deux provinces de Moravie et de Silésie. Elle est située dans une riante vallée, et offre un certain aspect de richesse. Beaucoup de manufactures de draps y prospéraient encore, qui sont tombées dans la suite; sa population était d'environ 30,000 âmes.

A côté de ses murs, au couchant, s'élève un monticule, sur lequel s'appuie le triste château de Spielberg, autrefois résidence royale des seigneur de Moravie, aujourd'hui prison la plus sévère de l'empire autrichien. C'était une citadelle assez forte; les Français la bombardèrent et la prirent au temps de la fameuse bataille d'Austerlitz (le village d'Austerlitz est à peu de distance). Elle ne fut pas rétablie de manière à pouvoir servir de forteresse; mais on restaura une partie de l'enceinte qui avait été renversée. C'est là qu'on garde environ trois cents condamnés,

pour la plupart voleurs ou assassins, les uns à la *prison dure*, les autres à la *prison très-dure*.

Quand on subit la peine de la *prison dure*, on est obligé au travail; on porte une chaîne aux pieds, on couche sur des planches nues, et l'on reçoit la plus triste nourriture qu'on puisse s'imaginer. Le terme de *prison très-dure* signifie qu'on est enchaîné d'une manière plus horrible, avec un cercle de fer autour des reins, la chaîne fixée dans la muraille, de façon qu'à peine peut-on se traîner autour de la planche qui sert de lit. La nourriture est la même, quoique la loi dise : *Du pain et de l'eau*.

Nous, prisonniers d'État, tous étions condamnés à la *prison dure*.

En gravissant la pente de ce monticule, nous jetâmes un coup d'œil derrière nous pour dire adieu au monde, dans l'incertitude où nous étions si le gouffre qui allait nous engloutir vivants ne se fermerait pas à jamais sur nous.

Je paraissais tranquille à l'extérieur; mais intérieurement je rugissais. En vain je voulus avoir recours à la philosophie pour me calmer : la philosophie n'avait plus aucun motif suffisant pour moi.

Parti de Venise en mauvaise santé, je me trouvais extrêmement fatigué du voyage. Je souffrais de la tête et de tout le corps; j'étais dévoré par une fièvre brûlante. Le mal physique contribuait

à nourrir mon indignation, et probablement mon exaltation aggravait le mal physique.

Nous fûmes remis au surintendant du Spielberg, et il inscrivit nos noms au milieu de ceux des voleurs. Le commissaire impérial, en partant, nous embrassa avec émotion. « Je vous recommande particulièrement la docilité, Messieurs, nous dit-il; la plus légère infraction à la discipline peut être punie par le surintendant de la manière la plus sévère. »

L'acte d'écrou terminé, Maroncelli et moi nous fûmes conduits dans un corridor souterrain, où l'on nous ouvrit deux chambres obscures éloignées l'une de l'autre. Chacun de nous fut enfermé dans son cachot.

CHAPITRE LV

Il est bien cruel, après avoir dit déjà adieu à tant d'objets chéris, quand on n'est plus que deux amis également malheureux, oh ! oui, il est bien cruel de se séparer ! Maroncelli, en se séparant de moi, me voyait malade et versait des larmes sur moi, comme sur un homme qu'il ne devait plus revoir jamais; moi, je pleurais en lui une fleur brillante de santé, ravie peut-être pour toujours à la lumière vivifiante de l'astre du jour. Et cette fleur,

en effet, comme elle flétrit! Elle revit un jour la lumière; mais, hélas! dans quel état!

Quand je me vis seul dans cet antre horrible, quand j'entendis crier les verrous et que je pus distinguer, à la pâle lueur que jetait une petite fenêtre élevée, la planche nue qui devait me servir de lit, et une énorme chaîne attachée au mur, je me plaçai sur ce lit en frémissant; je pris cette chaîne, j'en mesurai la longueur, pensant qu'elle m'était destinée.

Une demi-heure après, j'entendis retentir le bruit rauque des clefs; la porte s'ouvre : le geôlier en chef m'apportait une cruche d'eau.

« Cela est pour boire, me dit-il avec une voix féroce; demain je vous apporterai du pain.

— Merci, bon homme.

— Je ne suis pas bon, répondit-il.

— Tant pis pour vous, lui répliquai-je tout indigné. Et cette chaîne, ajoutai-je, elle est peut-être pour moi?

— Oui, Monsieur, si quelquefois vous n'étiez pas tranquille, si vous vous mettiez en fureur et que vous vous permissiez des impertinences. Mais si vous êtes raisonnable, nous ne vous mettrons qu'une chaîne aux pieds. L'ouvrier la prépare. »

Il se promenait lentement de côté et d'autre, faisant sonner cet horrible trousseau de grosses clefs pendu à son côté; et moi, avec un œil plein d'irritation, j'admirais la taille gigantesque de ce

maigre vieillard : malgré les traits de sa figure, qui n'étaient pas vulgaires, tout en lui me semblait l'expression d'une brutale rigueur.

Oh ! comme les hommes sont injustes en appuyant leurs jugements sur l'apparence et sur leurs orgueilleuses préventions ! Cet homme que je croyais agiter ses clefs avec plaisir pour me faire sentir sa triste puissance ; cet homme que je croyais impudent par une longue habitude de cruauté, roulait dans son âme des pensées de compassion, et certainement il ne parlait si rudement que pour voiler ce sentiment. Il eût voulu le cacher, afin de ne point paraître faible, dans la crainte que je n'en fusse indigne ; mais en même temps, supposant que j'étais plus malheureux que coupable, il aurait désiré me le témoigner.

Fatigué de sa présence, et encore plus de son air de maître, je crus à propos de l'humilier en lui disant impérieusement, comme à un serviteur : « Donnez-moi à boire. »

Il me regarda, et ses yeux voulaient me dire : « Insolent, il faut perdre ici l'habitude de commander. »

Il garda le silence, courba sa longue échine, prit la cruche et me l'offrit. Je remarquai qu'en la prenant il tremblait, et, attribuant ce tremblement à l'âge qui pesait sur sa tête, un mélange de compassion et de respect tempéra mon orgueil.

« Quel âge avez-vous ? lui dis-je d'un ton aimable.

—Soixante-quatorze ans, Monsieur : j'ai déjà vu bien des misères, tant les miennes propres que celles d'autrui. »

Cette allusion à ses malheurs et à ceux d'autrui fut suivie d'un autre tremblement au moment qu'il reprit la cruche, et je pensai que ce n'était pas tant l'effet de l'âge que d'une noble agitation.

Cette réflexion éloigna de mon âme la haine que son premier aspect m'avait inspirée.

« Comment vous nommez-vous? lui dis-je.

— La fortune s'est jouée de moi, Monsieur, en me donnant le nom d'un grand homme. Je me nomme Schiller. »

Puis en quelques mots il me dit quel était son pays, son origine; quelles campagnes il avait faites, et les blessures qu'il avait rapportées.

Il était Suisse, d'une famille de paysans : il avait guerroyé contre les Turcs, sous les ordres du général Laudon, au temps de la reine Marie-Thérèse et de Joseph II, puis dans toutes les guerres de l'Autriche contre la France, jusqu'à la chute de Napoléon.

CHAPITRE LVI

Quand un homme que nous avions d'abord jugé défavorablement est ensuite réhabilité dans notre esprit, alors, en remarquant sa figure, sa voix,

ses manières, il nous semble y découvrir des signes évidents d'honnêteté. Cette observation est-elle une réalité? Je soupçonne que c'est une illusion : ce même visage, cette même voix, ces mêmes manières paraissaient pour nous naguère des marques évidentes de perversité; notre jugement sur ses qualités morales s'est changé, et aussitôt les conclusions de notre science physiognomonique se sont aussi changées. Combien de figures nous vénérons parce que nous savons qu'elles appartiennent à des hommes de mérite, quand le même aspect extérieur n'est nullement propre à inspirer le respect dans d'autres personnes, et ainsi réciproquement! J'ai ri une fois d'une dame qui, regardant un portrait de Catilina, et le confondant avec Collatin, s'imaginait voir dans ses traits la sublime douleur de Collatin après la mort de Lucrèce; et cependant de telles illusions sont communes.

Ce n'est pas qu'il n'existe point de visages qui portent le sceau sacré de la bonté, et qu'il n'y en ait point d'autres dont le caractère de perversité respire le crime; mais je prétends qu'il y a un grand nombre d'expressions douteuses.

Enfin, ayant accordé mes bonnes grâces à Schiller, je le regardai plus attentivement, et son visage n'eut rien de choquant pour moi.

A vrai dire, au milieu beaucoup de rudesse, son langage offrait aussi bien des traits d'une âme distinguée.

« Caporal, comme vous voyez que je le suis, me disait-il, j'ai reçu pour retraite le triste emploi de geôlier, et Dieu sait si je n'éprouve pas plus de regrets qu'aux jours où j'exposais ma vie sur les champs de bataille. »

Je me repentis de lui avoir demandé à boire avec tant de hauteur. « Mon cher Schiller, lui dis-je en lui pressant la main, vous le niez en vain, je sais que vous êtes bon, et, puisque je suis tombé dans un si grand malheur, je rends grâces au Ciel de vous avoir établi mon geôlier. »

Il écouta mes paroles, secoua la tête en se grattant le front, comme un homme tourmenté par une pensée importune.

« Je suis méchant, Monsieur; on a exigé de moi un serment que je ne violerai jamais. Je suis obligé de traiter tous les prisonniers sans avoir égard à leur condition, sans indulgence, sans souffrir d'abus, sans exception pour les prisonniers d'État. L'empereur sait ce qu'il fait, je dois lui obéir.

— Vous êtes un brave homme, et je respecterai toujours ce que vous regardez comme un devoir de votre conscience. Quiconque agit dans une conscience sincère peut se tromper, mais il est toujours pur devant Dieu.

— Pauvre Monsieur, prenez patience et plaignez-moi. Je serai de fer dans l'exécution de mes devoirs; mais le cœur!... mon cœur est plein

d'amertume de ne pouvoir soulager les infortunés. Voilà ce que je désirais vous dire. »

Nous étions émus tous les deux; il me pria d'être tranquille, de ne point me laisser aller à la fureur, comme font souvent les condamnés, et de ne point le forcer d'user envers moi de traitements rigoureux.

Il prit ensuite un ton rude, comme pour cacher une partie de ses sentiments. « Il faut maintenant que je m'en aille. »

Il se retourna ensuite en me demandant depuis quel temps je souffrais de cette toux violente; puis il lança une grande malédiction contre le médecin, parce qu'il ne venait pas ce soir-là même me visiter.

« Monsieur est tourmenté par une fièvre de cheval, ajouta-t-il; je m'y entends, moi. Vous auriez certainement besoin d'une paillasse; mais, puisque le médecin ne l'a pas ordonné, nous ne pouvons pas vous la donner. »

Il s'en alla, ferma la porte, et je m'étendis sur ces planches si dures; j'étais dévoré par la fièvre, tourmenté par de grandes douleurs de poitrine; néanmoins j'étais un peu plus calme; je me sentais moins ennemi des hommes, moins éloigné de Dieu.

CHAPITRE LVII

Le soir, le surintendant vint accompagné de Schiller, d'un autre caporal et de deux soldats, pour faire une perquisition.

Chaque jour il y avait trois perquisitions prescrites : une le matin, une à midi, et une autre le soir. On visitait tous les coins de la prison avec la plus minutieuse exactitude; les inférieurs sortaient, et le surintendant restait toujours à causer avec moi, surtout le soir et le matin.

La première fois que cette petite armée entra dans ma chambre, une pensée étrange s'éleva dans mon esprit. Ne connaissant pas encore ces usages incommodes, et l'esprit égaré par la violence de la fièvre, je m'imaginai qu'ils s'approchaient pour me massacrer; je m'emparai de la longue chaîne qui était près de moi, décidé à casser la tête à quiconque s'approcherait de moi.

« Que faites-vous, Monsieur? dit le surintendant; nous ne venons vous faire aucun mal; c'est une simple visite de formalité que nous faisons dans toutes les prisons pour nous assurer qu'il n'y a rien de désordonné. »

J'hésitais; mais quand je vis Schiller venir vers moi en me tendant amicalement la main, son aspect grave et paternel m'inspira de la confiance;

j'abandonnai la chaîne, et je serrai sa main entre les miennes.

« Oh ! comme Monsieur est brûlant, dit-il au surintendant; si on pouvait au moins lui donner une paillasse? »

Il articula ces paroles avec un accent si vrai et si prononcé d'affectueuse compassion, que j'en fus attendri.

Le surintendant me tâta le pouls, et compatit à mes souffrances : c'était un homme qui avait des manières polies, mais qui n'osait prendre sur lui aucune détermination.

« Ici, tout est de rigueur, et même pour moi, me dit-il; si je n'exécute pas à la lettre tout ce qui m'est prescrit, je risque d'être privé de mon emploi. »

Schiller allongeait pensivement les lèvres, et j'aurais juré qu'il disait au fond de son cœur : Si j'étais surintendant, je ne porterais pas la timidité jusqu'à ce point. Prendre une détermination justifiée par un si pressant besoin, c'est chose qui ne cause pas un grand préjudice à la monarchie, et qui ne pourrait certainement pas être regardée comme une grande faute.

Quand je fus seul, mon cœur, depuis quelque temps inaccessible aux sentiments profonds de la religion, s'attendrit et pria. C'était une prière qui appelait les bénédictions d'en haut sur la tête de Schiller. Je disais à Dieu : « Faites-moi découvrir

dans les autres quelques bonnes qualités qui m'affectionnent à eux. J'accepte tous les tourments de la prison; mais, ô mon Dieu, que j'aime, oh! accordez-le-moi, que j'aime mes semblables, et délivrez mon cœur des vils sentiments de la haine! »

A minuit j'entendis beaucoup de bruit d'hommes qui marchaient dans le corridor. Les clefs frémissent et crient, ma porte s'ouvre : c'est un caporal accompagné de deux soldats qui fait une visite.

« Où est mon vieux Schiller? » criai-je avec regret et mauvaise humeur. Il s'était arrêté dans le corridor.

« Me voici, me voici, » répondit-il.

Il s'approcha de mon misérable grabat, me tâta les pouls et s'inclina sur mon lit, jetant sur moi les regards compatissants et inquiets d'un père qui regarde son fils malade.

« Je me souviens, oui, c'est demain jeudi! murmurait-il tout bas; ce n'est que trop bien jeudi!

— Et que voulez-vous dire par là?

— Que le médecin n'a coutume de venir que dans la matinée du lundi, du mercredi et du vendredi; demain il ne viendra sûrement pas.

— Ne vous inquiétez pas pour cela.

— Que je ne m'inquiète pas! que je ne m'inquiète pas! dans toute la ville on ne parle que de votre arrivée, le médecin ne peut pas l'ignorer. Pourquoi diable n'a-t-il pas fait l'effort extraordinaire de venir une fois de plus?

— Qui sait s'il ne viendra pas demain, bien que ce soit jeudi? »

Le pauvre vieillard ne dit rien de plus; mais il me serra la main avec une force extrême, au point que je crus qu'il m'estropiait. Quoiqu'il me causât une vive douleur, j'en ressentis néanmoins beaucoup de plaisir.

CHAPITRE LVIII

Le jeudi, au matin, après avoir passé une nuit horrible, faible, les os brisés par les planches qui constituaient mon lit, je fus pris d'une sueur abondante. Arriva le moment de la visite. Le surintendant n'y était pas; comme cette heure lui était incommode, il venait un peu plus tard.

Je dis à Schiller : « Sentez-vous comme je suis mouillé de sueur? déjà elle se refroidit sur mon corps, j'aurais besoin maintenant de changer de chemise.

— C'est impossible! » cria-t-il d'une voix barbare.

Mais il me fit signe de la main et des yeux. Le caporal et les soldats étant sortis, il me fit encore un signe en fermant la porte.

Quelques instants après je le vis reparaître; il m'apportait une de ses grandes chemises, longue deux fois comme mon corps.

« Pour vous, Monsieur, dit-il, elle est un peu longue; mais pour le moment je n'en ai pas d'autres.

— Je vous remercie, mon ami; mais comme j'ai apporté au Spielberg une malle remplie de linge, j'espère qu'on ne me refusera pas l'usage de mes chemises. Ayez donc l'extrême obligeance d'en aller demander une au surintendant.

— Monsieur, il ne vous est plus permis ici de vous servir de votre linge. Tous les samedis on vous apportera une chemise de la maison, comme à tous les autres prisonniers.

— Honnête vieillard, lui dis-je, vous voyez en quel état je me trouve; il n'est guère vraisemblable que je sorte vivant de ma prison : comment pourrai-je vous en récompenser?

— Quoi donc, Monsieur, quoi! parler de récompense à qui ne peut rendre de services! à celui qui peut à peine en cachette prêter une de ses chemises pour essuyer la sueur qui inonde votre corps! »

Il me jeta brusquement sa grande chemise sur le dos, s'en alla en murmurant, et ferma la porte avec un bruit épouvantable.

Environ deux heures après, il m'apporta un morceau de pain noir.

« Voilà, me dit-il, la portion pour deux jours. » Puis il se mit à marcher en frémissant.

« Qu'avez-vous? lui demandai-je; vous êtes

en colère contre moi; j'ai pourtant accepté la chemise que vous m'avez offerte.

— Je suis en colère contre le médecin, qui, quoique ce soit aujourd'hui jeudi, pourrait bien daigner venir vous faire une visite.

— Patience! » dis-je.

Je disais patience, mais je ne trouvais plus moyen de rester ainsi étendu sur ces planches sans avoir un oreiller; tous mes os étaient brisés.

Vers les onze heures, un condamné accompagné de Schiller apporta mon dîner. Deux petits pots de fer le contenaient; il consistait en une très-mauvaise soupe et en quelques légumes tellement salés que l'odeur seule en faisait mal.

J'essayai d'avaler quelques cuillerées de soupe, cela me fut impossible.

Schiller me disait souvent : « Prenez courage; accoutumez-vous à cette nourriture : autrement il vous arrivera, comme à quelques autres malheureux, de ne manger que du pain, de tomber dans une langueur continuelle qui conduit bientôt à la mort. »

Le vendredi matin, le docteur Bayer vint enfin, et me trouva avec la fièvre; il ordonna qu'on me donnât une paillasse, et insista pour que je fusse tiré de ce souterrain et transporté dans une autre chambre au rez-de-chaussée. Ce fut impossible, il n'y avait pas de place. Le rapport en ayant été fait au comte Mitrowski, gouverneur des deux

provinces de Moravie et de Silésie, il répondit que, vu la gravité de la maladie, il ordonnait de suivre et d'exécuter les intentions du médecin.

Dans la chambre qu'on me donna pénétraient quelques rayons de lumière; et, en me cramponnant aux barreaux de mon étroite fenêtre, je voyais la vallée située au-dessous, une partie de la ville de Brünn, un faubourg avec plusieurs petits jardins, le cimetière, le petit lac de la Certosa, et les collines couvertes de forêts qui nous séparaient des champs si fameux d'Austerlitz.

Cette vue m'enchantait. Oh! que j'aurais été heureux si j'avais pu partager ma chambre avec Maroncelli!

CHAPITRE LIX

Cependant on nous préparait notre costume de prisonnier. Au bout de cinq jours on m'apporta le mien.

Il consistait en un pantalon de drap grossier, de couleur grise à droite, et de couleur capucine à gauche; un justaucorps avec des couleurs semblablement disposées, et un pourpoint offrant encore les mêmes couleurs, mais placées en sens inverse, c'est-à-dire la couleur capucine à droite, et la couleur grise à gauche. Les bas étaient de

laine grossière, la chemise en toile d'étoupe, pleine de fétus qui m'écorchaient : un véritable cilice; au cou nous avions une cravate de même toile. Les bottines étaient de cuir brut et à lacets, le chapeau était blanc.

Cette livrée était complétée par les fers que nous portions aux pieds, c'est-à-dire une chaîne qui allait d'une jambe à l'autre, et dont tous les anneaux étaient fermés par un clou rivé sur l'enclume. L'ouvrier qui me fit cette opération dit à un garde, croyant que je ne comprenais pas l'allemand : « Malade comme il est, on eût pu m'épargner cette plaisanterie; il ne se passera pas deux mois avant que l'ange de la mort vienne le délivrer.

— *Mœchte es seyn !* Plût au ciel, » lui dis-je en le frappant de la main sur l'épaule.

Le pauvre homme tressaillit et demeura tout confus; puis il ajouta :

« J'espère que je ne serai pas prophète, et que vous serez délivré par tout autre ange que celui-là.

— Plutôt que de vivre ainsi, ne vous semblerait-il pas, lui répliquai-je, que celui même de la mort serait le bienvenu? »

Il fit un signe de tête qui voulait dire oui, puis il se retira en compatissant à mes peines.

J'aurais volontiers quitté la vie; néanmoins je ne sentais aucune tentation de suicide. J'espérais que l'épuisement de la poitrine suffirait pour me délivrer. Dieu n'en décida pas ainsi. La fatigue du

voyage m'avait complétement abattu, le repos me procura quelque soulagement.

Quelques minutes après que l'ouvrier fut sorti de ma chambre, j'entendis le marteau retentir sur l'enclume dans le souterrain. Schiller était encore dans ma chambre.

« Entendez-vous ces coups? lui dis-je; ils mettent les fers à mon cher et infortuné Maroncelli. »

En prononçant ces paroles j'éprouvai un tel serrement de cœur, que je me sentis vaciller, et si le bon vieillard ne m'eût soutenu, je tombais. Je restai pendant plus d'une demi-heure dans un état qui semblait un évanouissement, mais qui n'en était pas un. Je ne pouvais prononcer aucune parole; mon pouls battait à peine, une sueur froide m'inondait de la tête aux pieds, et cependant j'entendais toutes les paroles de Schiller, et je possédais très-vivement le souvenir du passé et le sentiment du présent.

Le commandement du surintendant et la vigilance des gardes avaient jusqu'alors maintenu un silence parfait dans toutes les prisons voisines. Trois ou quatre fois j'avais entendu retentir à mes oreilles le refrain de quelques chansons italiennes; mais aussitôt une voix tonnante avait imposé un rigoureux silence. Il y avait des sentinelles placées sur le terre-plein en face de nos fenêtres, et une était postée dans notre corridor même; elle mar-

chait toujours en prêtant l'oreille à chacune des portes pour étouffer le moindre murmure.

Un jour, vers le soir (chaque fois que cette pensée se présente à ma mémoire, je sens se renouveler les palpitations que j'éprouvai alors), les sentinelles, par un heureux hasard, furent moins attentives, et j'entendis commencer et finir les couplets d'une chanson italienne avec une voix émue, claire néanmoins, dans une prison voisine de la mienne.

Oh! quelle joie inonda mon cœur! que j'étais délicieusement ému!

Je sautai de dessus ma paillasse, je prêtai l'oreille, et je ne pus maîtriser mon attendrissement; je pleurai.

« Qui es-tu, infortuné? criai-je; qui es-tu? dis-moi ton nom. Je suis Silvio Pellico.

— O Silvio! cria mon voisin, je ne te connais pas de figure; mais je t'aime depuis longtemps. Allons à notre fenêtre, et échangeons quelques paroles, malgré la surveillance des sbires. »

Je me cramponnai à ma fenêtre, il me dit son nom, et nous versâmes dans notre cœur le précieux baume de quelques paroles amies.

C'était le comte Antonio Oroboni, natif de Fratta, près de Rovigo, jeune homme de vingt-neuf ans.

Hélas! nous fûmes bientôt interrompus par les hurlements menaçants des sentinelles; celle du corridor frappait durement de la crosse de son

fusil tantôt ma porte, tantôt celle d'Oroboni. Nous ne voulions pas, nous ne pouvions pas obéir; cependant les malédictions et les blasphèmes de ces gardes devinrent tels, que nous cessâmes, dans la résolution de reprendre notre conversation quand les sentinelles seraient changées.

CHAPITRE LX

Nous espérions, ce qui fut en effet, qu'en parlant le plus bas qu'il nous serait possible, nous rencontrerions quelquefois des sentinelles complaisantes, qui feindraient de ne pas entendre nos causeries. A force d'expérimenter et d'essayer, nous parvînmes à prononcer nos paroles avec une articulation si faible, qu'elles arrivaient à nos oreilles sans frapper celles des autres, ou bien se prêtaient à être dissimulées. Quelquefois cependant il arrivait que nous avions des gardes qui avaient l'ouïe plus fine, ou bien que nous oubliions de modérer notre voix. Alors nous étions assaillis par de féroces hurlements; nos portes retentissaient de violents coups de crosse, et, ce qui nous était plus pénible, nous essuyions la colère du pauvre Schiller et du surintendant.

Peu à peu nous perfectionnâmes toutes nos petites ruses, nous parlions plutôt à certaines heures

qu'à telles autres, plutôt quand il y avait certains gardes que certains autres, mais toujours avec le ton de voix le plus modéré. Soit perfection dans notre art, soit habitude de condescendance qui se formait dans les autres, nous pûmes causer assez longtemps chaque jour sans qu'aucun surveillant prît l'occasion de nous reprendre.

Nous nous liâmes d'une tendre amitié. Il me raconta sa vie, et moi je lui racontai la mienne; les angoisses et les consolations de l'un devenaient les angoisses et les consolations de l'autre. Oh! de quel secours nous étions l'un pour l'autre! Que de fois, après avoir passé la nuit dans la plus cruelle insomnie, chacun de nous, en allant le matin à sa fenêtre et en saluant son ami, sentait dans son cœur l'amertume et la tristesse s'adoucir et le courage se fortifier! Chacun était persuadé qu'il était utile à son ami, et cette certitude entretenait une douce rivalité d'amabilité dans nos relations, et ce contentement qu'éprouve l'homme, même au sein de la plus extrême misère, quand il lui est donné de pouvoir apporter quelques consolations à ses semblables.

Chacun de nos entretiens inspirait le désir de les reprendre et d'avoir de nouveaux éclaircissements; c'était un aiguillon qui stimulait la vie, l'intelligence, la mémoire, l'imagination, le cœur.

Au commencement, le souvenir de Julien me rendait défiant sur la constance de mon nouvel

ami. Je me disais : Jusqu'à présent toutes nos pensées ont toujours été d'accord ; mais d'un jour à l'autre je peux lui déplaire en quelque chose, et il m'abandonnera complétement.

Ce soupçon se dissipa promptement. Nos opinions étaient parfaitement d'accord sur tous les points essentiels. A une âme noble, brûlante de généreux sentiments, et que le malheur n'avait pas domptée, il unissait la foi la plus candide et la plus vive dans le christianisme, tandis que chez moi il y avait encore souvent quelques oscillations, et même quelquefois le flambeau sacré de la foi semblait éteint.

Il combattait mes doutes par des raisonnements pleins de justesse et dictés par l'amour le plus généreux ; je sentais qu'il avait raison, j'en convenais, et cependant mes doutes revenaient encore. Cela arrive à tous ceux qui n'ont pas l'Évangile dans le cœur, à tous ceux qui portent haine à leur prochain, et qui s'enorgueillissent d'eux-mêmes. L'esprit voit un instant la lumière de la vérité ; mais, parce que cette divine clarté lui déplaît, il tourne les yeux et feint de ne plus rien voir.

Oroboni savait bien appeler mon attention sur les motifs qui doivent porter l'homme à user d'indulgence envers ses semblables. Je ne lui parlais pas de quelque personne que je détestais sans qu'il sût adroitement prendre sa défense non-

seulement par les paroles, mais encore par l'exemple. Il avait eu à souffrir de quelques hommes. Il en gémissait; mais il pardonnait à tous, et s'il pouvait me raconter un trait louable de quelqu'un d'eux, il le faisait volontiers.

L'irritation qui me maîtrisait et me rendait irréligieux depuis ma condamnation dura encore quelques semaines, puis elle cessa complétement; la vertu d'Oroboni m'avait gagné. En voulant l'atteindre, je me mis au moins à suivre ses traces. Quand je pus de nouveau prier sincèrement et ne haïr personne, je sentis tous mes doutes sur la foi se dissiper entièrement. *Ubi charitas et amor, Deus ibi est :* « Là où sont la charité et l'amour, là est Dieu. »

CHAPITRE LXI

A dire vrai, si notre position était cruelle et propre à irriter, nous avions en même temps le rare bonheur de ne voir autour de nous que des gens honnêtes et de bon cœur.

Ils ne pouvaient adoucir notre misère autrement que par leurs manières bienveillantes et respectueuses; c'est ce que tous faisaient. S'il y avait quelque rudesse dans le vieux Schiller, comme elle était compensée par la noblesse de son cœur!

Le malheureux Kemda lui-même (c'était un condamné qui nous apportait notre dîner et trois fois de l'eau chaque jour) voulait que nous vissions la compassion que lui inspirait notre triste sort. Il balayait ma chambre deux fois par semaine. Un matin qu'il était occupé à le faire, il saisit le moment où Schiller était éloigné pour m'offrir un morceau de pain blanc. Je ne voulus pas l'accepter; mais je lui serrai cordialement la main. Ce serrement de main l'émut. Il me dit en mauvais allemand (il était Polonais) : « Monsieur, on vous donne si peu de nourriture ici, que vous devez souffrir de la faim? »

Je l'assurai du contraire; mais ce que je disais n'était guère croyable.

Le médecin, voyant qu'aucun de nous ne pouvait manger les aliments qu'on nous offrait dans les premiers temps de notre prison, nous mit tous à ce qu'on appelle *le quart de portion*, c'est-à-dire au régime de l'hôpital. C'étaient trois bouillons très-légers par jour, un petit morceau de rôti d'agneau qu'on pouvait avaler en une bouchée, et environ trois onces de pain blanc. Comme m'a santé s'améliorait toujours, mon appétit croissait de même, et ce *quart* était vraiment trop peu. J'essayai de retourner à la nourriture ordinaire, mais il n'y avait rien à gagner; j'éprouvais un tel dégoût, que je ne pouvais rien en prendre. Il fallut que je me contentasse absolument du

quart. Pendant plus d'un an j'éprouvai ce que c'était que le tourment de la faim, et ce tourment de la faim, mes compagnons d'infortune eurent à le souffrir encore plus fortement, eux qui étaient plus robustes et qui avaient besoin d'une nourriture plus abondante pour les soutenir. J'ai appris de quelques-uns d'eux qu'ils acceptèrent du pain de Schiller, et de quelques autres gardes destinés à nous servir, et même du bon Kemda.

« On dit dans la ville qu'on vous donne bien peu de nourriture, » me dit un jour le barbier, jeune apprenti de notre chirurgien.

« C'est très-vrai, » lui répondis-je naturellement.

Le samedi suivant, car il venait tous les samedis, il voulut me donner en cachette un gros morceau de pain blanc. Schiller feignit de ne point apercevoir l'offre. Pour moi, si j'eusse voulu écouter mon estomac, je l'aurais accepté; mais je fus ferme, et je refusai ce pauvre jeune homme, afin qu'il ne fût pas tenté de renouveler ses dons, ce qui à la longue eût pu lui devenir à charge.

C'était par la même raison que je refusais les offres de Schiller; plusieurs fois il m'apporta un morceau de viande bouillie, me priant de l'accepter, protestant que cela ne lui coûtait rien, qu'il ne savait plus qu'en faire, qu'il la donnerait à un autre si je ne voulais pas la recevoir. Je me serais jeté dessus pour la dévorer; mais si je l'eusse

acceptée, n'aurait-il pas eu tous les jours le désir de m'offrir quelque chose?

Deux fois seulement, un jour qu'il me présenta une assiette de cerises, et une autre fois quelques poires, la vue de ces fruits me fit irrésistiblement oublier mes résolutions. Je me repentis plus tard d'avoir accepté, précisément parce que, dans la suite, il ne cessait de m'en offrir.

CHAPITRE LXII

Dans les premiers jours il fut établi que chacun de nous aurait, deux fois la semaine, une heure de promenade. Dans la suite, cet adoucissement nous fut accordé tous les deux jours, et plus tard, tous les jours, excepté les fêtes.

Chacun de nous était conduit isolément à la promenade, au milieu de deux gardes ayant le fusil sur l'épaule. Moi, qui me trouvais placé à l'extrémité du corridor, quand je sortais, je passais devant la porte de tous les condamnés pour délits politiques en Italie, excepté devant celle de Maroncelli, qui languissait au fond de son cachot souterrain.

« Bonne promenade, murmuraient-ils tous par le guichet de leur porte; mais il ne m'était pas permis de m'arrêter un instant pour saluer personne.

On descendait un escalier, on traversait une vaste cour, et on allait sur un terre-plein exposé au midi, d'où l'on pouvait apercevoir la ville de Brünn et une grande étendue du pays voisin.

Dans la cour que je viens de nommer, il y avait beaucoup de condamnés ordinaires qui allaient à leurs occupations, ou venaient de leurs travaux. Parmi eux se trouvaient quelques voleurs italiens qui me saluaient avec un grand respect, et disaient entre eux : « Ce n'est pas un brigand comme nous, eh bien! pourtant sa prison est plus dure que la nôtre. »

En effet, ils avaient beaucoup plus de liberté que moi.

J'entendais ces paroles et beaucoup d'autres, et je leur rendais leur salut avec cordialité. Un d'eux me dit un jour : « Votre salut, Monsieur, me fait beaucoup de bien. Monsieur peut voir sans doute sur ma physionomie quelque chose qui n'appartient pas à un scélérat. Une passion malheureuse m'a entraîné à commettre un crime; mais, Monsieur, non, non, je ne suis pas un scélérat. »

Et le malheureux fondit en larmes. Je lui présentai la main; mais il ne put la serrer. Mes gardes, non par méchanceté, mais pour exécuter les ordres qu'ils avaient reçus, le repoussèrent. Ils ne devaient laisser approcher de moi qui que ce fût.

Les paroles que ces condamnés m'adressaient, ils feignaient de se les dire entre eux; et quand mes gardes s'apercevaient qu'elles étaient prononcées pour moi, ils imposaient silence.

On voyait encore passer dans cette cour des hommes de différentes conditions, étrangers au château, qui venaient faire visite au surintendant, au chapelain, au sergent, ou à quelqu'un des caporaux. « Voilà un italien, voilà un Italien, » disaient-ils à demi-voix. Puis ils s'arrêtaient pour me regarder, et plus d'une fois je les entendis dire en allemand, croyant n'être pas compris : « Ce pauvre Monsieur ne pourra pas vivre longtemps, il a la mort peinte sur le visage. »

En effet, après avoir éprouvé une certaine amélioration dans ma santé, je languissais par la privation de nourriture et j'étais affaibli par la fièvre. J'avais peine à traîner ma chaîne jusqu'au lieu de la promenade; là je me jetais sur l'herbe, et y restais ordinairement jusqu'à ce que l'heure fût passée.

Les gardes se plaçaient à mes pieds ou à mes côtés, et nous causions ensemble. Un d'eux, nommé Krol, Bohémien d'origine, quoique issu d'une pauvre famille de cultivateurs, avait néanmoins reçu une certaine éducation, et l'avait perfectionnée, autant qu'il l'avait pu, en réfléchissant avec un esprit plein de justesse sur les choses de ce monde, et en lisant tous les livres qui lui tom-

baient sous la main. Il possédait une certaine connaissance de Klopstock, de Vieland, de Goethe, de Schiller, et de beaucoup d'autres écrivains distingués d'Allemagne. Il en savait par cœur beaucoup de passages, et il les récitait avec goût et intelligence. L'autre garde était un Polonais, nommé Kubitzki, ne sachant rien, mais respectueux et cordial. Leur compagnie m'était assez chère.

CHAPITRE LXIII

A une extrémité de ce terre-plein se trouvaient les appartements du surintendant; à l'autre extrémité logeait un caporal avec sa femme et un petit enfant. Quand je voyais quelqu'un sortir de ces maisons, je me levais, je m'approchais de cette personne ou de ces personnes qui venaient de s'y montrer, et j'étais comblé de démonstrations de politesse et de condoléance.

La femme du surintendant était malade depuis longtemps et dépérissait lentement. Elle se faisait quelquefois porter, sur un canapé, au grand air. Il est impossible de dire combien elle était émue en exprimant la compassion qu'elle portait à mes infortunes et à celles de mes compagnons. Son regard était doux et timide, et, quoique timide, se fixait quelquefois, avec une confiance vive et

pleine de curiosité, sur les yeux de celui qui lui parlait.

Je lui dis une fois en riant ? « Savez-vous, Madame, que vous ressemblez un peu à une personne qui me fût chère. »

Elle rougit, puis elle me répondit avec une simplicité grave et aimable : « Ne m'oubliez donc jamais quand j'aurai rendu le dernier soupir; priez pour ma pauvre âme et pour mes chers petits enfants que je laisse sur la terre. »

Depuis ce jour elle ne put quitter le lit, je ne la revis plus. Elle continua de languir encore quelques mois, et mourut.

Elle avait quatre enfants d'une beauté parfaite, dont le dernier était encore à la mamelle; cette infortunée les embrassait devant moi, puis elle disait : « Qui sait qui deviendra leur mère après moi ! Quelle qu'elle soit, que le Seigneur lui donne des entrailles de mère, même pour les enfants que son sein n'a pas portés ! » Puis elle pleurait.

Mille fois je me suis rappelé cette prière et ces pleurs.

Quand elle ne fut plus, j'embrassais quelquefois ses petits enfants, je m'attendrissais, je répétais la prière de leur mère. Je pensais à ma mère, aux vœux ardents que son cœur formait sans doute pour moi, et je m'écriais d'une voix entrecoupée de sanglots : « Oh ! elle est plus heureuse, la mère qui abandonne en mourant ses fils encore en bas

âge, que celle qui, après les avoir élevés avec des soins infinis, se les voit ravir! »

Deux personnes avancées en âge avaient coutume d'être avec ces enfants : l'une était la mère du surintendant, et l'autre sa tante. Elles désirèrent connaître toute mon histoire, et je la leur racontai en abrégé.

« Que nous sommes malheureuses, disaient-elles, de ne pouvoir en aucune manière soulager vos infortunes! Soyez certain que nous prierons pour vous, et que si un jour votre grâce vous est accordée, ce sera un jour de fête pour toute notre famille. »

La première de ces dames, que je voyais le plus souvent, possédait une éloquence douce et extraordinairement propre à me donner des consolations. Je l'écoutais avec une reconnaissance filiale, et ses paroles restaient gravées au fond de mon cœur.

Elle me disait des choses que je savais déjà, et elles me frappaient comme si elles eussent été nouvelles : Que le malheur ne dégrade pas l'homme, mais l'ennoblit s'il n'est pas pusillanime; que si nous pouvions entrer dans les jugements de Dieu, nous verrions souvent que les vainqueurs sont plus à plaindre que les vaincus, ceux qui sont heureux que les affligés, les hommes riches que ceux qui sont dépouillés de tout; que l'amitié particulière témoignée par l'Homme-Dieu aux infortunés est

pour nous une grande leçon; que nous devons nous glorifier de la croix depuis qu'elle a été portée par les épaules d'un Dieu.

Eh bien! ces deux bonnes dames que je voyais avec tant de plaisir durent bientôt partir du Spielberg pour des raisons de famille. Les petits enfants ne vinrent plus sur le terre-plein... Ces circonstances m'affligèrent.

CHAPITRE LXIV

La gêne de la chaîne que je portais aux pieds, en me causant de cruelles insomnies, contribuait à me ruiner la santé. Schiller voulait que je fisse des réclamations, prétendant que le devoir du médecin était de me la faire ôter.

Pendant quelque temps je ne voulus pas l'écouter; enfin je cédai à ses conseils, et je dis au médecin que, pour recouvrer le précieux bienfait du sommeil, je le priais de me faire enlever ma chaîne au moins pendant quelques jours.

Le médecin répondit que mes fièvres n'étaient pas assez alarmantes pour qu'il pût faire droit à ma demande, et qu'il était nécessaire que je m'habituasse aux fers.

Cette réponse m'indigna, et j'éprouvai une sorte de rage d'avoir fait une demande sans résultat.

« Voilà ce que j'ai gagné à suivre votre pressant conseil, » dis-je à Schiller.

J'avoue que je lui dis ces paroles assez rudement; ce brave homme, quoique d'un caractère simple, s'en offensa.

« Il vous déplaît, Monsieur, s'écria-t-il, d'éprouver un refus, et il me déplaît à moi que vous me traitiez toujours avec une hauteur insultante.»

Puis il se mit à commencer un long sermon : « Les superbes font consister leur grandeur à ne pas s'exposer aux refus, à n'agréer aucune offre, à avoir honte de mille bagatelles. *Alle Eseleein ! Véritables âneries !* Vaine grandeur ! ignorance de la vraie dignité ! La vraie dignité consiste à ne rougir que des mauvaises actions. »

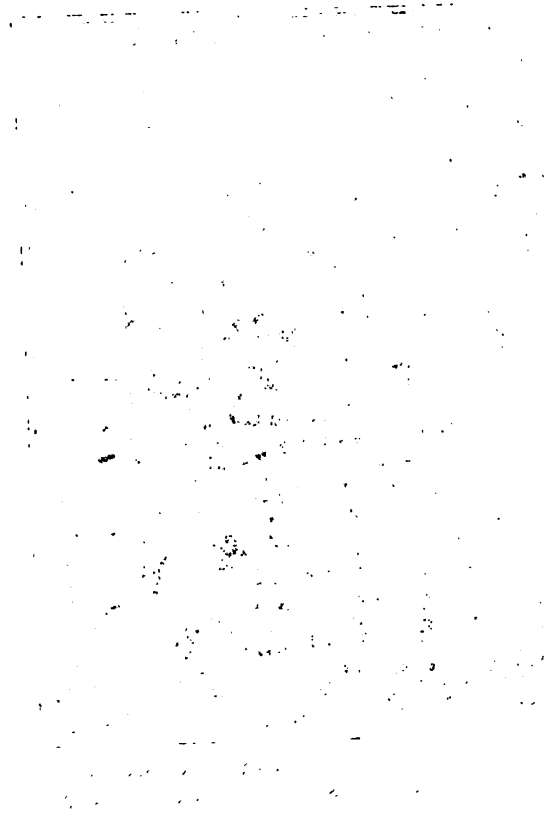
Il dit, sortit, et fit un bruit infernal avec ses clefs.

Je demeurai stupéfait. Eh bien ! me dis-je, cette rude franchise me plaît; elle part du cœur comme ses offres, comme ses conseils, comme sa compassion. Ne vient-il pas de me dire la vérité ? A combien de faiblesses n'ai-je pas attribué le nom de dignité, tandis qu'en réalité elles ne sont qu'orgueil !

A l'heure du dîner, Schiller laissa entrer Kemda seul, et lui-même resta sur le seuil de la porte. Je l'appelai.

« Je n'ai pas le temps, » répondit-il d'un ton sec.

Je me levai de table, j'allai à lui, et je lui dis :



« Voilà ce que j'ai craint à subir votre [illegible] sent réveil, » dit-il à Schiller.

Alors ce que je lui dis des paroles [illegible] brave homme, qui [illegible] sive, son officier.

« Je vous dérange, monsieur. Vérité-il, d'[illegible] fois, et il me déplaît [illegible] vous [illegible] [illegible] ne [illegible] [illegible] [illegible]

Je ne sais ce que je lui dis ; j'étais hors de moi, dans l'ivresse de la joie et de la tendresse.

« Si vous voulez que je digère mon dîner, ne me faites pas une triste figure.

— Et quelle figure ai-je à faire? demanda-t-il en adoucissant le ton.

— Celle d'un homme gai, d'un ami.

— Vive la gaieté! s'écria-t-il; et si pour aider votre digestion il faut danser, je danserai. »

Et il se mit à gambader sur ses longues et maigres perches d'une manière si comique, que j'étouffais de rire. Je riais, et j'avais le cœur ému.

CHAPITRE LXV

Un soir, Oroboni et moi nous étions à notre fenêtre, et nous nous plaignions tous deux d'être dévorés par la faim. Nous élevâmes un peu trop la voix, et les sentinelles crièrent. Le surintendant, qui par malheur passait de ce côté, crut qu'il était de son devoir de faire appeler Schiller, et de lui reprocher d'une manière sanglante de ne pas veiller avec soin à nous faire observer le silence.

Schiller accourut avec une vive colère s'en plaindre à moi, et m'ordonna de ne plus parler jamais de ma fenêtre. Il voulait que je lui en fisse la promesse.

« Non, répondis-je, je ne veux pas vous le promettre.

— Oh! *der Teufel! der Teufel!* (diable! diable!) à moi vous osez dire : Je ne veux pas, à moi qui viens de recevoir une verte réprimande pour l'amour de vous!

— Je vous plains, mon cher Schiller, de la réprimande que vous venez d'éprouver; j'en suis vraiment fâché; mais je ne veux pas faire une promesse que je ne pourrais tenir.

— Et pourquoi ne la tiendriez-vous pas?

— Parce que je ne le pourrais pas; parce que la solitude continuelle est pour moi un supplice si cruel, que je ne pourrais jamais résister au besoin de laisser échapper de mes lèvres quelques paroles, d'inviter mon voisin à me répondre; et si mon voisin gardait le silence, j'adresserais la parole aux barreaux de ma fenêtre, aux collines qui sont devant moi, aux oiseaux qui volent dans l'air.

— *Der Teufel!* et vous ne voulez pas me le promettre?

— Non! non! » m'écriai-je.

Il jeta à terre son trousseau énorme de clefs, laissa échapper une larme et m'embrassa.

« Est-ce que j'ai dépouillé les sentiments d'un homme pour ces maudites clefs? Vous êtes un homme comme il faut, et je vois avec plaisir que vous ne voulez pas me promettre ce que vous ne pourriez tenir. Je ferais de même, moi. »

Je ramassai les clefs, et je les lui offris.

« Ces clefs, lui dis-je, ne sont pas si *maudites*:

puisque, d'un honnête caporal que vous êtes, elles n'ont pu faire un sbire impitoyable.

— Et si je croyais, répliqua-t-il, qu'elles pussent me conduire là, je les porterais à mes chefs, et leur dirais : Si vous ne voulez me donner du pain qu'à titre de bourreau, j'irai demander l'aumône. »

Il tira son mouchoir, s'essuya les yeux; puis, les levant au ciel et joignant les mains, il semblait faire une prière. Je joignis aussi mes mains, et m'unis à sa prière. Il comprenait que je formais des vœux ardents pour son bonheur, comme il en formait pour le mien.

En se retirant il me dit à demi-voix : « Quand vous converserez avec le comte Oroboni, parlez le plus doucement possible. Vous ferez ainsi deux bonnes actions à la fois : d'abord vous m'épargnerez les réprimandes du surintendant, ensuite vous ne ferez pas entendre..., dois-je le dire?... quelque discours imprudent qui, étant rapporté, ne pourrait qu'irriter davantage celui qui peut punir. »

Je lui assurai que nos lèvres ne laissaient échapper aucune parole dont la révélation pût offenser qui que ce fût.

Nous n'avions pas besoin, en effet, de conseils pour être prudents. Deux prisonniers qui communiquent entre eux savent très-bien se créer un jargon avec lequel ils peuvent dire tout, sans pouvoir être compris de personne.

CHAPITRE LXVI

Je revenais un matin de ma promenade accoutumée; c'était le 7 août. La porte de la prison d'Oroboni était ouverte, et Schiller, qui s'y trouvait, ne m'avait pas entendu venir. Mes gardes veulent me devancer pour fermer cette porte, mais je les préviens; je m'élance soudain dans les bras d'Oroboni.

Schiller fut tout interdit; il se mit à jurer et leva le doigt pour me menacer; mais ses yeux se remplirent de larmes, et il s'écria d'une voix coupée par ses sanglots : « O mon Dieu! faites miséricorde à ces pauvres jeunes gens, et à moi, et à tous les infortunés, vous qui avez aussi tant souffert sur la terre. »

Les deux gardes ne pouvaient non plus retenir leurs larmes. La sentinelle du corridor, accourue à cette scène, fondait aussi en larmes. Oroboni me disait : « Silvio, Silvio, aujourd'hui est le jour le plus précieux de ma vie! » Je ne sais ce que je lui dis, j'étais hors de moi, dans l'ivresse de la joie et de la tendresse.

Quand Schiller nous ordonna de nous séparer, force fut de lui obéir. Alors Oroboni laissa couler un long ruisseau de larmes, et dit : *Nous ne nous reverrons plus sur la terre!*

Et, en effet, je ne le revis plus jamais. Quelques mois après sa chambre était vide, et Oroboni reposait dans le cimetière situé devant ma fenêtre.

Depuis que nous avions pu nous voir un instant, il semblait que les liens de notre amitié fussent devenus plus étroits qu'auparavant; il semblait que nous nous fussions devenus réciproquement plus nécessaires.

Oroboni était un beau jeune homme, d'une figure distinguée, mais pâle et de mauvaise santé. Ses yeux seuls étaient pleins de feu et de vie. Mon affection pour lui était encore augmentée par la compassion que m'inspiraient sa faiblesse et sa pâleur.

Il éprouvait les mêmes sentiments à mon égard. Tous deux nous comprenions qu'il était vraisemblable que bientôt il était réservé à l'un de nous de survivre à son ami.

Peu de jours après il tomba malade. Je ne faisais plus que gémir et prier pour lui. Après avoir éprouvé quelques accès de fièvre, il recouvra de nouveau ses forces et put revenir à nos entretiens, si pleins de charmes pour l'amitié. Oh! comme j'étais consolé en entendant encore les doux sons d'une voix amie!

« Ne t'abuse pas, me disait-il, ce sera pour peu de temps; aie le courage de te préparer à me perdre, ranime mon courage par le tien. »

Vers ce temps on voulut blanchir les murs de

notre prison, et l'on nous transféra dans les souterrains. Durant ce temps nous fûmes malheureusement séparés. Schiller me disait qu'Oroboni se portait bien; mais je ne pouvais me décider à croire qu'il m'avouât la vérité, et je craignais que cette santé si fragile ne s'altérât encore dans ces humides et obscurs cachots.

Si j'avais eu la consolation de devenir le voisin de mon cher Maroncelli! J'entendis pourtant sa voix. Nous nous saluâmes en chantant, malgré les cris des gardes.

Dans ce temps nous reçûmes la visite du premier médecin de Brünn, envoyé peut-être par suite des relations que faisait à Vienne le surintendant des prisons au sujet de l'extrême faiblesse où nous étions tous réduits par la privation de nourriture, ou plutôt parce qu'alors dans la maison régnait un scorbut très-épidémique.

Ne connaissant pas le motif de cette visite, je m'imaginai que c'était à cause d'une nouvelle maladie d'Oroboni. La crainte de le perdre me donnait une inquiétude inexprimable. Je fus alors surpris par une noire mélancolie, et j'eus le désir de mourir. La pensée du suicide fut sur le point d'entrer dans mon cœur. Je la repoussai; mais j'étais comme un voyageur fatigué qui se dit à lui-même : C'était mon devoir de marcher jusqu'au but, et qui éprouve un sentiment irrésistible de se jeter à terre et de se reposer.

On m'avait dit que depuis peu un vieux Bohémien s'était tué dans un de ces obscurs cachots en se frappant la tête contre les murs. Je ne pouvais chasser de mon imagination la tentation de l'imiter. Je ne sais quelle eût été l'issue de mon désir, quand un grand vomissement de sang me fit croire que ma mort était prochaine. Je rendis grâces à Dieu, qui voulait bien ainsi me délivrer de la vie, et je réprouvai un acte de désespoir que ma raison condamnait.

Dieu néanmoins voulut me conserver; ce vomissement de sang me soulagea. Bientôt je fus conduit dans la prison que j'avais déjà habitée, et l'influence de la lumière plus abondante, ainsi que le voisinage de mon cher Oroboni, me fit encore aimer la vie.

CHAPITRE LXVII

Je lui parlai de la mélancolie pleine de crainte et d'anxiété que j'avais éprouvée après notre séparation. Il me dit qu'il avait eu également à combattre dans son cœur la pensée du suicide.

« Mettons à profit, me disait-il, le peu de temps qui nous est encore donné, pour nous fortifier et nous consoler mutuellement à l'aide de la religion. Parlons de Dieu, ranimons son amour dans

nos cœurs; rappelons-nous qu'il est la justice, la sagesse, la bonté, la beauté; qu'il est ce que nous pouvons admirer de plus parfait et de plus sublime. Je te dis en vérité que la mort n'est pas éloignée de moi. Je te serai éternellement reconnaissant si tu peux réussir à me rendre dans mes derniers jours aussi religieux que j'aurais dû l'être toute ma vie. »

La matière la plus ordinaire de nos discours était la philosophie chrétienne et la comparaison que nous établissions entre elle et la frivolité de la doctrine sensualiste. Nous étions charmés de voir cette conformité entre le christianisme et la raison; en confrontant les diverses communions évangéliques, nous voyions que le catholicisme seul est à l'abri de toute saine critique, et que sa doctrine renferme les dogmes les plus saints et la morale la plus pure, débarrassée des misérables productions de l'ignorance humaine.

« Et si, par un hasard invraisemblable, nous étions rendus à la société, disait Oroboni, serions-nous assez pusillanimes pour ne pas confesser l'Évangile? pour prendre ombrage si quelqu'un venait à s'imaginer que la prison a affaibli notre esprit, et que c'est par faiblesse que nous sommes devenus plus fermes dans notre foi?

— Mon cher Oroboni, répondis-je, ta demande m'indique ma réponse, et je pense comme toi. Le comble de la lâcheté et de la bassesse, c'est d'être

esclave des sentiments d'autrui, quand on est persuadé de leur fausseté et de leur frivolité. Je ne crois pas qu'un de nous soit capable d'une pareille lâcheté. »

Dans ces épanchements de cœur je commis une faute. J'avais juré à Julien de ne révéler à personne, en faisant connaître son véritable nom, les relations que nous avions liées ensemble. Je les racontai à Oroboni en lui disant : « Dans le monde, mes lèvres ne laisseraient pas échapper ces paroles ; mais maintenant nous sommes ensevelis dans le tombeau, et quand même nous pourrions un jour en sortir, je sais que je peux compter sur ta discrétion. »

Cette bonne âme gardait un profond silence.

« Pourquoi ne me réponds-tu pas? » lui demandai-je.

Enfin il se mit à me blâmer sérieusement d'avoir violé mon secret. Son blâme était fort juste : aucune amitié, quelque intime qu'elle puisse être, quelque fondée qu'elle soit sur la vertu, ne peut autoriser la violation d'un secret.

Mais puisque la faute était commise, Oroboni sut en tirer un bien. Il avait connu Julien, et il savait quelques traits honorables de sa vie ; il me les raconta en ajoutant : « Cet homme a fait si souvent des actions dignes d'un chrétien, qu'il ne peut conserver sa fureur antireligieuse jusqu'au tombeau. Espérons, espérons qu'il en arrivera

ainsi. Et toi, Silvio, pardonne-lui du fond de ton cœur ses erreurs, et adresse au Ciel de ferventes prières pour lui ! »

Ces paroles étaient sacrées pour moi.

CHAPITRE LXVIII

Les conversations dont je fais mention, soit avec Oroboni, soit avec Schiller ou d'autres, occupaient fort peu de temps dans l'immense étendue d'une longue journée de vingt-quatre heures; et bien souvent même je ne pouvais pas converser avec Oroboni.

A quoi m'occupais-je donc dans une si profonde solitude ?

Voici quel était l'emploi de ma journée : je me levais toujours avec l'aurore, et, monté sur mon grabat, je saisissais les barreaux de ma fenêtre et faisais mes prières. Oroboni était déjà à sa fenêtre, ou ne tardait pas à y paraître. Nous nous adressions quelques paroles de salut, et nous recommencions à élever silencieusement nos prières vers Dieu. Autant nos cachots étaient horribles, autant nous étions enchantés du spectacle de la nature. Ce ciel, cette campagne, les créatures humaines que nous voyions s'agiter dans le lointain ; la voix des bergères, leurs ris, leurs chan-

sons, nous égayaient, nous faisant sentir plus intimement la présence de Celui qui est si magnifique dans sa bonté, et dont l'appui nous est si nécessaire.

Les gardes venaient ensuite nous faire la visite du matin; ils donnaient un coup d'œil par toute la chambre pour voir si tout était parfaitement en ordre; ils examinaient ma chaîne anneau par anneau, pour s'assurer que rien n'était rompu par accident ou par malice, ou plutôt (comme il était impossible de briser cette chaîne) ils faisaient cette inspection pour obéir fidèlement aux prescriptions de la discipline. Quand arrivait le jour de la visite du médecin, Schiller demandait si nous désirions lui parler, et en prenait note.

Quand toutes les visites étaient terminées, Schiller revenait accompagné de Kemda, qui devait nettoyer nos chambres.

Quelque temps après, on nous apportait notre déjeuner; c'était une demi-mesure d'un bouillon rougeâtre, avec trois légères tranches de pain; je mangeais le pain, et laissais le bouillon.

Après cela je me mettais à étudier. Maroncelli avait apporté d'Italie beaucoup de livres, et tous nos compagnons d'infortune en avaient aussi apporté plus ou moins; le tout réuni formait une bonne petite bibliothèque. Nous espérions en outre pouvoir l'augmenter en usant de l'argent que nous avions apporté. Nous n'avions pas en-

core reçu de réponse de l'empereur à la demande que nous lui avions adressée de lire nos livres et d'en acheter d'autres; mais, en attendant, le gouverneur de Brünn nous accordait *provisoirement* d'avoir dans notre chambre deux volumes à la fois, et de les changer selon notre bon plaisir.

Sur les neuf heures venait le surintendant, et, quand le médecin avait été demandé, il l'accompagnait.

Il y avait un autre espace de temps que je consacrais à l'étude, jusque vers onze heures, où l'on nous apportait notre dîner.

Jusqu'au soir il n'y avait plus aucune visite; je m'occupais à étudier. Alors Schiller et Kemda venaient changer l'eau, et un instant après arrivait le surintendant, accompagné de quelques gardes, pour faire la visite du soir dans ma chambre et l'inspection de ma chaîne.

A une des heures de la journée, ou avant ou après le dîner, suivant le bon plaisir des gardes, je faisais ma promenade.

Quand la visite du soir était terminée, Oroboni et moi nous nous mettions à causer, et alors se faisaient nos entretiens les plus longs. Nous en avions quelques-uns le matin par extraordinaire, et même après notre dîner; mais ceux-là étaient toujours très-courts.

Quelquefois les sentinelles étaient assez compatissantes pour nous dire : « Un peu plus douce-

ment, Messieurs, autrement le châtiment tombera sur nous. »

D'autres fois elles feignaient de ne pas nous entendre; puis, quand elles voyaient paraître le sergent, elles nous priaient de nous taire jusqu'à ce qu'il fût passé. Dès qu'il avait disparu, elles nous disaient : « Messieurs, vous le pouvez maintenant, mais le plus doucement possible. »

Parfois quelques-uns de ces soldats osèrent causer avec nous; ils satisfaisaient à nos demandes, et nous donnaient quelques nouvelles de l'Italie.

A quelques-uns de leurs discours nous ne répondions qu'en les priant de se taire. Il était naturel que nous élevassions des doutes sur leur sincérité et leur bonne foi. Nous pouvions croire que c'étaient des artifices pour sonder nos cœurs; néanmoins je suis très-porté à croire que ces hommes parlaient avec sincérité.

CHAPITRE LXIX

Un soir que nous avions des sentinelles très-complaisantes, Oroboni et moi nous ne prenions pas la peine de comprimer notre voix. Maroncelli, dans son souterrain, gravit à sa fenêtre et distingua ma voix; il ne put se retenir, et me salua en

chantant. Il me demanda des nouvelles de ma santé, et m'exprima dans les termes les plus affectueux la peine qu'il éprouvait de ce que nous n'avions pu encore obtenir d'habiter ensemble.

Cette faveur, je l'avais demandée; mais ni le surintendant du Spielberg, ni le gouverneur de Brünn, n'avaient le pouvoir de nous l'accorder. Notre désir réciproque avait été transmis à l'empereur, et nous n'avions pas encore reçu de réponse.

Outre cette fois que nous pûmes nous saluer en chantant dans les souterrains, j'avais entendu de l'étage supérieur quelques-uns de ses chants, mais sans comprendre le sens des paroles; et à peine ces sons parvenaient-ils à mon oreille, que les cris des sentinelles imposaient silence.

Dans cette circonstance, il haussa un peu le ton de sa voix; il ne fut pas interrompu sitôt; je compris. Il est impossible de trouver des termes pour décrire l'émotion que mon cœur éprouva.

Je lui répondis, et notre entretien se prolongea environ un quart d'heure. Enfin les sentinelles furent renouvelées sur le terre-plein, et celles-ci ne furent pas complaisantes. Nous nous disposions à reprendre notre chant; mais des cris furieux s'élevèrent pour nous maudire, et il fallut nous résigner au silence.

Je me représentais Maroncelli enseveli depuis longtemps dans une prison bien plus horrible que

la mienne; je comprenais toute la tristesse qui devait peser sur son âme, et combien sa santé devait éprouver d'altération; puis une profonde angoisse m'accablait.

Je pus enfin verser des larmes; mais je n'en éprouvai aucun soulagement. Je fus pris d'un violent mal de tête et d'une fièvre dévorante; je ne pouvais plus me soutenir sur les pieds; je me jetai sur ma paillasse. Mes convulsions augmentèrent; j'éprouvais de violentes douleurs de poitrine avec d'horribles spasmes; je crus que cette nuit-là j'allais mourir.

Le lendemain, la fièvre avait disparu, la poitrine ne me causait plus de si vives douleurs; mais il me semblait que j'avais un foyer ardent dans le crâne, et je ne pouvais mouvoir la tête sans éprouver les douleurs les plus atroces.

Je fis connaître mon état à Oroboni, qui se trouvait plus mal qu'à l'ordinaire.

« Cher ami, dit-il, il n'est pas éloigné le jour où l'un de nous deux ne pourra plus venir à la fenêtre. Chaque fois que nous nous saluons peut être la dernière; soyons donc toujours prêts à mourir ou à survivre à un ami. »

Sa voix était émue; je ne pouvais lui répondre. Nous restâmes un instant en silence; puis il reprit :

« Tu es heureux de savoir l'allemand : tu pourras au moins te confesser. Moi, j'ai demandé un

prêtre qui entendît l'italien ; on m'a répondu qu'on n'en connaissait pas. Mais Dieu voit mon désir, et depuis que je me suis confessé à Venise, en vérité, il me semble que je n'ai plus rien de lourd sur ma conscience.

—Moi aussi, je me suis confessé à Venise, lui dis-je, mais avec un esprit plein de rancune, et je fis plus mal que si j'eusse refusé les sacrements. Mais si maintenant on m'accorde un prêtre, je t'assure que je me confesserai dans toute la sincérité de mon cœur, pardonnant à tous mes ennemis.

— Que le Ciel te bénisse ! s'écria-t-il, tu me donnes une grande consolation. Faisons, oui, faisons tous nos efforts pour être réellement unis dans la félicité éternelle, comme nous l'avons été dans ces jours d'infortune. »

Le lendemain, je l'attendis à la fenêtre, et il ne parut pas. Schiller m'apprit qu'il était dangereusement malade.

Huit à dix jours après, il éprouva quelque répit, et revint me saluer à la fenêtre. J'éprouvais de grandes souffrances, mais enfin je pouvais me soutenir. Quelques mois se passèrent dans des alternatives de mieux et de pire pour lui et pour moi.

CHAPITRE LXX

Je pus me traîner ainsi jusqu'au 11 mai 1823. Le matin, je me levai avec un mal de tête assez léger, mais avec une disposition à tomber en défaillance. Mes jambes tremblaient, et j'éprouvais une grande gêne de respiration.

Oroboni aussi, depuis deux à trois jours, était plus mal, et ne se levait plus.

On m'apporta le potage; j'en pris à peine une cuillerée, et je tombai sans connaissance. Quelque temps après, la sentinelle du corridor regarda par hasard par le guichet, et me vit étendu par terre, le vase renversé à côté de moi; elle me crut mort, et appela aussitôt Schiller.

Le surintendant vint aussi; le médecin fut appelé aussitôt; on me mit au lit, je revins à moi.

Le médecin dit que j'étais en danger, et me fit ôter ma chaîne. Il m'ordonna je ne sais quel cordial, mais mon estomac ne pouvait rien retenir; mon mal de tête augmentait d'une manière terrible.

Le rapport en fut fait aussitôt au gouverneur de Brünn, qui expédia immédiatement un courrier pour Vienne, afin de savoir comment je devais être traité. On répondit de ne pas me mettre à l'infirmerie, mais de me servir dans ma prison comme

si j'eusse été à l'infirmerie. De plus, on autorisait le surintendant à me fournir des bouillons et des soupes de sa cuisine tant que durerait le danger.

Cette dernière précaution fut inutile dans les premiers temps : aucune nourriture, aucune boisson ne pouvaient être digérées. J'empirai pendant une semaine entière ; je délirai jour et nuit.

Kral et Kubitzki me furent donnés pour infirmiers ; tous deux me servirent avec zèle et affection.

Chaque fois que je recouvrais la connaissance, Kral me répétait :

« Ayez confiance en Dieu, Dieu seul est bon !

— Priez pour moi, dis-je, non pour que je guérisse, mais pour que j'accepte mes souffrances et ma mort en expiation de mes péchés. »

Il me suggéra de demander les sacrements.

« Si je ne les ai pas demandés, répondis-je, attribuez-le à la faiblesse de ma tête, j'éprouverais une grande consolation de les recevoir. »

Kral rapporta mes paroles au surintendant, et l'on fit venir l'aumônier des prisons.

Je me confessai, je reçus le viatique et l'extrême-onction. Je fus satisfait de ce prêtre. Il se nommait Sturm. Les réflexions qu'il me fit sur la justice de Dieu, l'injustice des hommes, l'obligation de pardonner, la vanité de toutes les choses du monde, n'étaient pas des trivialités, elles portaient l'empreinte d'une intelligence supérieure

et cultivée, et d'un vif sentiment d'amour de Dieu et du prochain.

CHAPITRE LXXI

L'effort d'attention que je fis pour recevoir les sacrements sembla épuiser mes forces; mais en réalité il me fit du bien, en me plongeant dans une sorte de léthargie qui me procura quelque repos.

Je me réveillai un peu soulagé, et voyant Schiller et Kral près de moi, je leur pris les mains et les remerciai de leurs soins obligeants.

Schiller me dit : « J'ai l'œil exercé à voir des malades; je gagerais que Monsieur n'en mourra pas.

— Ne vous semble-t-il pas que vous me faites une prédiction funeste? lui répondis-je.

— Non, répliqua-t-il; les misères de la vie sont grandes, c'est vrai; mais celui qui les supporte avec courage et humilité gagne toujours quelque chose en vivant. »

Puis il ajouta : « Si vous vivez, Monsieur, vous aurez, j'espère, une grande consolation. Vous avez demandé à voir M. Maroncelli?

— Je l'ai demandé mille fois, mais toujours en vain; je n'ose plus espérer.

— Espérez, espérez, Monsieur, et renouvelez votre demande. »

Je la renouvelai, en effet, ce jour-là même. Le surintendant me fit concevoir aussi quelque espérance, et il ajouta qu'il était vraisemblable que non-seulement je pourrais voir Maroncelli, mais encore qu'il me serait donné pour infirmier, et ensuite pour compagnon inséparable.

Comme tous les prisonniers d'État avaient la santé plus ou moins délabrée, le gouverneur avait demandé à Vienne que nous pussions être placés deux à deux, afin de nous rendre des services réciproques.

J'avais encore demandé la faveur d'écrire un dernier adieu à ma famille.

Vers la fin de la dernière semaine, j'éprouvai une crise, et je fus hors de danger.

Je commençais à me lever, quand un matin je vois ouvrir ma porte, et entrer d'un air riant le surintendant, Schiller et le médecin. Le premier courut à moi et me dit : « Nous avons obtenu la permission de vous donner Maroncelli pour votre compagnon, et de vous laisser écrire une lettre à vos parents. » La joie me coupa la respiration, et le pauvre surintendant, qui, par un excès de bonté d'âme, avait manqué de prudence, me crut perdu.

Quand je recouvrai mes sens, et que je me souvins de la nouvelle que je venais d'apprendre, je demandai qu'on ne mît aucun retard à ce bonheur. Le médecin y consentit, et Maroncelli fut conduit dans mes bras.

Oh ! quel doux moment ! quelle ivresse ! Tu vis ! nous demandions-nous réciproquement. O mon ami ! mon frère ! quel heureux jour luit encore pour nous ! Dieu soit béni !

Mais notre joie, qui était sans mesure, était unie néanmoins à une immense compassion. Maroncelli devait être moins frappé que moi, en me voyant faible comme je l'étais : il savait quelle terrible maladie je venais d'essuyer. Pour moi, quoique j'eusse pensé aux tourments de Maroncelli, je ne pouvais cependant le croire si changé; ses traits étaient à peine reconnaissables. Ce teint si beau, si fleuri, avait été consumé par la douleur, par la faim, par l'air impur d'un cachot ténébreux.

Néanmoins nous pouvions nous voir, nous entendre; nous étions réunis pour toujours, nous étions ainsi fortifiés. Oh ! combien de choses nous avions à nous communiquer, à nous rappeler, à nous répéter ! Quelle douceur dans notre sympathie ! quelle harmonie dans toutes nos idées ! quel plaisir de nous trouver d'accord sur la religion, et, en détestant tous deux l'ignorance et la barbarie, de ne haïr aucun homme, d'avoir compassion des ignorants et des barbares, et de prier pour eux !

CHAPITRE LXXII

On m'apporta une feuille de papier et un encrier, afin que je pusse écrire à mes parents.

Comme je n'avais obtenu la permission d'écrire que parce que j'étais sur le point de mourir, et que je désirais faire à ma famille mes derniers adieux, je craignais que, le contenu de ma lettre n'étant pas conforme à cette situation, elle ne parvînt pas à ma famille. Je me bornai à prier mes parents, mes frères et mes sœurs, dans les termes les plus affectueux, de se résigner à ma mort, les assurant que moi-même j'étais parfaitement résigné.

Cette lettre parvint à sa destination, comme je le sus plus tard quand je revis le toit paternel, après de longues années. Ce fut la seule que, pendant ma longue captivité, mes parents reçurent de moi.

Je ne reçus aucune de celles qu'ils m'écrivirent. Elles furent toutes retenues à Vienne. Mes compagnons d'infortune étaient également privés de toute relation avec leurs familles.

Nous demandâmes mille fois la permission d'avoir au moins du papier et de l'encre pour étudier, et celle d'employer notre argent à acheter des livres. Nous ne fûmes jamais écoutés.

Le gouverneur nous permettait cependant de lire les livres que nous possédions déjà.

Nous fûmes encore redevables à sa bonté de quelque amélioration dans notre nourriture; mais, hélas! cela ne dura pas longtemps. Il avait consenti à ce que nous fussions servis par la cuisine du surintendant, et non par celle du *traiteur* des prisons. Quelques fonds avaient été assignés à cette fin; mais ces dispositions ne furent pas confirmées. Tant que dura ce bienfait, j'en éprouvai quelque soulagement. Maroncelli aussi reprit un peu de vigueur; mais il était trop tard pour l'infortuné Oroboni.

Oroboni avait eu pour compagnon d'abord l'avocat Sodera, puis le prêtre D. Fortini.

Quand nous eûmes été mis deux par deux dans toutes les prisons, on nous défendit de nouveau de parler à nos fenêtres, avec menace de rejeter dans la solitude quiconque se rendrait coupable de contravention. A dire vrai, nous violâmes quelquefois la défense pour nous saluer; mais nous n'engageâmes plus de longues conversations.

Le caractère de Maroncelli et le mien s'harmonisaient parfaitement; le courage de l'un soutenait le courage de l'autre. Si l'un de nous éprouvait de la tristesse ou des frémissements de colère contre les rigueurs de notre condition, l'autre l'égayait par quelques plaisanteries, ou le tempérait par de sages raisonnements. Un doux sourire venait presque toujours soulager nos douleurs.

Tant que nous eûmes des livres, bien que nous

les eussions déjà relus au point de les savoir par cœur, c'était pour notre esprit un aliment très-agréable, parce que nous trouvions toujours l'occasion de faire de nouveaux examens, de nouvelles comparaisons, de nouveaux jugements, de nouvelles rectifications, etc. La plus grande partie de la journée était passée dans le silence, la lecture ou la méditation, et nous donnions à la conversation le temps du dîner, de la promenade, et toute la soirée.

Maroncelli, dans son souterrain, avait composé beaucoup de poésies d'une grande beauté. Il me les récitait, et il en composait d'autres. De mon côté, j'en composais que je lui récitais. Notre mémoire s'exerçait à retenir toutes ces compositions. Il est étonnant quelle facilité nous pûmes acquérir de composer de mémoire de longues productions poétiques, de les polir et repolir mille fois, et de les amener à ce point de perfection que nous eussions pu obtenir en écrivant. Maroncelli composa ainsi peu à peu et retint dans sa mémoire plusieurs milliers de vers lyriques et épiques. Je fis la tragédie de *Leoniero de Dartona*, et plusieurs autres choses.

CHAPITRE LXXIII

Oroboni, après avoir passé l'hiver et le printemps en proie à la douleur, se trouva encore plus mal pendant l'été; il cracha le sang, et l'hydropisie se déclara.

Je laisse à penser quelle fut notre affliction tandis qu'il exhalait sa vie si près de nous, sans que nous pussions rompre cette cruelle muraille qui nous empêchait de le voir, et de lui offrir les services les plus empressés de l'amitié.

Schiller nous donnait de ses nouvelles. L'infortuné jeune homme! il souffrit horriblement; mais son âme resta toujours grande et ferme. Il reçut les secours spirituels de la religion par le ministère du chapelain, qui, par un heureux hasard, savait le français.

Il mourut le jour de sa fête, le 13 juin 1823. Quelques heures avant de rendre le dernier soupir, il parla de son père, octogénaire, s'attendrit et pleura, puis il reprit en disant : « Mais pourquoi pleurer le plus fortuné de mes chers parents, puisqu'il est à la veille de me rejoindre au séjour de l'éternelle paix? »

Ses dernières paroles furent : « Je pardonne de tout mon cœur à mes ennemis. »

D. Fortini lui ferma les yeux : D. Fortini, son ami d'enfance, homme tout religion et tout charité.

Pauvre Oroboni ! quel froid glacial courut dans toutes nos veines quand il nous fut dit qu'il n'était plus ! Puis nous entendîmes la voix et les pas de ceux qui enlevèrent le cadavre, et nous vîmes par la fenêtre le char funèbre qui portait au cimetière sa dépouille mortelle. Ce char était traîné par deux condamnés ordinaires, et accompagné de quatre gardes. Nous suivîmes des yeux ce triste convoi jusqu'au cimetière. Il entra dans l'enceinte, s'arrêta dans un angle : là était la fosse.

Quelques instants après, le char, les condamnés et les gardes revinrent. Parmi eux était Kubitzki.

Il me dit ensuite (pensée sublime dans un homme de son éducation) : « J'ai remarqué avec soin le lieu de sa sépulture, afin que si quelqu'un de ses parents ou de ses amis peut un jour obtenir la permission de prendre ses os et de les porter dans sa patrie, il sache où il repose. »

Combien de fois, en regardant par la fenêtre, Oroboni m'avait dit : « Il faut que je m'accoutume à l'idée d'aller pourrir là-bas ! J'avoue que cette pensée me fait mal ; il me semble qu'on ne dort pas si bien dans cette terre d'exil que dans notre chère péninsule. »

Ensuite il se mettait à rire et disait : « Enfantillage ! Quand un vêtement est usé, il faut le quitter : et qu'importe où on le jette ? »

D'autres fois il me disait : « Je me prépare à la mort; mais je m'y serais résigné plus volontiers à une condition : rentrer un instant sous le toit paternel, embrasser les genoux de mon père, entendre sur ma tête des paroles de bénédiction, puis mourir ! »

Il soupirait et ajoutait : « Si ce calice ne peut s'éloigner, ô mon Dieu, que votre volonté se fasse ! »

Le dernier jour de sa vie il dit encore, en baisant le crucifix que Kral lui présentait : « Vous qui étiez Dieu, vous eûtes néanmoins horreur de la mort, et vous disiez : *S'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi !* Pardonnez, si je le dis aussi. Mais j'ajoute les autres paroles : *Cependant, qu'il soit fait selon votre volonté, et non suivant la mienne.* »

CHAPITRE LXXIV

Après la mort d'Oroboni, je fus surpris par une nouvelle maladie. Je croyais bientôt aller rejoindre mon ami, et c'était le plus ardent de mes vœux. Néanmoins aurais-je pu sans regret quitter Maroncelli ?

Bien des fois, tandis que, assis sur la paillasse, il lisait ou composait des vers, ou qu'il feignait,

comme moi, de chercher des distractions dans l'étude, et qu'il songeait à nos cruelles infortunes, moi je le regardais d'un œil mouillé de larmes, et je disais : « Que ta vie sera triste quand le souffle de la mort m'aura enlevé de la terre des vivants, et que, regardant ce cimetière, tu diras : *Silvio aussi est là!...* » Alors je m'attendrissais sur le sort de mon malheureux ami qui me survivrait, je faisais des vœux pour qu'on lui accordât un autre compagnon qui sût l'apprécier comme je l'appréciais, ou bien je priais ardemment le Seigneur de prolonger mon martyre, et de me laisser le doux et précieux plaisir de tempérer les chagrins d'un ami en les partageant.

Je ne dis point combien de fois mes maladies revinrent et disparurent. L'assistance et les soins empressés de Maroncelli étaient ceux d'un tendre frère. Il comprenait quand il ne m'était pas avantageux de parler, et il gardait le silence; il savait quand les paroles pouvaient me soulager, et alors il trouvait toujours quelque sujet approprié à la disposition de mon esprit, tantôt en la secondant, tantôt en cherchant d'une manière insensible à la changer. Un esprit plus élevé, des sentiments plus distingués que les siens, je n'en ai jamais connu; pareils aux siens, j'en ai bien peu rencontré. Un amour passionné pour la justice, une grande tolérance et une grande confiance dans la vertu humaine aidée par la Providence, un sentiment

très-vif du beau dans tous les arts, une imagination riche de poésie, toutes les qualités les plus aimables de l'esprit et du cœur s'unissaient en lui pour me le rendre plus cher.

Oroboni était souvent présent à mon souvenir, tous les jours je pleurais sa mort; mais mon cœur était soulagé par la pensée que ce cher ami, délivré de tous les maux et dans le sein de Dieu, devait compter au nombre de ses jouissances celle de me voir avec un ami non moins affectueux que lui.

Une voix intérieure semblait m'assurer qu'Oroboni n'était plus dans le lieu des expiations; cependant je priais toujours pour lui. Bien souvent je crus le voir prier pour moi; j'aimais à me persuader que ces songes n'étaient pas de simples jeux du hasard, mais des manifestations véritables que Dieu permettait pour ma consolation.

Ce serait sans doute m'exposer au ridicule de raconter la vivacité de ces songes et le plaisir suave qu'ils me procuraient durant des jours entiers.

Les sentiments religieux et mon amitié pour Maroncelli adoucissaient mes douleurs de jour en jour.

La seule idée qui vînt quelquefois m'effrayer, c'était la possibilité que mon malheureux ami, d'une santé déjà ruinée, quoique moins chancelante que la mienne, me précédât dans le tombeau. Toutes les fois que je le voyais malade, je

tremblais; quand je le voyais se porter mieux, c'était un jour de fête pour moi.

Cette crainte de perdre mon ami donnait à mon affection une force encore plus grande; et en lui la même frayeur produisait le même sentiment.

Oh ! il y a encore beaucoup de douceur dans ces alternatives de crainte et d'espérance pour la seule personne chérie qui nous reste! Notre sort était sûrement un des plus malheureux qui fussent sur la terre; eh bien, l'estime profonde et la vive amitié que nous nous portions réciproquement nous procuraient au sein de nos maux une sorte de félicité que nous savourions avec délices.

CHAPITRE LXXV

J'aurais désiré que le chapelain dont j'avais été si content au temps de ma première maladie nous eût été accordé pour confesseur, et que nous eussions pu le voir de temps à autre, même sans être gravement indisposés; mais le gouverneur nous destina un augustin, nommé Pierre-Baptiste, en attendant que la cour confirmât cette nomination, ou en fît une autre.

Je craignais de perdre au change; je me trompais. Le P. Baptiste était un ange de charité; ses manières étaient distinguées et même élégantes;

il raisonnait avec profondeur sur les devoirs imposés aux hommes.

Nous le priâmes de venir nous voir souvent. Il venait tous les mois, et plus souvent s'il le pouvait. Il nous apportait, avec la permission du gouverneur, quelques livres, et il ajoutait, au nom du supérieur, que toute la bibliothèque du couvent était à notre disposition. C'eût été un grand avantage pour nous, si cela eût pu continuer. Nous en profitâmes pendant quelques mois.

Après la confession, il s'arrêtait à converser longuement avec nous, et dans tous ses discours nous découvrions une âme droite, pleine de grandeur, et vivement pénétrée de la sublimité et de la sainteté de l'homme. Nous eûmes le bonheur de jouir pendant une année environ de ses lumières et de son affection; jamais il ne se démentit; jamais il ne laissa échapper une seule syllabe qui eût rapport à la politique et non à son ministère; jamais il ne manqua aux égards les plus délicats.

Au commencement, pour parler franchement, j'avais pour lui quelque défiance; je m'attendais à le voir diriger la finesse de son esprit à surprendre des secrets qu'il ne lui appartenait pas de pénétrer. Dans un prisonnier d'État, cette défiance est si naturelle. Mais comme on est soulagé quand de pareils doutes s'évanouissent, et quand on ne découvre dans le ministre et l'interprète de

Dieu que le zèle pour la sainte cause de Dieu et de l'humanité.

Il possédait un talent spécial pour donner des consolations. Je m'accusai, par exemple, de frémissements de colère provoqués par la rigueur de notre emprisonnement. Il parlait quelque temps sur la nécessité de souffrir avec calme et résignation, et de pardonner à tous ceux dont nous croyions avoir à nous plaindre; puis il faisait passer son discours à un sujet plus général, et nous peignait avec les traits les plus vifs et les mieux prononcés les misères infinies attachées à toutes les conditions de la vie. Il avait vécu dans les villes et dans les campagnes, il avait connu les grands de la terre et les pauvres de ce monde, il avait médité sur les injustices des hommes; il savait peindre les passions qui agitent les différentes classes de la société, et les mœurs qui les dirigent dans leur conduite. Partout il nous faisait apercevoir des forts et des faibles, des vainqueurs et des vaincus, partout la nécessité de haïr nos semblables, ou de les aimer par une généreuse indulgence et une vertueuse compassion. Les exemples qu'il apportait pour nous convaincre que le malheur pèse sur la plus grande portion du genre humain, et qu'on peut en tirer de grands avantages, n'avaient rien de singulier, ils étaient même très-ordinaires; mais il nous les communiquait avec une telle justesse de langage et une

telle puissance de raisonnement, que les déductions que j'avais à tirer devenaient évidentes.

Ah! oui, toutes les fois que j'avais entendu ces reproches dictés par une ardente charité, ces nobles conseils, j'étais enflammé de l'amour de la vertu; je ne détestais plus personne; j'aurais sacrifié joyeusement ma vie pour le moindre de mes semblables; je bénissais Dieu de m'avoir fait homme.

Qu'il est malheureux l'homme qui ignore la sublimité de la confession! qu'il est à plaindre celui qui, pour paraître élevé au-dessus du vulgaire, s'imagine qu'il doit déverser son mépris sur cette divine institution! Quoique nous sachions tous que nous devons être vertueux, il n'est pas inutile de se l'entendre répéter. Nos propres réflexions, des lectures bien dirigées ne suffisent pas encore. Non, la parole vivante d'un homme a une puissance que n'ont ni les lectures, ni les méditations. L'âme est plus fortement remuée, les impressions s'y gravent plus profondément. Dans la parole de notre frère il y a une vie, un à-propos qu'on chercherait en vain dans les livres et dans ses propres réflexions.

CHAPITRE LXXVI

Au commencement de l'année 1824, les chambres de la chancellerie, avec quelques autres qui y étaient attenantes, furent converties en prisons. Hélas! nous comprîmes qu'on attendait d'Italie de nouveaux condamnés pour crimes d'État.

En effet, arrivèrent les condamnés d'un troisième procès : c'étaient des amis, des connaissances. Oh! quelle fut ma douleur quand j'appris leurs noms! Borsieri était un de mes plus anciens amis; j'étais attaché à Gonfalonieri depuis moins longtemps, mais je l'aimais de tout mon cœur. Si en me condamnant à la *prison très-dure* ou à quelque autre supplice imaginable j'avais pu les délivrer de leur prison, briser leurs fers, Dieu sait si je ne l'eusse pas fait. Je ne dis pas seulement que j'eusse sacrifié ma vie pour eux; et qu'est-ce donc que donner sa vie? Souffrir, c'est bien plus.

J'aurais eu alors grand besoin des consolations du P. Baptiste; mais on ne lui permit plus de venir.

On reçut de nouveaux ordres pour exercer une discipline plus sévère. Ce terre-plein qui nous servait de promenade fut d'abord ceint d'une palissade, de façon que personne ne pouvait nous

apercevoir, pas même de très-loin à l'aide d'un télescope. Aussi nous fûmes privés du magnifique spectacle des collines qui nous environnaient et de la ville située à nos pieds; cela ne put suffire. Pour aller à ce terre-plein, il fallait, comme je l'ai déjà dit, traverser la cour, et là beaucoup de personnes pouvaient nous voir. Afin de nous cacher à tous les regards, on nous ravit ce lieu de promenade, et on nous en accorda un autre très-limité, contigu à notre corridor, et situé au nord, comme nos chambres.

Je ne puis dire combien nous fûmes affligés de voir changer le lieu de notre promenade. Je n'ai pas fait connaître tout ce qui pouvait nous soulager et nous fortifier dans ce lieu : la vue des enfants du surintendant, leurs tendres embrassements dans les lieux mêmes où nous avions vu leur mère quelques jours avant sa mort; quelques paroles que nous pouvions échanger avec le forgeron, qui avait établi là son domicile; les joyeuses chansons d'un caporal qui pinçait de la guitare.

CHAPITRE LXXVII

Ces nouvelles rigueurs rendaient notre vie plus monotone encore; ce fut ainsi que s'écoulèrent lentement les années 1824, 1825, 1826, 1827.

On nous enleva l'usage de nos livres, que nous avions lus avec une permission par *interim* du gouverneur.

La prison devint pour nous un véritable sépulcre : heureux encore si nous eussions pu jouir de la tranquillité du tombeau ! Chaque mois nous voyions arriver, à un jour indéterminé, le directeur de la police accompagné de son lieutenant et de gardes, qui venaient nous soumettre à la plus minutieuse perquisition.

Ils nous enlevaient tous nos vêtements, examinaient toutes les coutures de nos habits pour découvrir quelque lettre ou quelque autre écrit ; ils décousaient nos paillasses pour fouiller dans tout l'intérieur. Quoiqu'ils ne pussent jamais rien découvrir de caché chez moi, cependant cette visite hostile de surprise, qui revenait sans fin, avait un caractère qui m'irritait et me donnait la fièvre.

Les années précédentes m'avaient paru si pleines de douleurs et de misères, et maintenant je les regrettais ! Ma pensée se reportait vers elles comme vers des jours écoulés dans la douceur. Où étaient les heures où je m'étais plongé tout entier dans l'étude de la *Bible* ou d'Homère ? A force de lire Homère dans le texte grec, je sentais que j'avais augmenté de beaucoup la connaissance assez superficielle du grec que je possédais auparavant ; je m'étais passionné pour cette langue magnifique.

Comme je regrettais vivement de ne pouvoir

continuer mes études ! Que d'amis m'étaient ravis ! Parmi les livres qu'on nous enleva, j'en nommerai quelques-uns dictés par la sagesse chrétienne, comme Bourdaloue, Pascal, l'*Imitation de Jésus-Christ*, la *Philotée*, etc. Quand on lit ces livres avec une critique étroite et mesquine, joyeux de trouver des fautes de goût, des pensées peu solides, on les jette de côté pour ne plus les rouvrir ; mais quand on les lit sans malice dans l'âme, et sans se scandaliser des endroits faibles, on découvre une haute philosophie, propre à donner une nourriture substantielle à l'esprit et au cœur.

Quelques-uns de ces livres de piété nous furent ensuite envoyés en don par l'empereur, mais avec défense absolue de nous procurer des livres propres à entretenir des études littéraires.

Ce présent de livres ascétiques nous fut obtenu par un confesseur dalmate, le P. Étienne Paulowitch, qui fut envoyé de Vienne. Deux ans après, il fut promu à l'évêché de Cattaro. Ce fut à lui que nous dûmes le bonheur de pouvoir assister à la messe, ce qui nous avait toujours été refusé auparavant, sous prétexte qu'on ne pouvait nous conduire à l'église, et nous tenir séparés deux à deux comme il était prescrit.

Comme une si grande séparation était impossible, nous allions à la messe partagés en trois groupes : un groupe était placé sur la tribune de l'orgue, l'autre sous la tribune, et enfin le troi-

sième dans un petit oratoire ayant vue dans l'église à travers une grille.

Maroncelli et moi, nous avions pour compagnons six condamnés plus anciens que nous. Il nous était expressément défendu de leur adresser la parole. Deux d'entre eux avaient été mes voisins sous les *Piombi* de Venise. Des gardes nous conduisaient à l'endroit qui nous était désigné, et après la messe ils nous ramenaient à notre prison. La messe était célébrée par un bon père capucin. Ce digne homme terminait toujours les prières de la messe par un *oremus* pour la délivrance des prisonniers, et alors sa voix trahissait son émotion. Lorsqu'il quittait l'autel, il jetait un coup d'œil de compassion sur les trois groupes de prisonniers italiens; puis, baissant la tête, il priait.

CHAPITRE LXXVIII

Dans le courant de l'année 1825, on trouva que Schiller était trop affaibli par les années, et on lui confia la garde d'autres prisonniers qui demandaient moins de surveillance que nous probablement. Comme j'éprouvai de la peine quand il s'éloigna de nous, et comme le cœur du pauvre vieillard se fendit quand il nous quitta!

Kral fut d'abord son successeur; il ne lui cédait

pas en bonté de caractère. Mais il eut bientôt une nouvelle destination, et il fut remplacé par un autre qui n'était pas méchant, mais qui ne nous donna jamais le moindre témoignage d'affection.

Ces changements m'attristèrent profondément. Schiller, Kral et Kubitzki, mais particulièrement les deux premiers, nous avaient assistés durant nos maladies avec l'affection et les soins d'un père ou d'un frère. Incapables de manquer à leur devoir, ils savaient le remplir sans dureté de cœur. S'il y avait quelquefois quelque rudesse dans les formes, c'était toujours involontairement, et puis les actes bienveillants qu'ils nous prodiguaient faisaient tout oublier. Je m'irritai quelquefois contre eux; mais avec quelle cordialité ils me pardonnèrent! Comme ils s'efforçaient de nous convaincre qu'ils n'étaient pas sans affection pour nous! Comme ils étaient satisfaits de voir que nous en étions persuadés, et que nous les estimions gens de bien!

Après qu'il fut éloigné de nous, plusieurs fois Schiller tomba malade et recouvra la santé. Nous demandions de ses nouvelles avec une anxiété filiale. Pendant sa convalescence, il venait souvent se promener sous nos fenêtres. Nous toussions pour le saluer; il nous regardait avec un sourire mélancolique; puis il disait à la sentinelle, de manière à ce que nous pussions l'entendre: *Da sind meine Sœhne!* « Ce sont là mes enfants! »

Pauvre vieillard ! que je souffrais en te voyant traîner avec peine ton corps affaibli par l'âge, et que j'aurais désiré pouvoir te soutenir dans mes bras !

Quelquefois il s'asseyait sur l'herbe et lisait ; c'étaient les livres qu'il m'avait prêtés. Afin que je pusse le reconnaître, il en lisait le titre à la sentinelle, ou en lisait quelques passages à voix haute. Le plus souvent ce n'étaient que des contes d'almanachs ou des romans moraux sans grande valeur littéraire.

Après plusieurs attaques d'apoplexie, il se fit transporter à l'hôpital militaire. Son état était déjà désespéré ; il ne tarda pas à rendre le dernier soupir. Il possédait une centaine de florins, fruit de ses longues épargnes ; il en avait prêté la plus grande partie à quelques-uns de ses frères d'armes. Quand il se vit sur le point d'expirer, il fit venir ses amis, et leur dit : « Je n'ai plus de parents, que chacun de vous garde ce que je lui ai prêté. Seulement priez Dieu pour moi. »

Un de ses amis avait une fille de dix-huit ans, dont Schiller avait été le parrain. Quelques instants avant sa mort, ce bon vieillard la fit appeler. Il ne pouvait plus prononcer de paroles distinctes ; il tira de son doigt un anneau d'argent, sa dernière richesse, et le lui donna ; puis il l'embrassa en pleurant. La pauvre fille poussait des cris déchirants, et l'inondait de ses pleurs. Il

essuya lui-même ses pleurs avec son mouchoir. Il prit ses mains et les mit sur ses yeux... Ces yeux étaient fermés pour toujours!...

CHAPITRE LXXIX

Les consolations humaines nous abandonnaient les unes après les autres, les douleurs s'accumulaient. Je me résignais à la volonté de Dieu, mais je le faisais en gémissant; et mon âme, au lieu de se fortifier contre la douleur, semblait la sentir plus cruellement encore.

Un jour on me fit passer clandestinement une feuille de la *Gazette d'Augsbourg*, dans laquelle on tenait des propos singuliers sur mon compte au sujet de l'entrée en religion d'une de mes sœurs.

On disait: « La signora Maria-Angiolina Pellico, fille, etc., a pris aujourd'hui, etc., le voile dans le monastère de la Visitation, à Turin. C'est la sœur de l'auteur de *Françoise de Rimini*, Silvio Pellico, qui vient de quitter la forteresse de Spielberg, gracié par S. M. l'empereur, trait de clémence très-digne d'un si magnanime souverain, et qui réjouit toute l'Italie, puisque, etc. » Puis on faisait mon éloge.

Pourquoi avait-on inventé cette fable de ma

délivrance? Je me perdais en vaines conjectures. Il ne me semblait pas vraisemblable que ce fût un simple divertissement de journaliste; c'était peut-être quelque ruse de la politique autrichienne. Qui le sait? mais les noms de Maria-Angiolina étaient précisément ceux que portait la plus jeune de mes sœurs. Ils avaient sans doute dû passer de la gazette de Turin aux autres gazettes. Cette vertueuse enfant s'était donc vraiment faite religieuse? Ah! peut-être a-t-elle embrassé cet état parce qu'elle a perdu nos bien-aimés parents? Pauvre enfant! elle n'a pas voulu que j'eusse seul à souffrir les rigueurs d'une prison! Elle a aussi voulu se renfermer! Que le Seigneur lui accorde la vertu de patience et d'abnégation! Que de fois cet ange pensera à moi dans la solitude de sa cellule! Combien de fois elle se livrera à des actes de pure pénitence pour obtenir que son frère goûte quelque soulagement dans ses maux!

Ces pensées m'attendrissaient et me déchiraient l'âme. Mes infortunes n'avaient que trop contribué à abréger les jours de mon père ou de ma mère! Plus j'y pensais, plus il me semblait impossible que ma chère Marietta eût abandonné le toit paternel sans cette perte cruelle. Cette idée m'accablait comme une funeste certitude, et je tombai dans la plus désolante affliction.

Maroncelli partageait ma désolation; quelques jours après, il composa une élégie sur la sœur

du prisonnier. Son poëme respirait la plus suave mélancolie et la plus touchante compassion. Quand il l'eut terminé, il me le récita. Oh! combien je lui fus reconnaissant de cette aimable politesse! Parmi tant de milliers de vers que jusqu'alors on avait composés sur les religieuses, ce sont probablement les seuls qui furent faits dans une prison, pour le frère d'une religieuse, par un compagnon d'infortune. Quelle réunion d'idées touchantes et pieuses!

Ainsi l'amitié adoucissait mes douleurs. Ah! depuis ce moment il ne se passa aucun jour sans que je portasse ma pensée vers le couvent de ces vierges angéliques; mes yeux se dirigeaient sur une d'entre elles avec une tendre compassion, et je priais le Ciel avec ardeur d'embellir sa solitude, et de ne point faire naître dans son imagination de peintures trop horribles de ma prison.

CHAPITRE LXXX

Parce que je reçus clandestinement cette gazette, que le lecteur ne s'imagine pas que je reçusse fréquemment des nouvelles du monde. Non: tous les hommes qui m'entouraient étaient sans doute vertueux; mais ils étaient enchaînés par la peur. S'il y eut quelque légère infraction à la sévé-

rité de la discipline, ce fut quand il ne parut y avoir absolument aucune trace de danger. Il était difficile de ne pas en apercevoir quelqu'un, au milieu de tant de perquisitions ordinaires et extraordinaires.

Jamais je ne pus avoir la douce consolation de recevoir des nouvelles de mes parents si éloignés de moi, excepté relativement à ma sœur, comme comme je viens de le rapporter.

La crainte que j'éprouvais que mes parents n'eussent cessé de vivre s'augmenta au lieu de s'affaiblir, par la manière dont usa le directeur de la police pour m'annoncer que toute ma famille se portait bien.

« S. M. l'empereur, dit-il, m'a ordonné de vous faire part des nouvelles satisfaisantes qu'on vient de recevoir de vos parents de Turin. »

Je tressaillis de plaisir et de surprise à cette communication, qui ne m'avait jamais encore été faite, et je demandai quelques détails.

« Je laissai, lui dis-je, mes parents, mes frères et mes sœurs à Turin : sont-ils tous vivants? Ah! si vous avez une lettre de leur part, je vous conjure de me la communiquer.

— Je ne puis rien vous montrer ; vous devez, Monsieur, vous contenter de cela. C'est toujours une preuve de bonté de la part de l'empereur de vous faire dire ces consolantes paroles. Cela n'a jamais encore été fait pour personne.

— J'avoue que c'est une preuve de bonté de la part de l'empereur; mais vous comprenez qu'il m'est impossible de goûter quelque consolation de paroles si vagues. Quels sont donc mes parents qui se portent si bien? N'en ai-je perdu aucun?

— Monsieur, je suis fâché de ne pouvoir vous en dire plus long que ce qui m'a été ordonné. »

Puis il se retira.

On avait sûrement l'intention de me soulager en me donnant ces nouvelles; je me persuadai que l'empereur avait cédé aux instances de quelqu'un de mes parents, mais qu'il avait été défendu de me montrer aucune lettre, afin que je ne pusse savoir qui de mes parents m'avait été ravi.

Quelques mois plus tard on me fit la même communication; aucune lettre, aucune explication de plus.

On s'aperçut que je n'en recevais aucune consolation, que je m'affligeais encore plus, et je ne reçus dans la suite aucune nouvelle de ma famille.

Je m'imaginais que mes parents étaient morts, qu'ils avaient peut-être été suivis de mes frères et de Joséphine, mon autre sœur bien-aimée; que ma chère Marietta s'éteindrait bientôt dans les rigueurs du cloître et de la pénitence, et je sentais un profond dégoût pour la vie.

Je ressentais quelquefois de violentes attaques de mes infirmités accoutumées, ou de quelques autres nouvelles, comme d'affreuses coliques,

avec tous les symptômes du choléra-morbus; alors j'espérais mourir; oui, l'expression est exacte: *j'espérais.*

Cependant, étonnantes contradictions de l'homme! en jetant un coup d'œil sur mon ami languissant, mon cœur se serrait à la pensée de le laisser seul, et je désirais de vivre encore.

CHAPITRE LXXXI

Trois personnages de haute distinction vinrent de Vienne pour visiter notre prison, afin de s'assurer s'il n'y avait point d'abus de discipline. Le premier qui vint fut le baron Von Munch; celui-ci, s'apitoyant sur le peu de lumière dont nous jouissions, déclara qu'il avait obtenu de faire prolonger notre journée en faisant placer durant quelques heures une lanterne à l'ouverture de notre porte. Sa visite eut lieu en 1825: l'année suivante on exécuta sa bienveillante intention, et ainsi, à la lueur de cette lumière sépulcrale, nous pouvions apercevoir les murailles, et ne pas nous briser la tête en marchant.

La seconde visite fut faite par le baron Von Vogel. Il me trouva dans un triste état de santé, et ayant appris que le médecin pensait que le café

me ferait du bien, mais qu'il n'osait le prescrire, parce que c'était un objet de luxe, il dit un mot de consentement en ma faveur, et le café me fut accordé.

La troisième visite fut faite par je ne sais quel autre seigneur de la cour, homme de cinquante à soixante ans, qui par ses nobles manières et ses touchantes paroles nous témoigna la plus vive compassion.

Il ne pouvait rien faire pour nous; mais l'expression suave de sa bonté était déjà un bienfait: nous en fûmes reconnaissants.

La religion chrétienne, si riche d'humanité, n'a pas omis de compter parmi les œuvres de miséricorde la *visite des prisonniers*. L'aspect d'hommes qui compatissent à votre douleur, quand même ils n'ont aucun moyen de vous soulager efficacement, fait du bien à l'âme et console.

La solitude absolue peut profiter avantageusement à l'amendement de quelques personnes; mais je crois généralement qu'elle est plus utile quand on conserve encore quelque contact avec le reste des hommes. Pour moi, je suis fait ainsi : si je ne vois mes semblables, je concentre mon amour sur un petit nombre d'entre eux, et je déteste les autres; si je puis en avoir, je ne dis pas beaucoup, mais un nombre suffisant, j'aime tout le genre humain.

Mille fois je sentis mon cœur épris d'une vive

affection pour quelques hommes, et plein de fiel contre les autres; j'en étais effrayé. Alors j'allais à ma fenêtre, cherchant à découvrir quelque figure humaine, et je m'estimais heureux quand la sentinelle ne passait pas trop près du mur, si elle s'éloignait de façon que je pusse l'apercevoir, si elle levait la tête en m'entendant tousser, si sa physionomie était bonne. Quand elle semblait éprouver quelques sentiments de compassion, mon cœur était ému comme si ce soldat inconnu était un ami intime. Si elle s'éloignait, j'attendais son retour avec une inquiète sollicitude, et si elle jetait un regard sur moi, je m'en réjouissais comme d'une grande charité. Si elle marchait de manière que je ne pusse l'apercevoir, j'étais mortifié comme un homme qui aime, et qui se voit oublié par un ingrat.

CHAPITRE LXXXII

La prison contiguë à la nôtre, occupée précédemment par Oroboni, était habitée maintenant par don Marco Fortini et Antonio Villa. Ce dernier, autrefois robuste, un Hercule, souffrit beaucoup de la faim la première année, et quand plus tard il eut une nourriture plus abondante, il se

trouva sans force pour la digérer. Il languit longtemps; enfin, presque réduit à l'extrémité, il demanda et obtint une chambre mieux aérée. L'atmosphère méphitique d'un tombeau étroit et humide lui était certainement très-nuisible, ainsi qu'à tous les autres; mais le remède qu'il demanda ne fut pas suffisant. Dans une chambre vaste et saine il vécut quelques mois encore : puis, après quelques vomissements de sang, il rendit le dernier soupir.

Il fut assisté par son compagnon d'infortune don Fortini, et par l'abbé Paulowitch, venu promptement de Vienne à la nouvelle de son extrême maladie.

Quoique je ne fusse pas lié avec lui par des chaînes aussi étroites que celles qui m'unissaient à Oroboni, sa mort néanmoins m'affligea beaucoup. Je savais qu'il était tendrement aimé par ses parents et par son épouse. Pour lui, son sort était plus à désirer qu'à regretter; mais pour ces infortunés!...

Il avait été mon voisin sous les *Piombi;* Tremerello m'avait apporté quelques-uns de ses vers, et je lui en avais envoyé des miens. Sa poésie respirait quelquefois une profonde sensibilité.

Quand il eut cessé de vivre, il me sembla que je lui étais plus affectionné que pendant qu'il respirait encore, en apprenant des gardes qu'elles souffrances inouïes il avait éprouvées. Le malheu-

reux, quoique rempli des plus vifs sentiments de religion, ne pouvait se résigner à la mort. Il sentit au plus haut degré toute l'horreur de ce terrible passage; il ne cessait cependant de bénir le Seigneur, et s'écriait en versant des larmes amères : « Je ne sais pas conformer ma volonté à la vôtre : mon Dieu, opérez ce prodige en mon âme ! »

Il n'avait pas le courage d'Oroboni; mais il l'imita en protestant qu'il pardonnait à tous ses ennemis.

Vers la fin de cette année (c'était en 1826), sur le soir, nous entendîmes dans le corridor un bruit mal comprimé par plusieurs personnes qui marchaient. Nos oreilles étaient devenues très-habiles à distinguer mille espèces de bruits. Une porte s'ouvre, nous reconnaissons que c'est celle de l'avocat Solera; une seconde s'ouvre encore, c'est celle de Fortini. Au milieu de plusieurs voix étouffées, nous remarquions celle du directeur de police. Que sera-ce? une perquisition à cette heure, et pourquoi?

On sort de nouveau dans le corridor; j'entends la voix amie du vertueux Fortini : « Malheureux que je suis! excusez, mais continuez; j'ai oublié un tome de mon bréviaire. »

Il courut rapidement chercher ce volume, puis il rejoignit le groupe. La porte de l'escalier s'ouvrit, et nous distinguâmes le bruit de leurs pas jusqu'à l'extrémité.

Nous comprîmes que ces deux bienheureux avaient reçu leur grâce, et, quoique nous ne pussions partager leur bonheur, nous participâmes à leur joie.

CHAPITRE LXXXIII

La délivrance de ces compagnons d'une triste captivité était-elle pour nous sans conséquence? Comment ont-ils pu être libérés, eux qui, comme nous, avaient été condamnés l'un à vingt, l'autre à quinze années? Cette grâce ne rejaillirait-elle pas sur nous et sur plusieurs autres?

Il subsiste donc des préventions beaucoup plus hostiles contre ceux qui portent encore le poids des fers? Ne serait-ce pas plutôt une intention tacite de nous gracier tous, mais à quelque distance et deux à deux? Tous les mois? Peut-être seulement tous les deux à trois?

Nous flottâmes dans ces doutes pendant quelque temps; puis plus de trois mois s'écoulèrent sans amener aucune autre délivrance. Vers la fin de 1827, nous eûmes la pensée que le mois de décembre pourrait bien être choisi pour l'anniversaire des grâces. Le mois de décembre passa, et nos rêves s'évanouirent.

Nous prolongeâmes nos espérances jusqu'à l'été

de 1828; c'était le terme de mes sept années et demie de détention, qui équivalaient à quinze, suivant l'expression de l'empereur, si cependant on voulait compter depuis l'époque de mon arrestation. Si l'on ne voulait pas comprendre le temps de mon procès (cette hypothèse était la plus vraisemblable), et si ma détention ne commençait qu'après la publication de la sentence, mes sept années et demie ne seraient terminées qu'en 1829.

Toutes les époques possibles passèrent, et la liberté ne vint pas. Déjà même, avant le départ de Solera et de Fortini, mon cher Maroncelli avait eu une tumeur au genou gauche. Au commencement la douleur était supportable, et le forçait seulement à boiter. Plus tard il eut peine à traîner ses fers, et il ne pouvait que jouir rarement de la douceur de la promenade. Un matin d'automne, il voulut sortir avec moi pour respirer quelques instants en plein air. Déjà la neige blanchissait la terre; dans un moment fatal où je ne le soutenais pas, Maroncelli trébucha et fit une chute. La percussion rendit la douleur du genou beaucoup plus vive. Nous le portâmes sur son lit; il n'était plus en état de se tenir debout.

Quand le médecin le vit, il se décida définitivement à le délivrer du poids de ses fers. La tumeur s'accrut de jour en jour, et devint énorme et très-douloureuse. Tel était le cruel supplice qui mar-

tyrisait le pauvre malade, qu'il ne pouvait goûter de repos ni dans son lit ni hors de son lit.

Lorsqu'il fallait se mouvoir, se lever ou se coucher, je saisissais la jambe malade le plus délicatement possible, et je la posais très-lentement dans la situation convenable. Quelquefois, pour opérer le moindre changement de position, il se passait des quarts d'heure entiers de souffrances convulsives.

Sangsues, cautères, pierre infernale, cataplasmes secs et humides, tout fut tenté par le médecin. Ce fut un surcroît de mal, et rien de plus. Après l'application de la pierre infernale, il s'établit une suppuration. Cette tumeur devint bientôt une plaie. Jamais elle ne diminuait, jamais la suppuration ne calmait la douleur.

Maroncelli était mille fois plus malheureux que moi; néanmoins, oh! comme je souffrais avec lui! Les soins d'infirmier devenaient chers à mon cœur, parce que je les exerçais envers un ami si digne de toute mon affection. Mais le voir ainsi périr au milieu de si longs et si horribles tourments, et ne pouvoir le sauver! Prévoir que ce mal de genou ne pouvait se guérir! Penser que le pauvre malade comptait moins sur la guérison que sur la mort! Être forcé d'admirer continuellement son courage et sa sérénité! Ah! comme tout cela me déchirait le cœur!

CHAPITRE LXXXIV

Dans cette déplorable situation, il composait encore des vers; il chantait, discourait: il faisait tout ce qu'il pouvait pour me faire illusion, pour me cacher toutes les souffrances qui dévoraient lentement son existence. Il ne pouvait plus ni digérer ni dormir; il tombait dans une maigreur effrayante; souvent il perdit connaissance. Quelquefois néanmoins, dans de courts intervalles, il jouissait de toutes ses facultés mentales, et il en usait pour fortifier mon courage.

Il est impossible de décrire toutes les souffrances qu'il eut à supporter durant neuf mois d'une éternelle durée.

Enfin on obtint que le médecin viendrait donner une consultation. Le médecin en chef arriva, approuva tout ce qu'avait ordonné le médecin ordinaire, et, sans rien dire sur le caractère du mal et sur ce qui restait à faire, il se retira.

Un moment après nous eûmes la visite du surintendant; il parla ainsi à Maroncelli:

« Le médecin en chef n'a pas osé s'expliquer devant vous, Monsieur; il craignait que vous n'eussiez pas la force d'entendre parler de la cruelle nécessité à laquelle il faut vous sou-

mettre. Je l'ai assuré que vous ne manquez pas de courage.

— Je crois, répliqua Maroncelli, en avoir quelquefois donné des preuves en souffrant sans me plaindre ces douleurs atroces. Il me proposerait donc... ?

— Oui, Monsieur, l'amputation. Le médecin en chef hésite encore néanmoins de la conseiller, à cause de l'extrême faiblesse à laquelle il vous voit réduit. Malgré votre faiblesse, Monsieur, vous sentiriez-vous encore assez de force pour supporter une amputation? Voudriez-vous courir les risques... ?

— De mourir? Eh! ne faut-il pas se résigner à mourir également bientôt si l'on ne met un terme à mes horribles souffrances?

— Nous allons donc sur-le-champ faire à Vienne le rapport de cette affaire, et aussitôt que nous aurons la permission de faire l'amputation...

— Quoi! il faut une *permission* pour cela?...

— Oui, Monsieur. »

Huit jours après, on reçut l'autorisation demandée.

Le malade fut transporté dans une chambre plus vaste; il demanda que je l'accompagnasse.

« Je pourrais rendre le dernier soupir pendant l'opération, disait-il; au moins que je sois soutenu par les bras d'un ami! »

On lui accorda sa demande.

L'abbé Wirba, notre confesseur (qui avait succédé à Paulowich), vint administrer les sacrements à l'infortuné Maroncelli. Après avoir rempli cet acte si essentiel de religion, nous attendions les médecins, qui ne se hâtaient pas d'arriver.

Enfin parurent les chirurgiens, au nombre de deux.

L'un d'eux, chirurgien ordinaire de la maison, c'est-à-dire notre barbier, avait le droit de faire de sa main les opérations qui se présentaient à faire, et il ne voulait pas céder cet honneur à un autre.

L'autre était un jeune chirurgien, élève de l'école de Vienne, et jouissant déjà d'une réputation solide d'habileté dans son art. Ce dernier, envoyé par le gouverneur pour assister à l'opération et la diriger, aurait bien voulu la faire lui-même; mais il fallut se décider à n'exécuter que ce qui était dans ses attributions.

Le malade fut placé sur le bord du lit, les jambes pendantes : je le tenais entre mes bras. Au-dessus du genou, à l'endroit où la cuisse commençait à être saine, on plaça une ligature pour indiquer le circuit que devait parcourir l'instrument.

Le vieux chirurgien coupa tout alentour à la profondeur d'un doigt; puis il releva la peau ainsi découpée, et continua d'opérer sur les muscles mis à nu. Le sang s'échappait des artères par

torrents; on les lia rapidement avec un fil de soie. Enfin on scia l'os.

Maroncelli ne fit entendre aucun cri. Quand il vit qu'on emportait la jambe qu'on venait de lui couper, il jeta dessus un coup d'œil de compassion, puis il se tourna vers le chirurgien opérateur, et lui dit : « Vous venez de me délivrer d'un ennemi, et je n'ai aucun moyen de vous récompenser. »

Il y avait une rose dans un verre sur la fenêtre.

« Je t'en prie, me dit-il, apporte-moi cette rose. »

Je la lui donnai, et il l'offrit au vieux chirurgien, en disant : « Je n'ai rien autre chose à vous offrir comme gage de ma reconnaissance. »

Le chirurgien prit la rose, et pleura.

CHAPITRE LXXXV

Les chirurgiens s'étaient imaginé que l'infirmerie du Spielberg pouvait offrir tout ce qui était nécessaire pour une opération, excepté les instruments, dont ils avaient eu soin de se munir. Mais, quand l'opération fut terminée, ils s'aperçurent qu'il leur manquait plusieurs choses indispensables : toile gommée, glace, bandelettes, etc.

Le malheureux mutilé fut forcé d'attendre deux

heures avant qu'on pût apporter tout cela de la ville. Enfin il put s'étendre sur son lit, et l'on appliqua la glace sur la plaie.

Le lendemain, ils débarrassèrent le moignon des grumeaux de sang qui s'étaient formés; ils le lavèrent, ramenèrent la peau en avant, et placèrent les bandelettes.

Durant plusieurs jours on ne donna au malade, pour toute nourriture, qu'une demi-tasse de bouillon avec un jaune d'œuf. Quand on n'eut plus à craindre la fièvre vulnéraire, on lui donna graduellement une nourriture plus abondante et plus succulente pour restaurer ses forces épuisées. L'empereur avait ordonné de lui donner une nourriture saine, de la cuisine du surintendant, jusqu'au parfait rétablissement.

La guérison s'effectua en quarante jours; alors on nous conduisit dans une chambre qui se trouva agrandie, parce qu'en détruisant la cloison on avait réuni notre ancienne prison à la prison habitée d'abord par Oroboni, et ensuite par Villa.

Je transportai mon lit à l'endroit même qu'occupait celui d'Oroboni, où il avait rendu le dernier soupir. Cette identité de lieu était chère à mon cœur; il me semblait que je me fusse approché de lui. Souvent, dans mes rêves, mon esprit croyait le voir réellement, et j'en recevais de célestes et bienfaisantes consolations.

Le spectacle horrible de tant de tourments sup-

portés par Maroncelli, pendant toute cette cruelle maladie, me fortifia l'âme. Dieu, qui m'avait donné la santé pendant la maladie de mon ami, parce que mes soins lui étaient nécessaires, me la ravit quand Maroncelli put se tenir sur des béquilles.

J'eus quelques tumeurs glanduleuses qui me firent beaucoup souffrir. Elles disparurent; puis je ressentis mes anciens maux de poitrine plus violents que jamais, des vertiges et des dyssenteries spasmodiques.

Mon tour est venu, me disais-je à moi-même; serai-je moins patient que mon compagnon d'infortune?

Je m'efforçai d'imiter son courage et sa vertu autant qu'il était en mon pouvoir.

Il n'y a pas de doute que chaque condition humaine a ses devoirs à remplir. Ceux d'un malade sont la patience, le courage et des efforts continuels pour paraître agréable et non pas insupportable à ceux qui l'approchent.

Maroncelli, appuyé sur ses tristes béquilles, n'avait plus son agilité première, et il éprouvait du chagrin, craignant de me servir moins bien. Il redoutait encore que, pour lui épargner les mouvements et la fatigue, je n'eusse pas recours à ses services aussi souvent que le besoin se faisait sentir.

Pour parler franchement, cela m'arriva quelquefois; mais je fis mes efforts pour qu'il ne s'en aperçût pas.

Maroncelli avait repris ses forces; mais il souffrait encore néanmoins. Comme il arrive souvent aux amputés, il sentait des douleurs vives et des tiraillements de nerfs dans la partie de la jambe qui avait été coupée, comme si elle eût vécu encore. Il souffrait des douleurs dans le pied, dans la jambe et dans le genou qu'il n'avait plus; en outre l'os avait été mal scié, il perçait parfois les nouvelles chairs, et occasionnait des plaies fréquentes. Ce ne fut qu'au bout d'un an que le tronc devint assez ferme pour ne plus s'ouvrir.

CHAPITRE LXXXVI

De nouvelles souffrances étaient encore réservées à l'infortuné; elles devaient tomber sur lui sans intervalle. Il eut d'abord une attaque de goutte, qui commença par les articulations des mains, et lui martyrisa ensuite tout le corps. Enfin il fut attaqué du scorbut; son corps fut bientôt tout entier couvert de taches livides qui le rendaient effrayant à voir.

Je cherchais quelques consolations en roulant ces pensées dans mon esprit : « Puisqu'il faut mourir dans l'horreur de cette triste position, c'est Dieu qui envoie à l'un de nous la maladie épidémique du scorbut, qui nous conduira au

tombeau, sinon simultanément, au moins à une courte distance. »

Nous fîmes ensemble notre préparation à la mort, et nous restâmes tranquilles. Neuf années d'une cruelle prison et de souffrances atroces et presque continuelles nous avaient enfin apprivoisés avec l'idée de la destruction de deux corps aussi ruinés et aussi avides de repos que les nôtres. Notre âme était remplie d'une entière confiance en Dieu. Nous espérions bientôt aller nous réunir aux lieux où cessent toutes les colères des hommes, et où nous demandions à Dieu de réunir aussi un jour ceux qui nous détestaient.

Le scorbut, l'année précédente, avait fait beaucoup de ravages dans les prisons. Quand le gouverneur apprit que Maroncelli était frappé de ce cruel fléau, il craignit une nouvelle épidémie, et consentit à la demande du médecin, qui prescrivait, comme le remède le plus efficace, de prendre souvent l'air, et qui conseillait de rester dans les appartements le moins de temps possible.

Comme compagnon de chambre de Maroncelli, et malade moi-même d'une dyscrasie, je pus jouir du même avantage.

Pendant tout le temps que la promenade n'était pas occupée par les autres, c'est-à-dire une demi-heure avant le lever du soleil, deux heures après, pendant le dîner, si nous voulions, ensuite pendant trois heures de la soirée jusqu'au coucher du

soleil, nous jouissions de l'air pur sous un ciel étendu. Telles étaient les heures auxquelles nous sortions pendant les jours ouvrables; mais les jours de fête, comme les autres prisonniers ne pouvaient se promener, nous restions dehors toute la journée, excepté pendant le dîner.

On nous donna un autre compagnon, dont la santé était trop délabrée, et âgée d'environ soixante-dix ans. On espérait qu'un air pur et moins épais que l'atmosphère des prisons pourrait réparer un peu ses forces: c'était M. Costantino Munari, estimable vieillard, passionné pour les études de littérature et de philosophie, dont la société nous fut très-agréable.

Si l'on voulait compter le temps de ma prison depuis ma condamnation et non depuis mon arrestation, mes sept années et demie finissaient en 1829, dans les premiers jours de juillet, en datant de la signature impériale de ma sentence, ou au 22 août, en datant de la publication de ma sentence.

Cette époque encore passa, et toute espérance mourut au fond de mon cœur.

Jusqu'alors, Maroncelli, Munari et moi, nous aimions quelquefois à rêver que nous reverrions encore notre chère patrie, nos parents; c'était là matière d'entretiens pleins de regrets et d'amour.

Le mois d'août passa, puis le mois de septembre, puis toute cette année, et nous n'avions plus rien

à espérer sur cette terre, sinon l'inaltérable constance de notre amitié réciproque, et l'assistance de Dieu pour terminer dignement le reste de notre long sacrifice.

Ah ! la religion et l'amitié sont deux biens inestimables ! elles embellissent encore les heures d'un prisonnier qui ne voit plus briller à ses yeux aucune lueur d'espérance ! Dieu est vraiment avec les malheureux, avec les malheureux qui aiment.

CHAPITRE LXXXVII

Après la mort de Villa, l'abbé Paulowich ayant été élu évêque, nous eûmes pour confesseur l'abbé Wirba, Morave, professeur du Nouveau Testament à Brünn, élève distingué de l'*Institut sublime* de Vienne.

Cet institut est une congrégation fondée par le célèbre Frin, alors chapelain de la cour. Tous les membres de cette congrégation sont prêtres, et, déjà lauréats en théologie, ils y continuent les études les plus sérieuses sous une discipline très-sévère, pour arriver à posséder le plus de connaissances qu'il est possible à l'esprit de l'homme. L'intention du fondateur a été excellente : répandre une science vraie et solide dans

le clergé catholique d'Allemagne; ses vues sont généralement remplies.

Comme l'abbé Wirba demeurait à Brünn, il pouvait nous consacrer plus de temps que Paulowich. Il devint pour nous ce qu'était autrefois le père Baptiste, excepté qu'il ne pouvait nous procurer aucun livre. Nous avions souvent ensemble de longues conférences, et mes sentiments de religion en tiraient beaucoup d'avantage, ou, si je dis trop, je croyais en profiter beaucoup, et j'en éprouvais une indicible consolation.

En 1829, il tomba malade; puis, ayant été appelé à d'autres fonctions, il ne put revenir auprès de nous. Nous en éprouvâmes un vif déplaisir; mais nous eûmes le bonheur de le voir remplacé par un excellent homme, l'abbé Ziak, vicaire.

De tous les prêtres allemands qui nous furent envoyés, jamais nous n'en rencontrâmes un seul mauvais, pas un seul qui voulût servir de vil instrument à la politique (et cependant c'est une chose si facile à découvrir!), pas un seul qui ne réunît le mérite d'une science profonde et d'une foi catholique très-pure et très-prononcée, jointe à une philosophie élevée. Oh! que de tels ministres de la religion sont respectables!

Ce petit nombre de prêtres allemands que je pus connaître m'inspira une opinion très-avantageuse du clergé catholique d'Allemagne.

L'abbé Ziak liait aussi avec nous de longues

conférences. Il pouvait nous servir de modèle pour supporter nos maux avec calme et résignation; car il éprouvait continuellement des maux de dents, de gorge et d'oreilles, et néanmoins le sourire était toujours sur ses lèvres.

Cependant l'air pur fit disparaître peu à peu les taches scorbutiques de Maroncelli, et de notre côté, Murani et moi, nous nous portions mieux.

CHAPITRE LXXXVIII

Le premier jour du mois d'août 1830 parut. Il y avait dix ans que j'avais perdu la liberté, huit ans et demi que je subissais la *prison dure* (carcere duro).

C'était un dimanche; nous allâmes, comme à l'ordinaire, dans l'enceinte qui nous était réservée; nous jetâmes encore un coup d'œil sur la vallée qui s'étendait au-dessous de nos prisons, puis sur le cimetière où reposaient Oroboni et Villa; nous parlions du repos que notre dépouille mortelle devait y trouver un jour. Nous nous plaçâmes encore sur notre banc, en attendant que les pauvres condamnées eussent assisté à la messe qui se disait pour elles avant la nôtre. Elles étaient conduites dans le même oratoire qui nous était des-

tiné quelques instants après. Cet oratoire était contigu au lieu de notre promenade.

C'est une coutume dans toute l'Allemagne que le peuple chante les hymnes en langue vulgaire pendant toute la messe. Comme l'empire d'Autriche est habité en partie par des Allemands et en partie par des Slaves, et que dans nos prisons du Spielberg le plus grand nombre des condamnés appartient à l'une et à l'autre de ces deux populations, les hymnes se chantent en allemand et en slavon, alternativement, chaque dimanche. Aussi chaque jour de fête il y a deux sermons, un dans chacune de ces deux langues. Nous goûtions un vif plaisir en entendant ces chants accompagnés de l'orgue.

Parmi ces femmes, quelques-unes avaient des voix qui allaient jusqu'au cœur. Infortunées! quelques-unes étaient encore très-jeunes; un amour désordonné, une jalousie, un mauvais exemple les avait entraînées au crime. J'entends encore au fond de mon cœur retentir le chant majestueux et religieux du *Sanctus : Heilig! Heilig! Heilig!* Je ne pus m'empêcher de verser encore une larme en l'entendant.

Sur les dix heures, les femmes se retirèrent, et nous pûmes assister à la messe. Je vis encore ceux de mes compagnons d'infortune qui entendaient la messe, placés sur la tribune de l'orgue, et dont nous n'étions séparés que par une grille; ils

étaient tous pâles, amaigris, et portaient avec peine le poids de leurs fers.

Après la messe, nous retournâmes dans nos chambres; un quart d'heure après, on nous apporta notre dîner. Nous préparions notre couvert, ce qui consistait à mettre une planche sur notre lit et à prendre notre cuiller de bois, quand nous vîmes entrer dans notre chambre M. Wegrath, sous-intendant.

« Je suis fâché d'interrompre votre dîner, Messieurs; mais veuillez me suivre, le directeur de la police est ici qui vous attend. »

Comme le directeur de la police n'avait coutume de venir que pour des choses désagréables, comme des inquisitions ou des perquisitions, nous suivîmes d'assez mauvaise humeur le sous-intendant jusque dans la chambre d'audience.

Nous trouvâmes là le directeur de la police et le surintendant; le premier nous salua d'une manière plus gracieuse qu'à l'ordinaire.

Il prit un papier en main, et nous dit avec une voix émue, craignant peut-être de nous causer une émotion trop forte en s'exprimant d'une manière trop claire :

« Messieurs....., j'ai le plaisir....., j'ai l'honneur....., de vous faire connaître....., que S. M. l'empereur vient de vous accorder encore....., une grâce.....

« Mais ne comprenez-vous pas? ajouta-t-il.

— Non, Monsieur, ayez la bonté de nous expliquer de quelle grâce il s'agit.

— C'est la liberté pour vous deux et pour un troisième, que vous aurez le plaisir d'embrasser bientôt. »

Il semble que cette nouvelle eût dû nous faire tressaillir de joie; mais notre pensée se porta vers nos parents, dont nous n'avions reçu aucune nouvelle depuis si longtemps; et le doute dans lequel nous étions de les avoir perdus nous serra le cœur de manière qu'il ne put s'ouvrir à la joie, à la nouvelle de notre liberté.

« Restez-vous muets? dit le directeur de la police. Je m'attendais à vous voir ivres de joie.

— Je vous prie, lui répondis-je, de faire connaître nos sentiments de reconnaissance à l'empereur; mais si nous n'avons aucune nouvelle de nos parents, il nous est impossible de ne pas craindre que des personnes bien chères ne nous aient été ravies. Cette incertitude nous accable, même dans l'instant où nous devrions ressentir la joie la plus vive. »

Il remit alors à Maroncelli une lettre de son frère qui lui donna quelque consolation. Il me dit qu'il ne connaissait aucune nouvelle de ma famille, et cela me fit encore craindre davantage qu'il ne me fût arrivé quelque malheur.

« Allez dans votre chambre, ajouta-t-il, je vous

enverrai dans quelques instants le troisième qui vient d'obtenir sa grâce. »

Nous y allâmes, et nous attendîmes avec anxiété quel serait le troisième. Nous eussions voulu que tous eussent reçu leur grâce; mais il ne pouvait y en avoir qu'un seul. Serait-ce ce pauvre vieillard Murani? Serait-ce cet autre? ou cet autre? Il n'y en avait aucun pour qui nous ne fissions des vœux.

Enfin notre porte s'ouvrit, et nous vîmes entrer pour notre compagnon M. Andrea Tonnelli de Bresce.

Nous nous embrassâmes; nous ne pouvions plus manger.

Nous causâmes jusqu'au soir en compatissant au sort de nos infortunés amis qui restaient.

Au coucher du soleil, le directeur de la police vint nous retirer de ce séjour de misères et d'infortune. De profonds soupirs s'exhalaient de notre poitrine en passant devant les prisons de tant d'amis sans pouvoir les emmener avec nous? Qui sait combien de temps ils languiront encore? Qui sait combien d'entre eux doivent être la proie lente de la mort?

On mit à chacun de nous une capote de soldat sur les épaules et un bonnet sur la tête; nous descendîmes ainsi la funeste colline, avec nos habits de prisonniers, et nous fûmes conduits dans la ville, dans les prisons de la police.

Il faisait un magnifique clair de lune. Les rues, les maisons, les personnes que nous rencontrions, tout cela paraissait si agréable et si étrange, après tant d'années passées dans la plus désespérante solitude !

CHAPITRE LXXXIX

Nous fûmes obligés d'attendre, sous les verrous de la prison de la police, l'arrivée d'une commission qui devait venir de Vienne pour nous conduire jusqu'aux frontières. En attendant, comme nos malles et nos effets avaient été vendus, nous achetâmes du linge et des vêtements, et enfin nous pûmes dépouiller la livrée des prisons.

Le commissaire se fit attendre pendant cinq jours. Le directeur de la police nous remit entre ses mains, et lui donna en même temps l'argent que nous avions apporté au Spielberg et celui qu'on avait retiré de la vente de nos malles et de nos effets. Cet argent nous fut restitué aux frontières.

Les frais de voyage furent faits par l'empereur, et l'on n'épargna rien.

Le commissaire était M. Von Noé, gentilhomme employé au secrétariat du ministère de la police.

On ne pouvait nous donner une personne d'une

éducation plus soignée. Il nous traita toujours avec les égards les plus obligeants.

Je partis de Brünn avec une oppression de poitrine très-douloureuse, et le mouvement de la voiture ne fit qu'aggraver le mal, tellement que le soir je craignais d'étouffer à chaque moment. En outre, je fus dévoré toute la nuit par une fièvre brûlante, et le lendemain le commissaire doutait que je pusse continuer le voyage jusqu'à Vienne. Je lui persuadai que je le pouvais, et nous partîmes. La violence du mal était à son plus haut degré; je ne pouvais ni manger, ni boire, ni parler.

Quand j'arrivai à Vienne, j'étais à demi-mort.

On nous donna un logement commode et salubre à la direction générale de la police. On me mit au lit, et l'on fit venir un médecin; celui-ci ordonna une saignée, et je fus soulagé. Une diète absolue et beaucoup de digitale, pendant huit jours, furent mon unique traitement. Je guéris. Le médecin était M. Singer; et il me prodigua des attentions vraiment amicales.

J'avais la plus grande impatience de partir, d'autant plus que nous venions d'avoir connaissance des trois journées de Paris.

L'empereur avait signé le décret de notre mise en liberté le jour même qu'avait éclaté cette révolution. Certainement il ne pouvait pas le révoquer maintenant; mais il n'était pas invraisemblable

que, les circonstances devenant critiques pour toute l'Europe, on craignît quelques mouvements populaires en Italie, et qu'on ne voulût pas, dans de pareilles conjonctures, nous laisser sortir d'Autriche. Nous avions l'intime conviction que nous ne retournerions pas sous les verrous du Spielberg ; mais nous craignions que quelque personne ne vînt suggérer à l'empereur de nous déporter dans quelque ville de l'empire éloignée de notre chère péninsule.

Je feignis de me porter mieux que je ne me portais en réalité, et je sollicitai le départ. Cependant je désirais ardemment de me présenter à Son Excellence le comte de Pralormo, ambassadeur de la cour de Turin à celle d'Autriche ; car je savais combien je devais à ses bontés. Il avait travaillé à ma délivrance avec la plus généreuse et la plus constante persévérance. Mais on ne voulut faire aucune exception à la défense qu'on nous avait faite de voir personne.

A peine fus-je convalescent, qu'on eut l'amabilité de mettre une voiture à notre disposition, pour nous promener pendant quelques jours dans l'intérieur de la ville de Vienne. Le commissaire avait reçu l'ordre de nous accompagner partout et de ne nous laisser parler à personne. Nous visitâmes la belle église Saint-Étienne, les promenades délicieuses de la ville, le château de Lichtenstein, et enfin le château royal de Schœnbrünn.

Tandis que nous visitions les avenues magnifiques de Schœnbrünn, l'empereur vint à passer; le commissaire de police nous fit retirer, afin que la vue de nos chétives personnes n'attristât pas ses yeux.

CHAPITRE XC

Enfin nous partîmes de Vienne, et je pus aller à Bruck; alors mon asthme devint très-violent. On appela un médecin; c'était un certain M. Judmann, homme de beaucoup de mérite. Il me fit saigner, continuer le régime de digitale et garder le lit. Quelques jours après j'insistai pour qu'on reprît le voyage.

Nous traversâmes l'Autriche et la Styrie, et nous entrâmes dans la Carinthie sans aucun accident; mais quand nous fûmes arrivés à un village nommé Feldkircken, à peu de distance de Klangenfurt, arriva un contre-ordre. Nous devions rester là jusqu'à nouvel avis.

Je laisse à penser combien nous éprouvâmes de déplaisir de ce fâcheux événement. J'avais d'ailleurs le regret de voir que c'était moi qui causais ce retard à mes compagnons; s'ils ne pouvaient être rendus à leur patrie, c'était ma cruelle maladie qui en était cause.

Nous restâmes cinq jours à Feldkircken, et le commissaire fit tout son possible pour nous procurer quelque délassement. Il y avait un petit théâtre de comédiens, il nous y conduisit; il nous donna un jour le divertissement de la chasse: notre hôte et quelques jeunes gens du pays étaient les chasseurs, et, placés dans une position favorable, nous pouvions jouir de ce spectacle.

Enfin un courrier de Vienne ordonna au commissaire de nous conduire à notre destination. Je tressaillis, ainsi que mes compagnons, à cette heureuse nouvelle; mais en même temps je craignais de voir arriver le jour d'une fatale découverte. Avais-je perdu mon père, ma mère, ou quelque autre de mes proches?

Et ma tristesse s'augmentait à mesure que nous approchions de l'Italie.

De ce côté, l'entrée de l'Italie n'est pas agréable à l'œil: des belles et superbes montagnes de l'Allemagne on descend dans les plaines de l'Italie par de longs chemins stériles et raboteux, de manière que les voyageurs qui ne connaissent pas encore notre péninsule et qui passent par cet endroit rient de la magnifique idée qu'ils s'étaient faite de l'Italie, et soupçonnent qu'ils ont été trompés par ceux qui en ont fait de si pompeux éloges.

Ce pays sauvage me rendait encore plus mélancolique. Enfin, revoir des figures qui ne présentaient pas ces formes septentrionales, entendre

sortir de toutes les lèvres les accents de la langue maternelle, tout m'attendrissait et me portait plutôt à verser des larmes qu'à me réjouir. Que de fois dans la voiture, me couvrant le visage de mes mains et feignant de dormir, je versais des pleurs! Combien de fois, pendant la nuit, je ne pouvais fermer l'œil! j'étais brûlé par la fièvre, tantôt en donnant de toute mon âme les plus ardentes bénédictions à ma chère Italie et en rendant grâces au Ciel de me l'avoir rendue; tantôt en me tourmentant de ce que je ne recevais aucune nouvelle de ma famille, et en créant dans mon imagination les pertes les plus cruelles; tantôt en pensant que dans quelques jours je me verrais séparé, peut-être pour toujours, d'un ami qui avait tant souffert avec moi et qui m'avait prodigué tant de preuves d'un attachement fraternel.

Ah! tant et de si longues années passées dans les horreurs d'une prison n'avaient pas émoussé l'énergie de mes sentiments! Mais cette énergie était bien plus grande pour la douleur que pour la joie.

Que j'aurais désiré voir Udine et l'auberge où ces deux généreux amis avaient feint d'être domestiques, et nous avaient furtivement serré la main!

Nous laissâmes cette ville à notre gauche, et nous passâmes outre.

CHAPITRE XCI

Pordenone, Conegliano, Ospedaletto, Vicence, Vérone, Mantoue, rappelaient tant de souvenirs à mon cœur! Un de mes amis, jeune homme de mérite, naquit dans la première de ces villes, et périt ensuite dans les désastres de la Russie. Conegliano était le pays où les *secondini dei Piombi* m'avaient dit que Zanze avait été conduite. A Ospedaletto s'était mariée une créature angélique morte aujourd'hui, que j'avais longtemps vénérée et que je vénère encore. Tous ces lieux faisaient renaître pour moi des souvenirs plus ou moins chers, et Mantoue plus qu'aucun autre endroit. Il me semblait que c'était hier que j'y étais venu avec Ludovico, en 1815, et ensuite avec Porro, en 1820.

Les mêmes rues, les mêmes places, les mêmes palais, et tant de différences sociales! tant d'amis enlevés par la mort! tant de malheureux languissant dans l'exil! Une génération entière de jeunes gens que j'avais vus dans la première enfance! Et ne pouvoir voler à cette maison ou à cette autre! ne pouvoir parler de tel ou tel ami!

Et, pour comble de chagrin, Mantoue était le

point de séparation pour Maroncelli et pour moi. Nous y passâmes tous deux une longue nuit, plongés dans la plus profonde tristesse. J'étais agité comme un homme à la veille d'entendre sa condamnation.

Le matin je me lavai la figure, et je regardai dans la glace s'il y avait encore des traces des larmes que j'avais versées. Je pris comme je pus un air gai et souriant; j'adressai à Dieu une courte prière, remplie de beaucoup de distractions, et entendant Maroncelli, qui déjà venait sur ses béquilles et parlait au domestique, j'allai l'embrasser. Tous deux nous paraissions pleins de courage pour supporter cette cruelle séparation; nous nous parlions avec une voix un peu émue, mais néanmoins forte et vigoureuse. L'officier qui devait le conduire aux confins de la Romagne était arrivé; il allait partir; nous ne savions presque quelle parole nous adresser; nous nous embrassions, et nous nous embrassions encore. Il monta en voiture et disparut; et je restai comme anéanti.

Je revins dans ma chambre, je me jetai à genoux, et je priai pour le malheureux mutilé, séparé de son ami; puis mes larmes coulèrent en abondance, et des sanglots s'échappèrent pressés de ma poitrine.

J'ai connu bien des hommes excellents, mais jamais aucun plus affectueusement sociable que Maroncelli; aucun mieux instruit à tous les égards

de la politesse, plus exempt des accès d'une humeur chagrine et sauvage; aucun se souvenant aussi constamment que la vertu consiste dans de continuels exercices de tolérance, de générosité et de sagesse. O pauvre compagnon de mes longues années de captivité et de douleur, que le Ciel te bénisse dans les lieux où tu respires! qu'il te donne des amis qui m'égalent en affection et me surpassent en bonté!

CHAPITRE XCII

Ce même jour, le matin, nous partîmes pour Brescia; mon autre compagnon de captivité, Andrea Tonnelli, y fut mis en complète liberté. Ce malheureux y apprit la mort de sa mère: ses larmes et son désespoir me déchirèrent le cœur.

Quoique je fusse moi-même en proie aux angoisses les plus cruelles, l'aventure suivante me fit un peu rire.

Sur une table de l'auberge il y avait une annonce de théâtre. Je prends, et je lis: *Françoise de Rimini, opéra pour musique*, etc.

« De qui est cet opéra? dis-je au domestique.

— Qui l'a mis en vers et en musique, je l'ignore, répondit-il; mais, dans le fond, c'est tou-

jours cette *Françoise de Rimini* que tout le monde connaît.

— Tout le monde! vous vous trompez. Moi qui viens de l'Allemagne, que m'importe de connaître vos *Françoises?* »

Le domestique, jeune homme à figure dédaigneuse, véritable enfant de Brescia, jeta sur moi un regard de pitié méprisant.

« Que vous importe de connaître? Monsieur, il ne s'agit pas de plusieurs Françoises; il s'agit d'une seule *Françoise de Rimini.* Je veux dire la tragédie de Silvio Pellico. On en a fait un opéra en la gâtant un peu; mais c'est toujours la même.

— Ah! Silvio Pellico! il me semble avoir entendu articuler ce nom. N'est-ce pas cet intrigant versatile qui fut condamné à mort et ensuite à la *prison dure,* il y a huit à neuf ans? »

Plût à Dieu que je ne me fusse jamais permis cette plaisanterie! Il regarda tout autour de lui, puis lança sur moi des regards pleins de feu, en grinçant de ses trente-deux belles dents; et, s'il n'eût entendu du bruit, je crois qu'il allait m'assommer.

Il s'en alla en grommelant : *Cet intrigant versatile.*

Mais avant mon départ il apprit qui j'étais. Il ne savait plus ni interroger, ni répondre, ni servir, ni marcher. Il ne savait plus que fixer les yeux

sur moi, se frotter les mains, et dire à tout le monde, à tout propos : *Oui, Monsieur, oui, Monsieur;* on eût dit qu'il éternuait.

Le lendemain j'arrivai à Milan avec le commissaire impérial. En m'approchant de cette ville, en revoyant la coupole du dôme, en passant dans cette allée de Loretto où j'avais autrefois passé si souvent et avec tant de charme, en entrant par la porte Orientale, en me retrouvant au Cours, en revoyant ces maisons, ces temples, ces rues, j'éprouvais les sentiments les plus doux et les plus pénibles à la fois. Je sentais un violent désir de m'arrêter quelques jours à Milan et d'embrasser les amis que j'aurais pu revoir encore ; j'éprouvais un regret immense en pensant à ceux que j'avais laissés au Spielberg, à ceux qui erraient sur une terre étrangère, à ceux qui étaient morts. Dans mon cœur s'élevaient aussi des sentiments de reconnaissance en me rappelant l'amour que les Milanais, en général, m'avaient toujours témoigné, et quelques frémissements d'indignation contre ceux qui m'avaient calomnié, tandis qu'ils avaient toujours été l'objet de ma bienveillance et de mon estime.

Nous allâmes loger à la *Belle-Venise.*

C'est là que j'avais jadis assisté à de nombreux banquets d'amis, là que j'avais visité tant d'étrangers de distinction, là qu'une dame respectable, déjà avancée en âge, m'engageait à la suivre en

Toscane, prévoyant les malheurs qui devaient m'accabler si je restais à Milan. O souvenirs attendrissants, ô jours remplis de tant de plaisir et de tant de douleurs, comme vous avez passé avec rapidité!

Les domestiques de l'auberge eurent bientôt découvert qui j'étais. Ce bruit se répandit, et sur le soir je vis beaucoup de personnes s'arrêter sur la place et diriger leurs regards vers les fenêtres. Un d'eux (j'ignore son nom) sembla me reconnaître, et leva les bras pour me saluer.

Ah! où étaient les fils de Porro, mes fils? pourquoi ne les ai-je pas vus?

CHAPITRE XCIII

Le commissaire me conduisit à la police pour me présenter au directeur. Quelles sensations m'assaillirent quand je revis cette maison, ma première prison! Que de chagrins passés se présentèrent à ma mémoire! Ah! je me rappelai ton souvenir avec tendresse, ô Melchiorre Gioia! je te voyais encore marcher à pas pressés entre ces deux étroites murailles, ou rester immobile devant cette petite table, écrivant tes nobles pensées; il me semblait voir encore les signes que tu

m'adressais en agitant ton mouchoir, la tristesse peinte dans tes yeux lorsque tu me regardais, lorsqu'il te fut défendu de me faire des signes! et je pensais à ta tombe, peut-être inconnue du plus grand nombre des hommes qui t'aimèrent, comme elle m'était inconnue! et je demandais à Dieu le repos de ton âme!

Je me souviens encore de mon cher petit muet, des voleurs mes voisins, du prétendu Louis XVII(1), du pauvre condamné qui se laissa surprendre avec mon billet, et que je crois avoir entendu crier sous le bâton.

Tous ces souvenirs, et bien d'autres encore, m'accablaient comme un songe pénible; mais, plus que tous les autres, le souvenir des deux visites que mon père m'avait faites dix ans auparavant. Comme ce bon vieillard se faisait illusion en espérant que je pourrais bientôt aller le rejoindre à Turin! Aura-t-il pu supporter pour son fils l'idée de dix années de prison? et de quelle prison, mon Dieu! Mais quand ces illusions s'évanouirent, aura-t-il eu, ma mère aura-t-elle eu la force de résister à une douleur si poignante? M'était-il donné de les revoir encore tous deux? ou peut-être un seul d'entre eux? et lequel?

(1) Jusqu'à nos jours on a vu plusieurs imposteurs chercher à tromper la foi publique en se donnant pour les fils du malheureux Louis XVI.

O doute cruel et sans cesse renaissant ! j'étais, pour ainsi dire, sur le seuil de la maison paternelle, et j'ignorais encore si mes parents jouissaient de la vie ! s'il existait encore quelque membre de ma famille !

Le directeur de la police m'accueillit avec politesse, et me permit de rester à la *Belle-Venise* avec le commissaire impérial, au lieu de me faire garder dans un autre endroit. Il me défendit expressément de me faire voir à personne ; je me déterminai alors à partir le lendemain. J'obtius seulement de voir le consul piémontais, pour lui demander des nouvelles de mes parents. Je serais allé chez lui ; mais, attaqué par la fièvre et obligé de garder le lit, je le fis prier de venir chez moi.

Il eut la complaisance de ne se pas faire attendre. Oh ! comme je lui en fus reconnaissant !

Il me donna des nouvelles favorables de mon père et de mon frère aîné ; mais, au sujet de ma mère, de mon autre frère et de mes deux sœurs, je restai dans la plus cruelle incertitude.

En partie fortifié, mais non assez, j'aurais voulu, pour soulager mon cœur, prolonger mon entretien avec le consul. Celui-ci me prodigua les marques de la plus cordiale politesse ; mais enfin il dut me quitter.

Laissé seul, j'aurais eu besoin de verser des larmes, et je n'en avais pas. Pourquoi la douleur me fait-elle quelquefois éclater en sanglots, et

pourquoi, quand j'invoque les larmes, ma paupière est-elle toujours desséchée? Cette impossibilité d'adoucir mon affliction par mes pleurs redoublait ma fièvre; la tête me faisait un mal horrible.

Je demandai à boire à Stundberger. Ce brave homme était un sergent de la police de Vienne, faisant auprès du commissaire la fonction de domestique. Il n'était pas vieux; mais il me présenta la boisson d'une main tremblante. Ce tremblement me rappela mon pauvre Schiller, mon cher Schiller, quand, le premier jour de mon arrivée au Spielberg, je lui demandai impérieusement la cruche d'eau, et qu'il me l'offrit.

Chose étrange! ce souvenir, joint à bien d'autres, rompit la dureté de mon cœur, et mes larmes jaillirent.

CHAPITRE XCIV

Le 10 septembre, au matin, j'embrassai mon excellent commissaire, et je partis. Nous nous connaissions seulement depuis un mois, et il me semblait que j'avais en lui un ami de plusieurs années. Son âme, pleine du sentiment du beau et de l'honnête, n'était ni artificieuse ni fourbe; ce n'est pas qu'il n'eût assez d'esprit pour être es-

pion, mais il avait cet amour de noble simplicité qui se trouve dans les hommes droits.

Durant le voyage, dans un lieu où nous étions arrêtés, quelqu'un me dit secrètement : « Défiez-vous de cet *ange gardien;* s'il n'était pas affidé, on ne vous l'eût pas donné.

— Vous vous trompez, répondis-je; j'ai la persuasion intime que vous vous trompez.

— Les plus fins, répliqua celui-ci, sont ceux qui paraissent avoir le plus de simplicité.

— S'il en était ainsi, il ne faudrait croire à la vertu de personne.

— Il y a certaines positions sociales où il peut y avoir une éducation brillante sous le rapport des manières, mais jamais de vertu! jamais de vertu! jamais de vertu! »

Je ne pus rien répondre que ces paroles : « Exagération, Monsieur, exagération !

— Je suis conséquent, » répliqua-t-il.

Mais nous fûmes interrompus, et je me souvins du *cave a consequentiariis* de Leibnitz.

Malheureusement la plus grande partie des hommes raisonne avec cette fausse et terrible logique : Je suis l'étendard A, qui est certainement celui de la justice; celui-ci est l'étendard B, qui est celui de l'injustice; donc c'est un homme méchant.

Oh ! non, logiciens furibonds! sous quelque étendard que vous soyez rangés, ne raisonnez pas

avec tant d'inhumanité ! Pensez qu'en partant d'une donnée défavorable (et quelle est la société ou l'individu qui n'en ait pas?) et en procédant avec une rigueur frénétique, il est facile d'arriver de conséquence en conséquence à tirer cette conclusion : Excepté nous quatre, tous les hommes méritent d'être brûlés vifs. Et si l'on passe à un sentiment plus sévère, chacun de nous dira : Tous les hommes méritent d'être brûlés vifs, excepté moi.

Ce rigorisme vulgaire est souverainement opposé à la vraie et saine philosophie. Une défiance modérée peut être sage : une défiance exagérée, jamais.

Après cet avertissement qu'on me donna sur mon *ange gardien*, je m'appliquai davantage à l'étudier, et chaque jour je pus me convaincre de plus en plus de son naturel simple, franc et généreux.

Quand il y a un ordre social plus ou moins bien constitué, toutes les positions sociales qui ne sont pas reconnues infâmes par la conscience publique, toutes les positions sociales qui permettent de concourir au bien général, et dont les promesses inspirent de la confiance à un grand nombre de personnes, toutes les positions sociales dans lesquelles il est absurde de nier qu'il y ait eu des gens de bien et d'honneur, peuvent toujours être occupées par des gens de probité.

J'ai lu qu'un quaker avait horreur des soldats. Il vit un jour un soldat se jeter dans la Tamise et sauver un malheureux qui se noyait; il dit : « Je serai toujours quaker; mais les soldats sont aussi de bonnes créatures. »

CHAPITRE XCV

Stundberger m'accompagna jusqu'à la voiture, où je montai avec le brigadier de gendarmerie auquel j'avais été confié. Il pleuvait, et l'air était très-froid.

« Enveloppez-vous bien dans votre manteau, me disait Stundberger; couvrez-vous mieux la tête, tâchez de ne pas arriver malade; il faut si peu de chose pour vous refroidir! Que je regrette de ne pouvoir vous offrir mes services jusqu'à Turin! »

Il me disait tout cela avec une cordialité parfaite et avec un accent plein d'émotion.

« Maintenand, Monsieur n'aura peut-être jamais un Allemand auprès de lui, ajouta-t-il; il n'entendra plus jamais parler cette langue que les Italiens trouvent si dure, et peu lui importera probablement. Au milieu des Allemands vous avez tant eu à souffrir, que vous n'aurez pas grand plaisir à penser à nous. Et cependant moi, dont vous ou-

blierez bientôt le nom, je prierai toujours Dieu pour vous.

— Et moi pour toi, » lui répondis-je en lui touchant une dernière fois la main.

Le pauvre homme se mit encore à crier : *Guten morgen ! gute reise, leben Sie wohl !* (Bonjour ! bon voyage ! portez-vous bien !) Ce furent les dernières paroles allemandes que j'entendis prononcer, et et elles me parurent aussi douces et aussi harmonieuses que celles de ma propre langue.

J'aime passionnément ma patrie ; mais je ne déteste aucune autre nation. La civilisation, la richesse, la puissance, la gloire, sont diversement partagées entre les différentes nations ; mais dans toutes il y a des âmes qui suivent la grande vocation de l'homme : aimer, compatir, être utile.

Le brigadier qui m'accompagnait me raconta qu'il avait été un de ceux qui arrêtèrent mon infortuné ami Gonfalonieri. Il me dit comment il avait essayé de s'enfuir, comment le coup l'avait frappé, comment il avait été arraché des bras de son épouse, comment Gonfalonieri et son épouse s'étaient attendris et avaient soutenu leur malheur avec dignité.

J'étais brûlé par la fièvre en entendant cette déplorable histoire ; une main de fer semblait me serrer le cœur.

Le narrateur, brave homme du reste, causeur d'humeur confiante, ne s'apercevait pas que, bien

que je n'eusse rien contre lui, cependant je ne pouvais considérer sans horreur ces mains qui s'étaient portées sur mon ami.

Il déjeuna à Buffalora; j'étais en proie à trop de chagrins, je ne pus rien prendre.

Autrefois, bien des années se sont écoulées depuis, quand j'allais à la campagne à Arleno avec les fils de Porro, je venais quelquefois me promener à Buffalora le long du Tessin.

Je vis avec plaisir qu'on avait terminé le beau pont dont j'avais vu les matériaux épars sur la ligne lombarde, avec la pensée, répandue alors, que ces travaux n'iraient pas à bonne fin. Je tressaillis de traverser ce fleuve et de toucher le sol piémontais. Ah! quoique j'aime toutes les nations, Dieu sait comme j'affectionne l'Italie, et, quoique je sois épris de l'Italie, Dieu sait combien m'est plus doux que tout autre nom de l'Italie celui du Piémont, le pays de mes pères!

CHAPITRE XCVI

Vis-à-vis de Buffalora se trouve Saint-Martin. En cet endroit, le brigadier lombard parla aux carabiniers piémontais, puis me salua et repassa le pont.

« Allons à Novare, dis-je au voiturier.

— Ayez la bonté d'attendre un instant, » dit un carabinier.

Je compris que je n'étais pas encore libre, et j'en fus affligé, dans la crainte que mon arrivée à la maison paternelle n'en éprouvât quelque retard.

Après plus d'un quart d'heure parut un monsieur qui me demanda la permission d'aller à Novare avec moi. Il avait manqué une autre occasion ; il n'y avait plus maintenant d'autre voiture que la mienne, il était très-heureux que je voulusse bien lui accorder d'en profiter, etc. etc. etc.

Ce carabinier travesti était d'humeur aimable, et me fit bonne compagnie jusqu'à Novare. Quand nous fûmes arrivés dans cette ville, feignant de conduire la voiture à une auberge, il la fit diriger vers la caserne des carabiniers : là on me dit qu'il y avait pour moi un lit dans la chambre d'un brigadier, et que je devais y attendre des ordres supérieurs.

Je pensais pouvoir partir le lendemain. Je me mis au lit, et, après avoir babillé quelques instants avec mon hôte le brigadier, je dormis d'un profond sommeil. Depuis longtemps je n'avais goûté les douceurs d'un sommeil si parfait.

Je m'éveillai le matin, je me levai promptement, et les premières heures me parurent bien longues. Je déjeunai, je causai, et je me promenai dans la

chambre et sur la terrasse; je jetai un coup d'œil sur la bibliothèque de mon hôte; enfin l'on m'annonça une visite.

Un officier vint poliment me donner des nouvelles de mon père, et me dit qu'il y avait à Novare une lettre qui me serait bientôt remise. Je lui fus très-obligé de cette aimable politesse.

Quelques heures s'écoulèrent encore avec une excessive lenteur, et la lettre parut enfin.

Oh! quelle joie inonda mon âme en voyant ces caractères tracés par une main amie! Quelle joie d'apprendre que ma mère, mon excellente mère, vivait! que mes deux frères et ma sœur aînée existaient encore! Hélas! la plus jeune, cette chère Marietta, qui s'était faite religieuse dans un couvent de la Visitation, et dont j'avais reçu clandestinement la nouvelle dans ma prison, avait cessé de vivre depuis neuf mois.

Il m'est doux de croire que je dois ma liberté à tous ceux qui m'aimèrent, qui prièrent Dieu constamment, et spécialement à une sœur qui mourut dans les sentiments de la plus vive piété! Que Dieu la récompense de toutes les angoisses qu'a souffertes son cœur à cause de mes infortunes!

Les jours passaient, et la permission de quitter Novare n'arrivait point. Enfin, le 16 septembre, au matin, cette permission tant désirée me fut accordée, et toute surveillance des carabiniers